

1917
Trotz Feindseligkeiten
Eduard Fritsch

Les Pays Tchèques

Bohême, Moravie, Silésie, Slovaquie.

49875

Leur passé,

Leur présent,

Leur avenir,

par

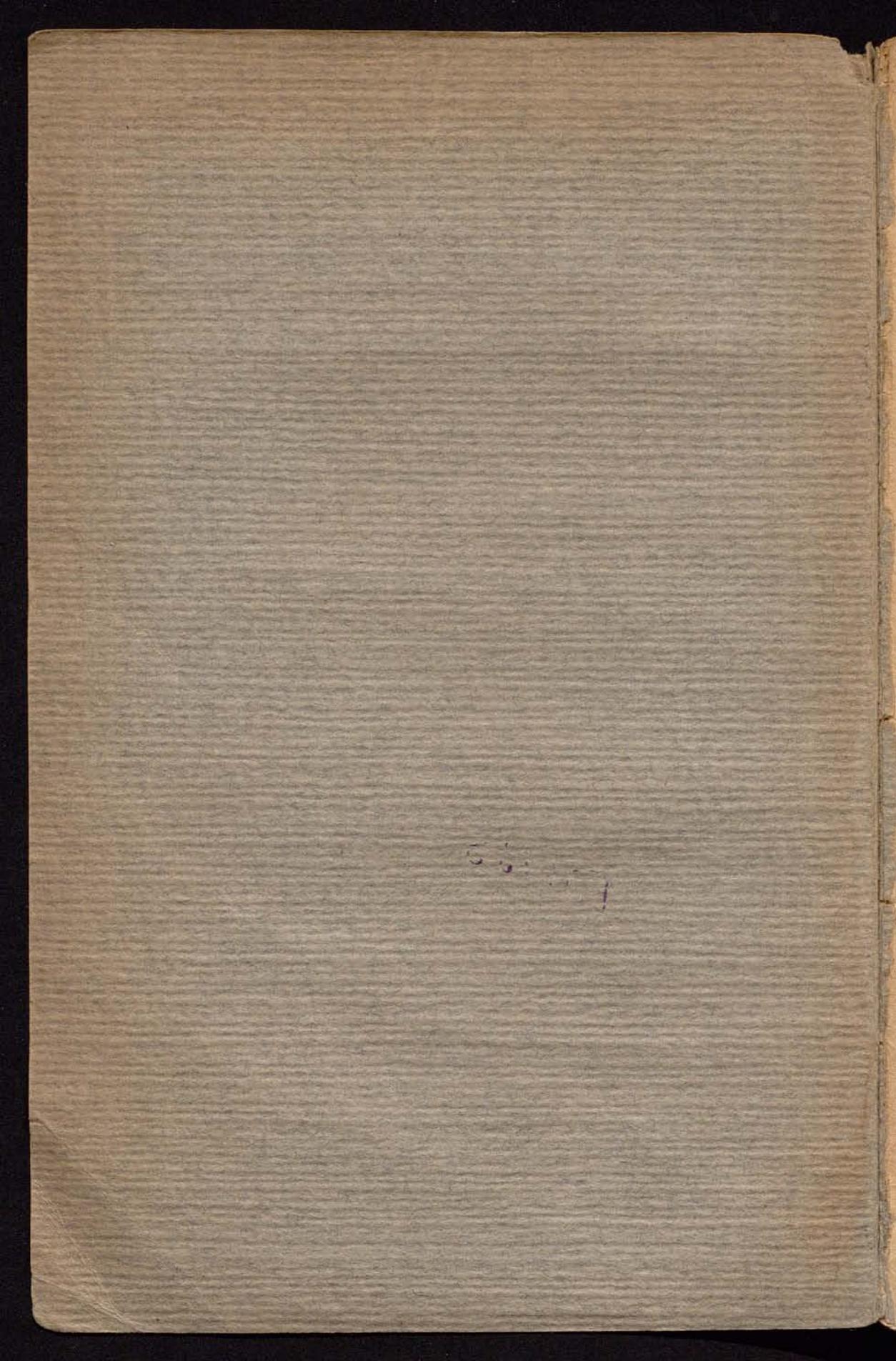
Un groupe de Français.

1917

—
Edité par

La Ligue Franco-Tchèque

106, Rue de Richelieu, 106 — PARIS



49875

Les Pays Tchèques

Bohême, Moravie, Silésie, Slovaquie.



Leur passé,

Leur présent,

Leur avenir,

par

Un groupe de Français.

D. 133

1917

—
Edité par

La Ligue Franco-Tchèque

106, Rue de Richelieu, 106 — PARIS

*Tous droits de reproduction, de traduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.*

*Copyright, 1917, by. Ligue Franco-Tchèque,
Paris, 106, rue de Richelieu.*

A la gloire du Peuple Tchécoslovaque;

A la mémoire de ceux de ses enfants qui sont morts pour la Liberté, pour l'Indépendance, sur les champs de bataille; de ceux morts dans les prisons d'Autriche, de Hongrie et sur leurs échafauds;

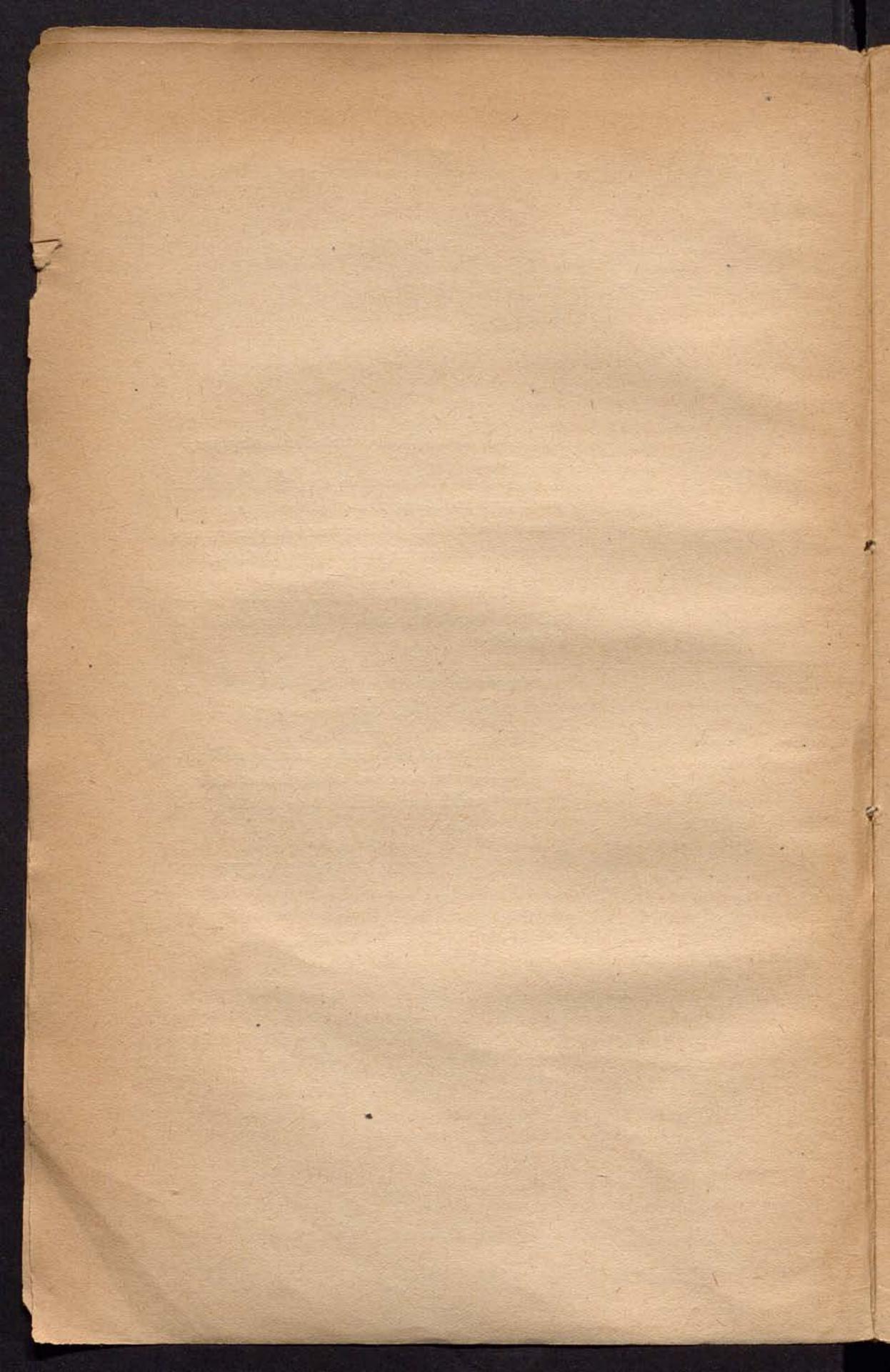
..Aux Proscrits, aux Exilés, aux Patriotes qui sacrifièrent leurs vies, leurs intérêts pour le bien de la Nation ;

A tous ceux qui ont souffert de la barbarie des Allemands et des Magyars ;

nous dédions ce livre comme un témoignage de notre admiration et de nos sentiments d'indissoluble amitié française.

Ami n° 1 ! ! (n°)

LA LIGUE FRANCO-TCHEQUE.





LA BOHÈME.

IX^e siècle. — *Cantilène Tchèque* :

« Saint Venceslas, tu es l'héritier du Pays Tchèque, souviens-toi de ta race, ne nous laisse point périr, ni nous, ni nos descendants! »

1346. — *Le Roi Jean L'Aveugle, en mourant pour la France à la bataille de Crécy* :

« Il ne sera pas dit que le roi de Bohême s'est enfui du combat ! »

1415. — *Jean Hus* :

« Puisse ma Nation vivre et ne jamais mourir, ma Nation, bénie par la vérité ! »

1670. — *J.-A. Comenius* :

« Vis, mon peuple bien-aimé, ne meurs pas. Que l'Éternel bénisse tes œuvres, et qu'il prenne plaisir au travail de tes mains. Qu'il brise les muscles de tes ennemis, et détruise tous ceux qui te haïssent! Que le temps vienne où les nations diront : « Tu es béni, peuple aimé par le Seigneur, tu es béni, toi qui as souffert par lui. Satan alors sera fait prisonnier et enchaîné derrière ton char de victoire. Et alors ce sera le triomphe de la Vérité, de la Justice et de l'Amour ! »

1848. — *Jean Kollar* :

« Or, que sont-ils, ceux qui nous jugent, ceux qui ont fait peser, qui font encore peser sur nous une main de fer....., ceux qui, sous prétexte de nous civiliser et de nous protéger, nous dépouillent de notre caractère slave ?

Ceux-là, nous les appelons nos oppresseurs, les assassins de nos âmes ! »

1866. — *Ladislav Rieger à la Diète de Prague* :

« En 1848, j'avais déclaré, au grand mécontentement de certains députés, que l'Autriche existera seulement aussi longtemps que les nations slaves le voudront. Je le maintiens et j'ajoute même que, lorsque les Slaves ne voudront plus de l'Autriche, le Bon Dieu lui-même ne la sauvera pas ! »

1870. — *Protestation des Députés tchèques à la Diète de Prague (du 8 décembre) (Extrait)* :

« Mais, si l'Allemagne visait à imposer un certain mode de gouvernement à la nation française, ou si elle lui arrachait une partie de son territoire, dont les habitants se sentent français et veulent rester tels, elle commetttrait un attentat contre la liberté de ce peuple, et mettrait la force à la place du droit.

La nation tchèque ne peut pas ne pas exprimer sa plus ardente sympathie à cette noble et glorieuse France, qui a si bien mérité de la civilisation, et à laquelle nous sommes redevables des plus grands progrès réalisés dans les principes d'humanité et de liberté.

La nation tchèque a la conviction qu'une telle humiliation, que le fait d'arracher un lambeau de son territoire à une nation illustre et héroïque, remplie d'une juste fierté nationale, serait une source inépuisable de nouvelles guerres, et, par conséquent, de nouvelles blessures à l'humanité et à la civilisation....

Le peuple tchèque est un petit peuple, mais son âme et son courage ne sont pas petits. Il rougirait de laisser croire par son silence qu'il approuve l'injustice, ou qu'il n'ose pas protester contre elle, parce qu'elle a pour elle la puissance.



LA MORAVIE.

Il ne veut pas laisser abaisser dans l'histoire le nom tchèque. Il entend demeurer fidèle à l'esprit de ses aïeux, qui, les premiers en Europe, ont inscrit sur leurs drapeaux le principe de la liberté de conscience, et, en face d'ennemis infiniment supérieurs en nombre, ont soutenu le bon combat jusqu'à l'épuisement de leurs forces.... »

1889. — *Mémoire adressé aux étudiants français par l'Association des étudiants tchèques dite : « Akademicky Ctenarsky Spolek ».*

(Le passage suivant de ce mémoire a servi de prétexte au statthalter, le comte Thun, pour dissoudre cette importante et très ancienne association). (Extrait) :

« Nous aimons, nous honorons la France. Nous la regardons avec une profonde admiration et avec une estime sacrée, car, dans les temps modernes, elle a élevé victorieusement l'idée de la Liberté, pour laquelle notre nation a versé tant de sang au moyen-âge. Nous sommes, pour l'instant, les fils d'une petite nation, mais d'une nation qui repose sur le solide piédestal d'un grand passé, contre lequel viendront se briser tous les efforts de nos nombreux ennemis qui cherchent à nous anéantir. Nous nous élèverons bientôt au niveau de nos anciennes gloires. Cela nous est garanti par notre propre conviction aussi bien que par l'empressement avec lequel vous venez à nous, vous, les fils de la grande nation française ! »



LA SILÉSIE.

1892. — *Députés tchèques au Reichsrat de Vienne (Extrait) :*

« Nous, Tchèques, nous sommes les adversaires résolus de la Triple-Alliance et surtout de la Double-Alliance austro-allemande.... parce que, à l'intérieur, elle fortifie la situation déjà prépondérante des Allemands et des Magyars..., et parce que, à l'extérieur, elle menace la France.

Nous, Tchèques, nous nous réjouissons de l'Alliance franco-russe... Nous, nous aimons et vénérons la France, parce qu'elle est le pays de la liberté et du progrès..., parce qu'elle est la bienfaitrice de l'humanité, l'ennemie de la routine, aussi bien dans les lettres que dans les sciences; en un mot, parce que sur son sol fleurit la véritable démocratie progressiste.

.....Le jour où nous aurons obtenu notre liberté..., où la Bohême occupera, proportionnellement à ses forces, la situation qui lui convient en Europe, elle tiendra en échec les projets occultes ou manifestes des Allemands. »

1915. — *Manifeste du Comité d'Action Tchèque à l'Étranger du 14 novembre (Extrait) :*

« Dans ces jours tragiques, nous nous sentons le devoir de proclamer notre confiance absolue dans la victoire complète des Alliés, et au nom du peuple tchèque, que nous représentons, nous sollicitons l'honneur de prendre place à leurs côtés....



LA SLOVAQUIE.

Les « Combattants de Dieu » se sont soulevés au xv^e siècle pour défendre l'indépendance des nationalités et pour briser le joug allemand; nous ne trahirons pas nos pères et nous ne renierons pas leurs leçons.

Les Tchèques sont un peuple slave, et ils sont fiers de leur origine. Ils viennent réclamer leurs titres. Ils ont toujours opposé une infranchissable barrière à la ruée germanique..... Nous autres, Tchèques, en notre nom et au nom de tous nos concitoyens, qu'une abominable tyrannie empêche d'exprimer leur volonté, nous crions notre foi dans la justice, notre certitude de la victoire, notre conviction que l'Allemagne sera écrasée et que cet écrasement marquera pour le monde l'avènement d'une ère de liberté, de concorde et de paix.

De la victoire des Alliés, nous attendons l'indépendance complète de la race tchèque dans son intégrité, et la réunion sous un même gouvernement de la Bohême proprement dite, de la Moravie, et de la Slovaquie.

.....Au moment de l'élection de 1526, les Tchèques n'avaient pas aliéné leur indépendance, et les Habsbourgs s'étaient engagés à respecter leur constitution et leur langue. Un contrat synallagmatique était conclu entre la nation et le souverain qu'elle acceptait librement ; les clauses en liaient également les deux parties. Ce contrat est définitivement caduc et nul parce qu'il a été systématiquement violé par les Habsbourgs.....

Grâce aux Alliés, la Bohême indépendante et groupant autour d'elle tous ses fils sera, avec la Serbie, définitivement délivrée de la menace hongroise, un élément d'équilibre, une garantie de la paix universelle, un ouvrier utile dans le grand atelier de l'humanité. »

1917. — *Déclaration de l'Union des Députés tchèques à l'ouverture du Reichsrat (Conclusion) :*

«Nous basant donc, en ce moment historique, sur le droit naturel des peuples de disposer d'eux-mêmes et de se développer librement, droit renforcé chez nous et formellement reconnu par des actes d'État historiques indiscutables, au nom de notre peuple, nous réclamons la fusion de toutes les parties du peuple tchécoslovaque en un État démocratique, en tenant compte aussi de la branche slovaque, dont le territoire forme un tout avec notre patrie historique tchèque. »

1917. — *Déclaration faite au Reichsrat par le Député tchèque M. Kalina, au nom du Parti du droit historique tchèque (Conclusion) :*

«La Bohême est un pays de liberté. Jamais, au cours de l'histoire de son indépendance, personne n'a su lui imposer des lois, pas même ses plus puissants voisins. La liberté des hommes, la liberté des peuples reste toujours notre devise. celle que le peuple de Jean Hus a victorieusement proclamée à la face du monde entier. En ce moment historique où une Europe nouvelle va germer dans le sang des champs de bataille, et où l'idée de la souveraineté des peuples se fraie une route victorieuse dans le monde, le peuple tchèque proclame solennellement devant l'univers tout entier sa volonté d'être libre et indépendant sur un territoire ne relevant que de l'ancien droit de la couronne tchèque. Le peuple tchèque, conformément aux idées de la nouvelle démocratie, réclame pour toute la famille tchécoslovaque le droit de disposer d'elle-même dans un État indépendant. »

Avant-propos.

Au moment où la question de l'Europe centrale se pose si impérieusement, il nous a semblé nécessaire de mieux faire connaître au public français le peuple tchèque, qui a joué et jouera encore dans ce domaine un rôle de premier ordre. Nous avons essayé de rassembler ici tout l'essentiel de ce qui concerne cette noble nation : son glorieux passé, sa place dans l'histoire de l'Europe et dans celle de la pensée humaine, son développement intellectuel, artistique et économique, ses aspirations actuelles vers l'indépendance, et l'héroïque collaboration de ses vaillants fils à la guerre mondiale.

Les divers chapitres de cet ouvrage ont été écrits par plusieurs auteurs : nous espérons cependant qu'on y trouvera une suffisante unité, en ce sens que tous ces auteurs (membres pour la plupart de la Ligue Franco-Tchèque) éprouvent pour la race tchéco-slovaque la plus profonde et respectueuse sympathie. Pour faire comprendre les motifs de cette sympathie, et en même temps pour montrer à nos lecteurs les raisons qu'ils ont de s'intéresser aux problèmes tchèques, nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici la pétition dont la Ligue Franco-Tchèque a pris l'initiative l'année dernière, et qui a groupé de nombreuses signatures. Remise à M. le Président du Conseil en décembre 1916, cette pétition n'a pu que corroborer la décision du gouvernement français, qui, quelques jours plus tard, s'est manifestée en inscrivant parmi les buts de guerre des Alliés « la libération des Tchéco-Slovaques ». Nous la transcrivons ici comme un hommage français à un peuple qui a bien mérité de la France et du monde.*

LE COMITE DIRECTEUR DE LA
LIGUE FRANCO-TCHEQUE.

Paris, le 26 décembre 1916.

*A Monsieur Aristide BRIAND,
Président du Conseil des Ministres,
Ministre des Affaires Étrangères,
Paris.*

Monsieur le Président,

Comme citoyens français autant que comme amis de la cause slave, nous prenons la liberté d'appeler respectueusement votre bienveillante attention sur les pays tchèques, qui gémissent encore sous le joug austro-hongrois. Nous vous prions de faire en sorte que, lors de la conclusion de la paix, ces pays soient constitués en un État pleinement indépendant.

Nous vous le demandons, tout d'abord, au nom du droit sacré des peuples. La France, fidèle à sa mission traditionnelle, et en parfait accord avec ses généreux Alliés, se fait honneur de proclamer que toute nationalité opprimée doit recouvrer le pouvoir de disposer d'elle-même. Or, ce pouvoir, la nation tchèque le revendique au même titre que la Belgique ou la Serbie, et aussi légitimement. La Bohême, la Moravie, la Silésie, la Slovaquie, sont tout autre chose que des provinces autrichiennes ou hongroises; elles forment un État historique, au sens le plus fort de ce mot. Cet État a pu jadis accepter la souveraineté de la maison de Habsbourg, moyennant des conditions qui ont été outrageusement violées. Mais, devant ces perpétuels parjures, le peuple tchèque avait le droit de dénoncer le pacte, et il l'a dénoncé. A l'heure actuelle, ses représentants les plus éminents, — ceux du moins qui ne sont pas enfermés dans les geôles autrichiennes, ceux qui ont pu trouver asile dans la libre France ou la libre Angleterre, — déclarent, sous la forme la plus solennelle, que tout lien légal et moral est rompu entre leur nation et le gouvernement habsbourgeois. L'indépendance des pays tchèques est le vœu de tout un peuple; c'est donc, dès aujourd'hui, le droit, et demain, pour peu que les Alliés le veuillent, ce sera la réalité. Comment la France pourrait-elle écouter froidement ce cri d'une nationalité esclave qui veut redevenir libre ? Ne se doit-elle pas à elle-même d'aider à l'affranchissement de toutes les « Alsaces-Lorraines » ?

Cette intervention, Monsieur le Président, nous la sollicitons encore au nom d'une sympathie plusieurs fois séculaire. Aussi souvent que la Bohême a été maîtresse de ses destinées, elle s'est tournée vers la France comme une loyale amie. Jadis elle a envoyé un de ses meilleurs princes combattre dans nos rangs, Jean de Luxembourg, le héros de Crécy, le seul roi étranger qui soit mort pour la France. — Plus récemment, à l'heure sinistre où notre Patrie s'est vu arracher ses deux filles bien-aimées d'Alsace et de Lorraine, une seule voix, dans toute l'Europe silencieuse, une seule voix s'est élevée contre cette barbare violation de la justice : les députés tchèques de la Diète de Bohême, dans un manifeste qui faisait autant d'honneur à leur générosité qu'à leur sens politique, ont flétrî la tyrannie allemande et revendiqué pour Metz et Strasbourg le droit de rester françaises. — Depuis lors, victime comme nous du germanisme, la Bohême a fait du moins ce qu'elle a pu pour nous témoigner son attachement : nul Français n'est allé chez elle, qui n'ait été ému au fond de l'âme par la touchante cordialité de son accueil. — Il y a deux ans, enfin, la guerre était à peine déclarée que les Tchèques domiciliés en France formaient une légion de volontaires pour lutter avec nous contre l'ennemi commun : beaucoup combattent encore, les autres sont morts, morts à la fois pour leur pays natal et pour nous. Pendant ce temps, leurs frères de là-bas, enrôlés de force sous l'aigle autrichienne, se rendaient en masse aux Russes ou aux Serbes, contribuaient puissamment à désorganiser la Double Monarchie, reprenaient même les armes dans les rangs des Alliés. Un Tchèque au service de l'Autriche ne pense qu'à s'évader du bagne où il est captif; un Tchèque au service de la France ne songe qu'à vaincre ou à périr glorieusement. S'il est vrai que « le sang des martyrs est une semence féconde », l'amitié franco-tchèque est immortelle, puisqu'elle a reçu dans les tranchées d'Artois et de Champagne son magnifique et sanglant baptême.

Nous invoquons enfin, Monsieur le Président, l'intérêt français bien entendu. Les pays tchèques, grands comme le quart de la France, sont aussi riches en mines qu'en produits agricoles; leur situation géographique est telle que, selon le mot de Bismarck, « qui est maître de la Bohême, est maître de l'Europe »; leur population, qui dépasse dix millions d'habitants, est une des

plus actives, des plus intelligentes et des plus industrieuses. Il dépend de nous que tant de forces, que tant de richesses, continuent à être exploitées par le gouvernement de Vienne, c'est-à-dire, au fond, par celui de Berlin, — ou qu'elles soient englobées dans notre sphère d'action. — La nation tchèque, aujourd'hui vassale des Germains et des Magyars, et astreinte à travailler pour eux, n'a besoin que d'être rendue à elle-même pour devenir aussitôt la propagatrice de notre influence, la cliente de notre commerce, en même temps que l'alliée de notre politique. Déjà, malgré sa sujétion pendant la paix, malgré les persécutions atroces qu'elle subit au cours de cette guerre, elle constitue le plus dur obstacle que la poussée allemande ait encore rencontré; que sera-ce quand elle sera redevenue libre ? Avec ses sœurs de race et d'âme, la Pologne ressuscitée et la Yougo-Slavie unifiée, elle opposera une digue infranchissable au flot germanique qui menace d'envahir toute l'Europe centrale. Elle séparera à jamais Berlin et Hambourg de Pest, de Salonique, de Constantinople, de Bagdad. L'indépendance des pays tchèques sera, contre l'expansion économique de l'Allemagne, un mur aussi terrible que Verdun l'a été contre son expansion militaire.

Ainsi, par une heureuse rencontre, nos intérêts sont d'accord avec notre devoir et nos sentiments. Nous pouvons tout ensemble venger le droit méconnu, acquitter une vieille dette de gratitude, affaiblir l'Austro-Allemagne, et conquérir à la France de nouveaux débouchés. — C'est pour tous ces motifs, Monsieur le Président, que nous souhaitons avec passion que le Gouvernement français inscrive, parmi les conditions nécessaires de la paix, l'indépendance absolue de l'État Tchèque.

Nous relevons parmi les signatures de cette pétition les noms suivants :

Juliette Adam, Paul Adam, J. Aicard, Alphonse Aulard, Henri Bataille, Georges Bienaimé, L. Bonnat, E. Brieux, G. Blondel, D. Blumenthal, E. Cainot, Gustave Charpentier, E. Chautemps, A. Chérioux, André Chéradame, Henri Collin, Maurice et Alfred Croiset, L. Daussat, Claude Debussy, Lucien Descaves, A. Dorchain, E. Floureens, G. Gay, F. Gémier, P.-A. Helmer, Edouard Herriot, T. Homolle, P. Lampué, A. Laugel, Louis Lépine, Ch. Legrand, P. Leprieur, Henry Marcel, Paul et Victor Margueritte, A. Mithouard, Pierre Mille, Octave Mirbeau, E. Morand, Maurice Muret, Xavier Privas, P. Pugliési-Conti, E. Perrier, F. Régamey, Jean Richépin, Edmond Rostand, Rosny aîné, Rosny jeune, Auguste Rodin, A. Roll, Ch. de Rouvre, J. Sansbœuf, P. Trémouillat, l'abbé Wetterlé.

La Question Tchèque.

S'il est vrai, comme le dit une formule célèbre, que « l'histoire d'une nation est écrite d'avance sur le sol qu'elle habite », le pays tchèque (1) ne fait pas exception à cette règle, et, pour comprendre sa destinée, il est bon de commencer par jeter un regard sur sa configuration physique.

I.

Mais, d'abord, y a-t-il « un » pays tchèque ? Les cartes, surtout les cartes allemandes, répondent : non. Elles ne connaissent qu'une Bohême, une Moravie, une Silesie, une Slovaquie. Politiquement, chacune de ces régions semble exister à part, à telles enseignes que toutes ne font pas partie du même État, la Slovaquie étant hongroise et les trois autres étant autrichiennes. Physiquement même, maints géographes, plus soucieux de symétrie artificielle que de vérité, établissent entre ces diverses parties du sol tchèque des divisions qui n'existent que dans leurs atlas. Qui de nous n'a entendu parler du fameux « quadrilatère de Bohême », au point de se représenter la Bohême comme un monde clos, coupé de toute communication avec les autres contrées tchèques ? La savoir condamnée à un pareil isolement serait bien précieux pour ses ennemis germanins, mais la nature n'est pas à ce point germanophile ! En fait le « quadrilatère » est un quadrilatère ouvert, à peu près comme une scène de théâtre. Sur trois côtés, au sud-ouest, au nord-ouest, au nord-est, la Bohême est limitée par trois hautes chaînes, la Sumava (Boehmerwald), Krusné Hory (Erzgebirge), et les Monts des Géants; trois murs solides qui la défendent contre l'assaut du flot allemand. Mais, au sud-est, les prétendues « montagnes de Moravie » ne sont que des collines, qui s'étagent en pente douce depuis la vallée de la Vltava (Moldau) jusqu'à un faîte assez peu élevé, pour redescendre vers la Morava. Et, de l'autre côté de celle-ci, c'est également par une

(1) Il est sans doute superflu de rappeler que les Tchèques sont un des rameaux de la race slave, le plus occidental avec les Polonais et les Serbo-Croates. Les Slovaques, comme on le verra, ne sont qu'une subdivision de la famille tchèque, très étroitement apparentée aux Tchèques de Bohême et de Moravie.

gradation insensible que le terrain se relève jusqu'aux petites Karpates, aux Tatras et aux Beskides. Les différentes régions tchèques se succèdent donc comme les anneaux d'une chaîne ininterrompue; point de barrières infranchissables entre elles; partout, au contraire, de lentes transitions, qui établissent une vraie unité physique, symptôme et condition de l'unité historique. Ce vaste rectangle qui s'allonge entre la vallée du Danube et la grande plaine allemande, qui s'appuie d'un côté aux plateaux de Franconie et de Thuringe, et qui, de l'autre, se prolonge jusqu'au seuil de la puszta hongroise, est un berceau tout naturellement désigné pour un peuple homogène.

Si la géographie explique l'unité persistante de la nation tchèque, elle explique aussi les incessantes convoitises et attaques dont elle a été harcelée à travers les siècles. C'est en effet un territoir fort enviable que ce pays mêlé de collines, de vallées et de plaines. Forêts et vergers, champs de houblon, de betteraves, d'orge et de blé, prairies d'élevage, tourbières, mines de houille et de plomb, toutes les richesses du sol lui sont abondamment départies. On conçoit quel appât il a pu être pour des voisins moins favorisés et toujours avides du bien d'autrui. On ne peut s'empêcher de songer ici ce que disait, d'une autre contrée, il y a plus de 1800 ans, un homme d'Etat romain : « Les Germains n'ont qu'un seul et perpétuel motif d'envahir la Gaule, la cupidité, le désir d'émigrer, de quitter leurs landes et leurs marais, pour s'emparer de ce territoire fertile et de ses habitants. Vous êtes exposés entre tous, parce que chez vous il y a de l'or, cause éternelle des guerres ». Remplacez « Gaule » par « Bohême » ; au lieu de l'or, mettez la houille, qui en est l'équivalent dans la civilisation moderne : une bonne partie de l'histoire du pays tchèque s'éclaire aussitôt. Sa fécondité a fait à la fois, comme il arrive souvent, sa prospérité et son malheur. Il est trop bon pour ne pas être une proie ardemment souhaitée par l'appétit des Barbares qui l'entourent.

Ils en ont d'ailleurs une autre raison, à la fois économique et militaire. Le pays tchèque est placé au centre de l'Europe, comme un réduit puissant qui en domine toutes les régions et en surveille tous les chemins. Sa pointe occidentale, toute proche de la Bavière et de la Hesse, s'avance en pleine Europe rhénane, tandis que son extrémité opposée touche déjà à l'Orient russe. Dans le sens longitudinal, son importance apparaît plus considérable encore. C'est lui qui possède le cours supérieur de l'Elbe, celui de l'Oder, les sources de la Vistule; et, vers le sud, par la Morava, le Vaag et le Gran, il regarde le Danube, ce Danube dont la Forêt de Bohême domine le cours entre Ratisbonne et Linz, et que les Karpates slovaques viennent effleurer à Presbourg. Il a donc

des débouchés directs, quoique lointains, sur la mer du Nord, sur la Baltique, sur la mer Noire. Par lui doivent passer toutes les voies de communication entre le Nord germanique et le monde méditerranéen.

Les routes fluviales d'abord : c'est en Bohême que, par la Vltava, le bassin de l'Elbe vient rejoindre celui du Danube ; c'est en Moravie que, par le couloir entre les Sudètes et les Beskides, le bassin de l'Oder se confond presque avec celui de la Morava, c'est-à-dire du Danube encore.

Les routes terrestres, les chemins de fer, obéissent à la même loi. De Hambourg ou de Danzig, de Leipzig ou de Berlin, on ne va pas à Vienne sans subir le contrôle de Prague ou de Brno (Brünn). On peut y aller, il est vrai, sans subir ce contrôle, si l'on vient de l'Allemagne occidentale, Westphalie, Bavière ou Württemberg — mais aller jusqu'où ? à Vienne seulement. Plus loin, à la hauteur de Presbourg, si l'on veut continuer 'la marche vers l'Est, on se heurte au prolongement de la Slovaquie, et il faut le franchir avant de poursuivre vers Pest, vers Salonique, vers Constantinople, vers Bagdad, vers ce qui est l'horizon enchanté du *Drang nach Osten*. Il en est de même pour les relations de la Russie ou de la Pologne avec l'Italie et avec la France. Bref, toutes les grandes diagonales de l'Europe se croisent dans le carrefour tchèque, qui acquiert de ce fait une prépondérance essentielle ; ni la marche des armées, ni celle de ces autres armées, à peine plus pacifiques, que sont les sociétés commerciales, ne peut se déployer en dehors de lui.

En présence de ce rôle primordial, on comprend tout le sens de la formule de Bismarck : « Qui est maître de la Bohême est maître de l'Europe ». Par là s'explique l'apréte que les peuples voisins ont mise à vouloir conquérir cet inappréciable territoire. Mais par là aussi s'explique le danger qu'il peut y avoir, pour le reste de l'Europe, à laisser s'accomplir cette conquête. Au fond, si l'opinion publique était mieux éclairée, elle devrait se passionner pour le sort de la Bohême et de la Moravie autant que pour celui des Détroits, car cette question est également d'intérêt, non pas local ou régional, mais européen, on peut même dire universel. Selon qu'une nation ou une autre est installée dans cette forteresse, l'histoire de la civilisation peut prendre un cours différent.

II

Comment donc, en fait, a été peuplée cette région dont on vient de voir la haute importance ? Les habitants actuels, les Tchécoslovaques, paraissent bien s'y être établis de très bonne heure. On s'accorde à penser qu'au commencement de l'ère chré-

tienne ils tenaient tout au moins la partie septentrionale de la Bohême, de la Moravie et de la Slovaquie. Le sud était occupé par des tribus gauloises. Une étymologie très acceptable veut que le nom de la Bohême, *Boiohemum*, soit dû à une de ces tribus, celle des Boïens, la même qu'on retrouve aux environs de Bordeaux, et en Italie, auprès de Bologne. Cette population celtique a-t-elle laissé des traces dans la Bohême actuelle ? ce n'est pas impossible. On pourrait dire alors de l'amitié franco-tchèque ce que M. Vesnitch disait récemment de l'amitié franco-serbe : qu'elle a pour support le sentiment confus d'une fraternité de race (car il y eut des Celtes aussi dans le pays serbo-croate). Mais cette hypothèse, pour séduisante qu'elle soit, reste conjecturale. Les Celtes de Bohême et de Moravie furent d'ailleurs remplacés au premier siècle de notre ère, par des peuplades germaniques, Quades et Marcomans, qui elles-mêmes furent bientôt éliminées par leurs voisins slaves. Au moment où s'ouvrit le moyen-âge, les Tchécoslovaques étaient maîtres de tout le pays qu'ils occupent encore aujourd'hui.

Depuis cette date, le fait le plus intéressant dans l'histoire de leur développement ethnique est le rythme suivant lequel se succèdent leurs alternatives de flux et de reflux : autour d'un noyau central profondément et immuablement tchèque, l'élément slave est tantôt projeté assez loin dans le domaine de l'élément germanique, et tantôt refoulé par lui.

Du v^e au xi^e siècle, il déborde largement au-delà de ce que nous sommes habitués à considérer comme ses frontières. Les Tchèques remplissent la vallée du Danube, et poussent des pointes en Bavière. Les Slovaques s'étendent dans les comitats actuels de Buda-Pest, d'Esztergom, de Bars, de Nograd, où l'on trouve encore aujourd'hui d'importants îlots slaves. Ils s'avancent même jusqu'au lac Balaton.

Aux XII^e et XIII^e siècles, au contraire, les Allemands empiètent sur les Tchèques. Ils se rendent maîtres de la vallée du Danube. Sur le sol de Bohême et de Moravie, ils dessinent, à l'ouest et au nord, une frange plus ou moins large, au pied de l'Erzgebirge et des Monts des Géants, et des deux côtés des Sudètes. Ils lancent enfin quelques colonies dans l'intérieur de la population tchèque : Nemecky Brod (Deutschbrod) est allemand, Budejovice (Budweiss) est mixte, Brno (Brünn) et Olomouc (Olmütz) comparent de fortes infiltrations allemandes. De même, en Slovaquie, sont envahis les comitats de Spiess, de Presbourg, de Nitra, de Bars et de Honta. Même les pays restés tchèques de race ne restent pas toujours tchèques de langue : à la cour, dans les châteaux, à l'Université, l'allemand se substitue frauduleusement à l'idiome national; suivant une anecdote typique, lors du cou-

ronnement de Jean de Luxembourg, en 1311, il se trouve plus de gens pour chanter en allemand qu'en tchèque.

Mais c'est ici qu'il faut admirer la surprenante vitalité avec laquelle le peuple tchèque réagit contre les influences étrangères, pour peu que ses gouvernants l'y aident, ou tout au moins ne l'en empêchent pas.

Aux XIV^e et XV^e siècles, les Tchèques redeviennent maîtres de leur pays, se remettent à parler leur langue, se réintègrent jusque dans les districts que l'ennemi semblait avoir bien conquis. Bon nombre de villes germanisées se re-slavisent, entre autres Litomerice (Leitmeritz), Usti (Aussig), Kralové Hradec (Koeniggraetz), Nemecky Brod, Caslav, Kutna Hora (Kuttemberg), Budejovice, Stribro, Plzen. Les Slovaques, moins prompts à la contre-offensive, y réussissent un peu plus tard, et des villes comme Pukanec, Nova-Bania, Bela, Lubietova, échappent à l'emprise germanique.

Puis, après cette brillante recrudescence de slavisme, on assiste à un nouveau retour agressif de la race allemande, plus long, plus brutal, et systématiquement favorisé par la tyrannie des Habsbourgs.

Au XVI^e siècle, et surtout après la bataille de la Montagne-Blanche, au XVII^e et au XVIII^e, les Tchèques repèrent peu à peu le sol qu'ils avaient si vaillamment reconquis. La sinistre frange germanique vient de nouveau tacher le territoire national.

Enfin, depuis cent ans, une merveilleuse renaissance s'accomplice, de jour en jour plus efficace. Grâce aux efforts des lettrés et les hommes politiques, la nation tchèque lutte sans désemparer contre les envahisseurs, et déjà l'on peut saluer, toute proche, la victoire complète.

Telle est l'histoire du pays tchèque, au double point de vue de la race et de la langue, qui, ici comme dans la plupart des cas, se confondent intimement. Si maintenant nous envisageons la situation créée par cette histoire, deux questions se posent, dont les conséquences sont de la plus haute gravité pour les revendications tchèques : 1^o Le peuple tchécoslovaque forme-t-il un seul peuple, ou n'est-il que la juxtaposition artificielle de deux familles slaves distinctes ? 2^o Ce peuple est-il fondé à réclamer pour lui seul l'entièvre possession de son domaine historique, ou bien doit-il se résigner à le partager avec les allogènes qui s'y sont introduits ? Il est presque superflu de dire que les Allemands et les écrivains inspirés par eux ont fait tout leur possible pour obscurcir ces deux questions et pour en fausser les données. Il est d'autant plus nécessaire de les examiner attentivement.

III

En ce qui concerne la première, une thèse radicale a été soutenue par le docteur Czambel. Elle consiste à prétendre qu'il n'y a rien de commun entre les Tchèques et les Slovaques, sinon la vague parenté qui existe entre toutes les familles slaves; qu'ils sont aussi distincts les uns des autres que les Russes, par exemple, peuvent l'être des Polonais. Ils ne seraient arrivés ni en même temps, ni du même côté; les Tchèques seraient venus du Nord, et les Slovaques du Sud-Est. L'idée de leur fraternité serait une pure hypothèse de tchècophiles modernes.

Or, en réalité, tous les faits qu'on peut scientifiquement observer démentent la théorie de Czambel. Le type physique ne diffère pas plus entre Tchèques et Slovaques qu'il ne diffère d'un canton à l'autre de la Bohême. Quant aux deux langues, elles sont si voisines, que beaucoup de savants regardent le slovaque comme un simple dialecte du tchèque. Un des patriotes slovaques les plus ardents, Ludevit Stur, s'il a varié d'opinion sur la valeur relative des deux idiomes, a toujours reconnu leur ressemblance foncière.

La vérité, c'est qu'entre les Tchèques et les Slovaques, il n'y a aucune séparation de race ni de langue, mais seulement une séparation administrative. Pendant les premiers siècles du moyenâge, les Slovaques firent partie du royaume de Bohême, sans que cette union fût le moins du monde une cause de troubles. Ce furent les circonstances politiques, seules, qui imposèrent aux deux branches de la famille une division arbitraire. Les provinces slovaques furent détachées de la couronne de Saint Wenceslas et réunies à celle de Saint-Etienne. Là est l'origine de tout le mal. Depuis lors, chacun des deux groupes a eu un centre de gravité distinct. Les Bohèmes et les Moraves ont eu affaire à l'Autriche allemande, les Slovaques à la Hongrie. Le maître, ou l'ennemi, a été pour les uns le Germain, pour les autres le Magyar. Les premiers se sont habitués à faire front du côté de l'Ouest, les autres du Sud-Est. Quoi d'étonnant si, obsédés de préoccupations divergentes, ils ont, non pas renié, mais légèrement oublié leur solidarité primitive? D'autant plus que leurs oppresseurs se sont appliqués tant qu'ils ont pu à leur en faire perdre le souvenir. *Divide et impere*, cette devise diabolique des Allemands et des Magyars trouvait ici un incomparable emploi. Pour Vienne, rien de plus commode que d'avoir devant elle une Bohême et une Moravie qui ne peuvent plus s'épauler sur la solide population des Slovaques. Pour Buda-Pest, rien de plus utile que de rencontrer dans les Slovaques des montagnards isolés, dont l'éparpillement peut affaiblir la résistance, et qui ne se rattachent plus à un grand centre de civilisation comme Prague. Cette tactique, à certaines

heures, a semblé sur le point de réussir. Il y a eu des moments où, chez les Tchèques, et surtout peut-être chez les Slovaques, la conscience de l'unité ethnique a paru émoussée...

Emoussée, mais jamais annihilée. Le sentiment fraternel, si puissant chez toutes les nations slaves, subsistait assoupi dans les couches profondes de l'âme populaire. Il a suffi d'une prédication énergique pour le ranimer. Il s'est réveillé déjà, il se réveille chaque jour davantage, et l'on peut attendre, de cette résurrection, les plus belles destinées. Les représentants les plus éminents de la Slovaquie s'associent de toutes leurs forces à la grande propagande de revendication nationale entreprise par les hommes d'État de Prague et de Brno. L'union morale est refaite, promesse d'une entière union politique. L'histoire des Tchèques et des Slovaques ressemble ainsi à celle de ces rivières conjuguées, qui partent d'une même source, divergent dans une partie de leurs cours, et finissent, malgré tous les obstacles, par se rejoindre pour ne plus former qu'un seul et large fleuve.

IV

Aujourd'hui, l'on peut affirmer que le danger, pour la nation tchèque, n'est plus dans une scission interne, mais dans le voisinage de peuples étrangers, ennemis, oppresseurs, qui ont pénétré sur son territoire, les Allemands et les Magyars. La question des langues dans les pays tchèques, surtout en Bohême, a suscité tant de querelles, que le bruit en est venu jusqu'aux oreilles les plus ignorantes des choses de l'Europe centrale. Il n'est personne, dans le public un tant soit peu cultivé, qui ne sache, au moins en gros, qu'il y a une lutte linguistique en Bohême, que les Allemands cherchent à imposer l'usage de leur idiome, qu'ils sont soutenus par toutes les ressources d'un gouvernement sans scrupules, et que les Tchèques leur résistent avec une persévérance inlassable. Ce sont là les grands traits de la situation; ils sont à peu près connus, mais il faut les préciser, pour en tirer toutes les conclusions utiles.

Dans cette vue, et afin de partir d'un document officiel, prenons pour base le dénombrement du 1^{er} décembre 1910, sur lequel on peut faire, comme nous le verrons, toutes sortes de réserves, mais dont l'autorité ne peut être révoquée en doute par les adversaires de la cause tchèque, puisqu'il émane d'une bureaucratie peu suspecte de slavophilie. Voici les chiffres qu'il nous fournit :

en Bohême, sur 6.769.548 habitants : 4.241.918 parlent le tchèque, 2.467.724 l'allemand ;

en Moravie, sur 2.622.271 habitants : 1.868.971 parlent le tchèque, 719.435 l'allemand ;

en Silésie, sur 756.949 habitants: 180.348 parlent le tchèque, 325.523 l'allemand.

Soit une proportion de :

en Bohême, 63,19 0/0 de Tchèques contre 36,7 0/0 d'Allemands;

en Moravie, 71,74 0/0 de Tchèques contre 27,61 0/0 d'Allemands;

en Silésie, 24,32 0/0 de Tchèques contre 43,90 0/0 d'Allemands.

Au total, pour les trois pays tchèques de la Cisleithanie (la Slovaquie étant rattachée au royaume transleithan) :

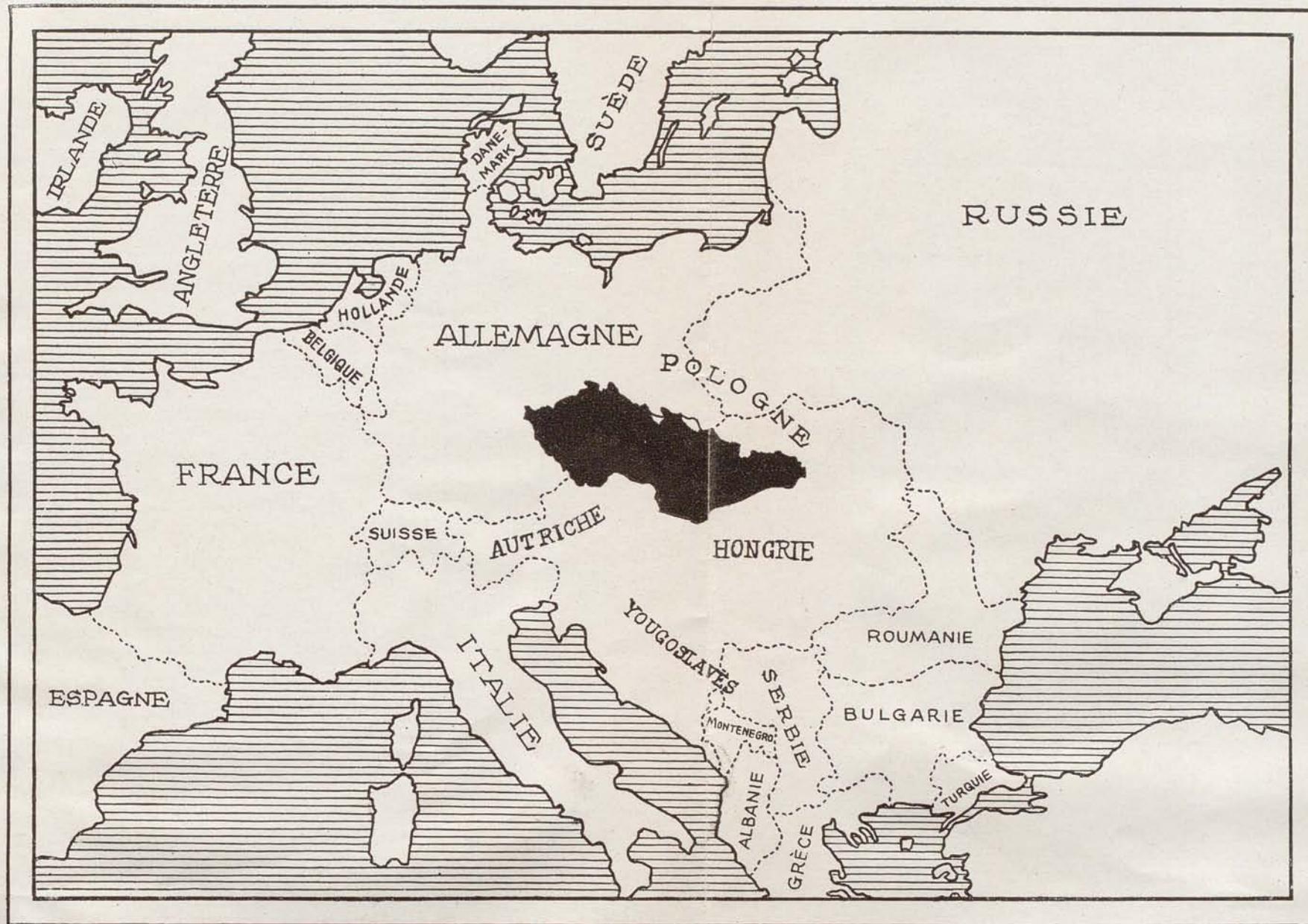
sur 10.148.768 habitants : 6.291.237 Tchèques et 3.512.682 Allemands; soit un pourcentage de 61,98 0/0 de Tchèques, contre 31,65 0/0 d'Allemands.

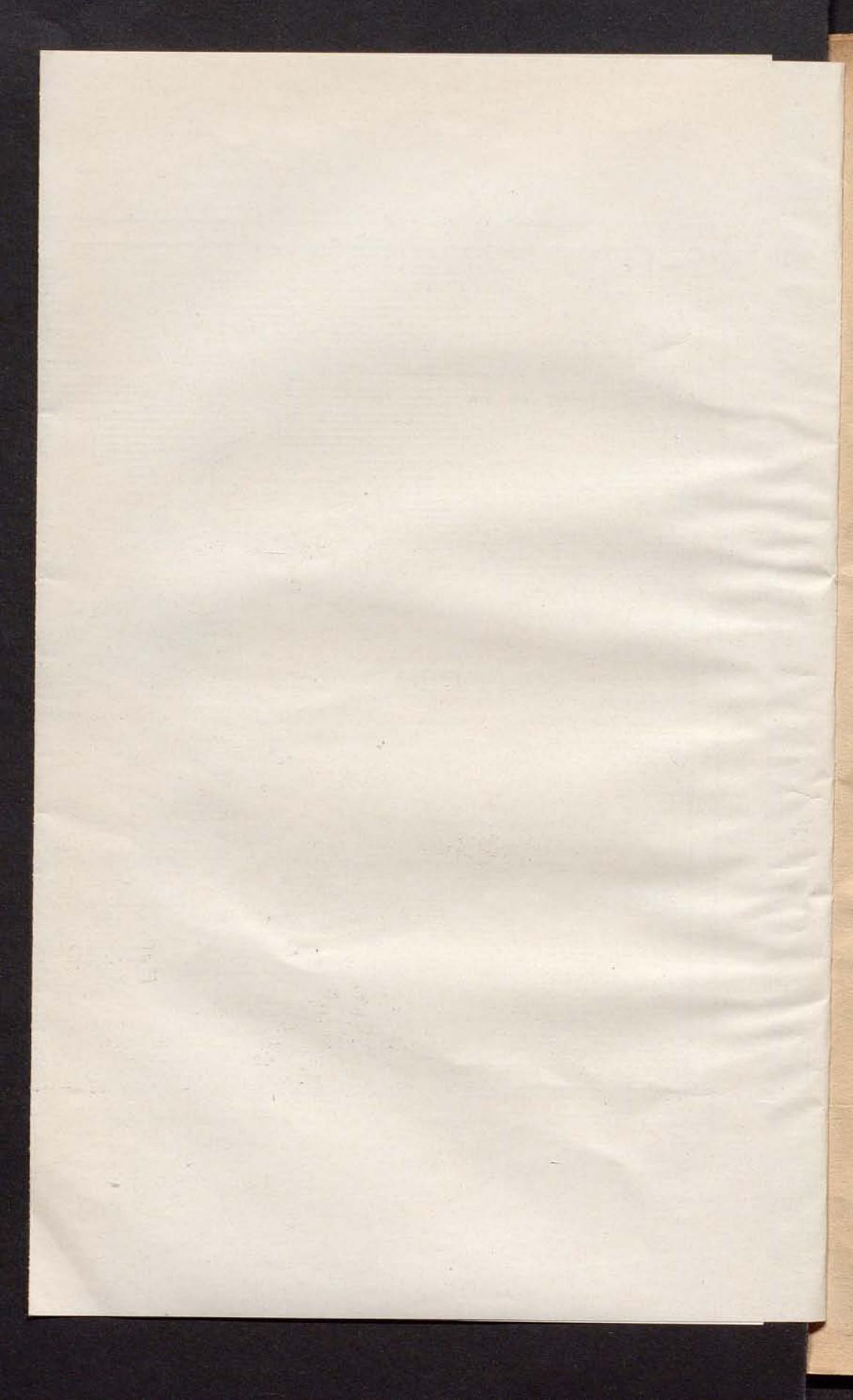
Enfin, si l'on examine la liste des districts, on voit que sur 144, il n'y en a que 51 où la langue allemande soit en majorité, et 93 où c'est le tchèque.

Ainsi, même à s'en tenir aux évaluations apportées par les autorités gouvernementales autrichiennes, le nombre des Tchèques est à peu près le double de celui des Allemands, et dépasse 60 0/0 de la population pour les trois pays pris ensemble. Déjà, de ces premiers chiffres, ressortent avec une évidence aveuglante deux conclusions.

D'abord, dans une pareille région, la langue officielle ne peut être que le tchèque, l'allemand ne saurait prétendre, non seulement à s'y substituer, mais même à s'y juxtaposer; il peut, tout au plus, figurer à titre de langue tolérée; mais il est hors de doute que ces pays là sont bien des pays de langue tchèque.

Et voici le second point : du moment qu'ils sont de langue tchèque, ils sont de race tchèque. Sans doute, à strictement parler, il n'y a pas équivalence rigoureuse entre « langue » et « race »; en pratique, cependant, l'une peut être prise pour le critérium de l'autre. Notamment, dans l'Europe centrale et orientale, où les rivalités linguistiques sont si aiguës, un peuple se caractérise par son idiome avant tout. Quand il s'agit d'un pays comme la Bohême, où la langue maternelle est si durement traquée, on peut dire qu'elle est bien un signe de race, conservé par un patriottisme jaloux et fervent. Ceux qui continuent à la parler, malgré les pressions et les menaces de toute espèce, se définissent par là même comme de vrais et authentiques Tchèques. Il est donc permis de conclure, du pourcentage de la langue, à celui de la nationalité. Il y a là une nation qui existe, qui veut exister, qui vaut numériquement deux fois plus que l'élément adverse (pour ne pas parler ici de la valeur morale), et qui, de ce seul fait, affirme son droit à l'indépendance.





Tout cela, nous le répétons, c'est ce qu'on peut déduire des statistiques dressées par les bureaux de Vienne. Mais combien ces déductions apparaissent plus frappantes si l'on prend soin de corriger et de compléter les statistiques comme l'exige la vérité.

D'abord, pour la Silésie, à côté des Tchèques et des Allemands, il y a 235.224 Polonais (sans compter quelques Ruthènes), qui sont à coup sûr plus proches des premiers que des seconds par le sang et le cœur. Ils portent le chiffre absolu des Slaves à 415.572 dans cette province, et leur pourcentage à 54,90 0/0, donnant ainsi à l'élément slave une majorité appréciable.

En second lieu, il faut remarquer qu'en Bohême et en Moravie, l'élément germanique est surtout nombreux dans les villes et dans les régions industrielles; il atteint beaucoup moins les masses agricoles. Or, en tout pays, c'est la population rurale qui constitue la couche profonde de la nation. Ce n'est pas elle qui fait le plus de bruit, mais c'est elle qui assure la vie et la perpétuité de la race. Il n'est pas sans intérêt de noter que la classe la plus essentielle du peuple tchèque est aussi celle qui est restée le plus à l'abri de l'infiltration allemande.

Enfin et surtout, il est certain que la statistique officielle est inexacte, qu'elle a été de parti pris déformée au profit de la cause germanique et au détriment des revendications tchèques. On n'en peut douter un seul instant quand on connaît les procédés habituels des Allemands en général, et des gouvernants austro-hongrois en particulier. Ceux-ci, en effet, se sont rendus célèbres dans toute l'Europe par leur talent de faussaires. L'histoire du procès de Zagreb, celle de la clause relative à Fiume dans le compromis magyar-croate, sont des exemples de ces « gentillesse » qui, en pays civilisé, mèneraient leurs auteurs en cour d'assises. Il est infinitement probable qu'ils ont porté dans l'établissement des chiffres ethnographiques le même respect de la vérité, et qu'ils ont cyniquement maquillé les faits qui les gênaient.

Ils en avaient mille moyens. Quoi de plus simple, par exemple, que de compter comme Allemands tous ceux qui se servaient indifféremment d'une langue ou d'une autre? de peser sur tous ceux que leur condition sociale mettait à leur merci, employés des services publics, domestiques des riches Allemands, fermiers des propriétaires allemands, ouvriers des usines allemandes, pour les forcer à citer, comme leur langue usuelle, l'allemand au lieu du tchèque? d'inscrire parmi les communes allemandes toutes celles où ils étaient parvenus, par force ou par ruse, à faire nommer une municipalité allemande, quand bien même la plupart des habitants auraient été purement tchèques? Et puis, si toutes ces roueries ne suffisaient pas à fausser les résultats de l'enquête, n'était-il pas toujours possible de leur donner le « coup de

pouce » nécessaire pour les faire cadrer avec les prétentions de la coterie dominante? Un statistique, après tout, n'est qu'un « chiffon de papier », et ce mot, en pays allemand, est assez expressif.

Pour toutes ces raisons, il convient de majorer sensiblement le nombre officiel des Tchèques en Bohême, Moravie et Silésie. De combien? Il est difficile de fixer une évaluation précise. Le savant anthropologue M. Niederle dit à ce propos: « Si l'on veut connaître l'effectif réel de la nation, il est toujours indispensable de rectifier les chiffres officiels... D'après des conjectures vraisemblables, on peut augmenter le nombre des Tchèques de deux à trois cent mille pour la Bohême, la Moravie et la Silésie. »

M. Niederle est un statisticien très prudent, et ces conjectures sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. Les documents, tout récents et très sûrs, recueillis par M. Benes, fournissent les données suivantes :

la Bohême compte 4.275.000 Tchèques;

la Moravie compte 2.000.000 de Tchèques;

la Silésie compte 160.000 Tchèques;

soit au total 6.435.000 Tchèques pour les trois pays contre 2.500.000 Allemands. Le nombre de Tchèques n'est pas le triple de celui des Allemands, mais il est beaucoup plus du double. Ce simple énoncé donne d'autant plus de force à leurs revendications nationales.

Notons tout de suite, — bien que nous devions revenir plus loin sur la question des Slovaques, — que la statistique officielle est encore plus mensongère en ce qui les concerne qu'en ce qui touche les Tchèques de Cisleithanie. Elle n'admet en effet, d'après le recensement de 1910, que 1.946.357 Slovaques, alors que les renseignements les plus exacts en portent le nombre à 3 millions environ. L'écart est prodigieux, et prouve qu'en matière de falsification les bureaux hongrois sont encore supérieurs à ceux de Vienne.

Si l'on rapproche ces deux statistiques, et si l'on envisage en bloc la totalité de l'État tchèque, comprenant les quatre pays, on arrive à la répartition suivante : 9.435.000 Tchèques contre 2.500.000 Allemands, et 500.000 autres, surtout Magyars. Les Tchèques formeront donc une majorité écrasante, atteignant environ 0.76 0/0. Ce chiffre est suffisamment expressif !

V

En face de ces droits éclatants de la majorité tchèque, qu'est-ce que la minorité allemande pourrait demander? — demander légitimement, s'entend! car, quant à ce qu'elle réclame en fait,

il vaut mieux n'en point parler. Le grand principe germanique, c'est que là où il y a un Allemand parmi des centaines de non-Allemands, lui seul est tout et le reste n'est rien. Ne nous attardons pas à discuter une telle prétention. Il est trop clair que les Allemands n'ont aucun titre à l'hégémonie en Bohême ou en Moravie; mais ont-ils droit au moins à une part proportionnelle quelconque dans le gouvernement de ces pays? Il faut répondre hardiment que non.

Pour mieux nous en convaincre, regardons comment les choses se présentent. Deux cas peuvent se produire. Il y a, d'abord, des Allemands établis en nombre plus ou moins restreint dans des villes en majeure partie tchèques: il est bien évident que ceux-là ne peuvent rien gouverner, rien diriger. Si l'on prend pour exemple la ville de Prague, qui est citée parfois comme contenant un assez grand nombre d'Allemands, on voit que leur pourcentage y est à peu près le même qu'à Paris. Paris n'en est pas moins une ville exclusivement française, sans doute! et de même Prague est une ville exclusivement tchèque.

Restent les Allemands qui sont, non plus disséminés au sein de la population tchèque, mais agglomérés sur ses frontières. Ces agglomérations sont d'ailleurs très inégalement réparties. Une dent assez faible s'enfonce dans le Sud de la Moravie, avec le district de Znojmo (Znaïm) et de Mikulov (Nikolsburg). — Une autre pénètre dans le sud de la Bohême, avec le district de Krumlov (Krumlau) et Kaplice. — Une tache plus importante s'étend au pied du Fichtel-Gebirge, avec le district de Tachov et de Stribro, puis s'allonge entre l'Erzgebirge et le cours de l'Eger, avec les districts de Karlove Vaary (Carlsbad), de Chomutov (Komotau) et de Teplice (Teplitz). — Cette bordure franchit l'Elbe à la hauteur de Litomerice (Leitmeritz). A partir de là, elle se continue au pied des Monts-Géants, avec Liberec (Reichenberg) et Vrchlabi (Hohenelbe). — Enfin, une pointe assez redoutable s'incruste, entre la Bohême et la Moravie, dans les districts de Zahreb, de Rimarov et de Beroun (Baern). — Ce sont là les divers points où la population allemande entame les marges de la nation tchèque. Pour ces régions, non pas en totalité, mais en majorité germaniques, les défenseurs de la cause allemande demanderont sans doute l'autonomie. Ils mettront en jeu ce même principe de nationalités qu'ils foulent aux pieds scandaleusement quand il est favorable à leurs adversaires, mais qu'ils invoquent à grands cris toutes les fois qu'ils espèrent en tirer quelque profit. Il est sage de prévoir leurs récriminations, afin de les pouvoir réfuter, et d'empêcher que les bonnes âmes ne s'y laissent prendre.

Car, en conscience, on ne peut songer un seul instant à leur donner satisfaction. On serait fondé, d'abord, à se demander s'ils

ne se sont pas eux-mêmes retiré le droit de prononcer le mot de « nationalité », par les violations éhontées qu'ils ont fait subir aux petites nations. Il y a des demandes qui sont forcloses parce que ceux qui les présentent sont disqualifiés. L'axiome latin, *patere legem quam fecisti*, est vrai des peuples comme des individus. Mais, sans recourir à cet argument *ad hominem*, il existe deux considérations de fait qu'il ne faut pas perdre de vue, l'une géographique, l'autre historique, toutes deux absolument contraires aux revendications allemandes.

Géographiquement, un État ne peut pas subsister sans certaines conditions qui lui garantissent un minimum de sécurité matérielle. Un peuple ne vit pas sans idéal, mais il ne vit non plus d'idéal tout pur. Il lui faut des frontières, comme il lui faut une armée. Or l'État tchèque, si les districts que nous énumérions tout à l'heure restaient aux mains des Allemands, serait exposé à tous les coups, tel qu'une forteresse démantelée, ou plutôt encore tel qu'une forteresse dont l'ennemi tiendrait toutes les voies d'accès. Il n'aurait qu'une existence précaire, qui se passerait à végéter en attendant l'heure où ses voisins viendraient l'étrangler. Ce serait une duperie que de l'affranchir sans lui permettre de s'appuyer aux solides frontières que la nature lui a préparées. Une pareille indépendance ne serait qu'un mot vide de sens.

L'histoire, ici, vient au secours de la géographie. Elle nous rappelle comment et pourquoi les Allemands sont en Bohême et en Moravie. Ils s'y sont introduits, sous l'appui de gouvernements aveugles ou complices, avec le dessein de se substituer aux Tchèques ou de les assujettir. Qu'ils y soient venus par la ruse ou par la violence, depuis cent ans ou depuis trois cents, ils n'en demeurent pas moins des intrus. Leur usurpation ne saurait leur créer un droit. Le voleur qui a réussi à pénétrer par effraction dans une ou deux chambres d'un bâtiment est-il recevable à proposer au propriétaire un partage amiable de la maison? Ici, la maison est aux Tchèques; les Allemands n'ont qu'à en sortir s'ils ne veulent pas reconnaître l'autorité des possesseurs légitimes.

Les Tchèques peuvent donc, en toute justice, comprendre dans leur État tous les territoires qui font partie de leur domaine historique, sans s'inquiéter de la végétation parasite que les Allemands y ont développée, et qui peut en masquer en apparence, mais non pas en détruire la vraie nationalité. Ils doivent renouer la tradition de leurs grands ancêtres, et gouverner en Tchèques la patrie tchèque intégrale. Sans violences inutiles envers les Allemands qu'ils toléreront sur leur sol, ils ont le droit de prendre à leur égard toutes les précautions que leur dictera le souci de leur sûreté nationale. — Avec le généreux idéalisme qui leur est propre, ainsi qu'à tous les Slaves, il faut plutôt craindre de leur part

trop de clémence que trop de sévérité envers ces métèques indésirables ! En tous cas les Allemands domiciliés en Bohême et en Moravie ne peuvent revendiquer que des garanties individuelles, sans aucune part à la souveraineté territoriale ni à la direction politique.

Il est permis d'ailleurs, sans anticiper sur l'avenir, d'entrevoir l'heure où ces éléments hétérogènes disparaîtront, non par l'effet d'une persécution tyrannique, mais par le jeu naturel d'un de ces reflux dont nous avons déjà parlé. Depuis longtemps bon nombre de Tchèques, par suite des circonstances économiques, émigrent, soit vers les régions allemandes de l'Autriche, soit vers la Russie, soit vers l'Amérique. La Bohême et la Moravie perdent ainsi peut-être 7 ou 8.000 habitants chaque année. Ce n'est pas, à vrai dire, une perte sans compensation : souvent ces émigrés, restés attachés de cœur à la mère patrie, en propagent au loin le nom et l'influence. Dans la guerre actuelle, par exemple, il n'est pas douteux que les Tchèques d'Amérique aient fait un très utile contrepoids à l'action des Germano-Américains. Mais enfin les choses changeront lorsque le pays tchèque sera redevenu maître de ses destinées. Alors il offrira à ses enfants un séjour plus enviable, des conditions d'existence plus douces et plus libres ; alors aussi le devoir de ses fils sera de diriger leur émigration vers les parties germanisées du vieux sol morave ou bohème. Au lieu d'aller coloniser la Crimée ou l'Illinois, ils coloniseront les districts de Krumlov ou de Chomutov, de Teplice ou de Zahreb. Ils reprendront ainsi leur bien héritaire. Ils re-tchèqueront des coins de terre qui n'auraient jamais dû cesser d'être tchèques. Et ce jour-là l'antique couronne de Saint-Venceslas aura recouvré toute la pureté de son éclat.

VI

Ce qui vient d'être dit de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie s'applique trait pour trait à la Slovaquie : il suffit de remplacer le mot « Allemands » par le mot « Magyars ». Le spectacle est le même : là aussi une race slave, à qui l'histoire et la tradition confèrent des droits indéniables, subit depuis des siècles une invasion acharnée ; là aussi cette race indigène se défend avec une opiniâtreté héroïque, et, malgré tous les assauts, au prix de mille souffrances, maintient quand même sa langue et sa culture nationale. S'il y a une différence, elle réside en ceci : les Magyars sont peut-être plus criminels que les Allemands, plus brutaux, plus perfides, plus cyniques, et par conséquent, les Slovaques sont encore plus à plaindre que les Tchèques. Pour magyariser leur pays, leurs tyrans ont usé de deux moyens com-

binés, l'immigration et la persécution. D'une part, il s'est formé en pleine Slovaquie de vraies colonies magyares, si bien que dans certains comitats, entre le Danube et la Tisza, la carte ethnographique fait l'effet d'une mosaïque singulièrement enchevêtrée. D'autre part, pour réduire par la contrainte la résistance des montagnards slovaques, le gouvernement de Buda-Pest a employé sans vergogne toutes les mesures oppressives qu'on peut imaginer, les privant de leurs droits politiques les expropriant de leurs terres, fermant leurs écoles nationales, interdisant l'emploi de leur langue dans les actes publics, emprisonnant les chefs du parti autonomiste.

En dépit de toutes ces violences, il n'est pas venu à bout de tuer en eux la conscience slave. Comme nous l'avons vu, les statistiques officielles, pourtant fort truquées, sont forcées de reconnaître que les Slovaques forment les deux tiers de la population dans les comitats de la rive gauche du Danube, et qu'ils en constituent encore un élément très important dans ceux de la rive droite de la Tisza. En somme, la Slovaquie est dans une situation tout à fait analogue à celle de la Bohême, slave en majorité avec une faible bordure étrangère.

Mais, comme en Bohême, cette bordure étrangère disparaîtra vite lorsque les conditions politiques seront changées. Comme les Tchèques, plus que les Tchèques encore, chassés de leur foyer par la misère et par le despotisme magyar, les Slovaques émigrent beaucoup, surtout vers les Etats-Unis. On évalue à plus de 300.000 le nombre d'émigrants dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Il suffirait qu'une partie de ce flot considérable fût dirigée vers les régions de langue mixte situées aux confins de la Slovaquie et du pays magyar, et aussitôt la nation slovaque redeviendrait maîtresse de tout le domaine qu'elle a possédé, qu'elle doit posséder encore.

VII

C'est là, croyons-nous, ce qu'il faut retenir de toute cette étude. La destinée du pays tchécoslovaque, vue dans son ensemble, apparaît comme dominée par deux influences opposées, celle des forces naturelles, et celle des circonstances accidentnelles. Les premières étaient éminemment favorables : la configuration du sol et l'expansion de la race préparaient la genèse d'un peuple heureux et puissant, qui aurait joué dans l'Europe centrale un rôle de tout premier ordre. Malheureusement l'ambition et la jalousie des voisins, Austro-Allemands et Magyars, ont agi en sens inverse, et de deux manières : d'un côté en brisant l'unité des Tchécoslovaques, de l'autre en introduisant sur leur territoire des éléments parasites. La politique a donc, comme cela n'est que

trop fréquent, contrarié l'œuvre de la nature. Mais une autre politique, plus juste et plus sage, peut refaire ce que la première a fâcheusement défait. En permettant aux Tchèques et aux Slovaques de s'unir, de se délivrer du joug austro-hongrois, d'éliminer les intrus, d'être en un mot maîtres chez eux, les Alliés n'auront pas fabriqué un de ces édifices artificiels que la diplomatie imagine quelquefois, et qui ne peuvent subsister parce qu'ils n'ont pas de fondements solides dans la réalité. La Tchécoslovaquie, au contraire, vivra, parce qu'elle aura ses profondes racines dans ce qu'il y a de plus sacré au monde : la possession héréditaire du sol, l'intensité de la conscience ethnique, et la perpétuité de la tradition nationale.

VIII

En contemplant la forte individualité nationale de la Bohême, on s'étonne tout d'abord qu'elle ne se soit pas imposée victorieusement à ses maîtres : on cesse de s'en étonner lorsque l'on connaît la ruse, la ténacité et le manque de scrupules de ceux-ci. A ce propos, il n'est pas inutile de résumer très rapidement les points essentiels du conflit entre le gouvernement viennois et l'opposition tchèque.

Le dogme fondamental des hommes politiques tchèques, c'est que leur pays n'a jamais abdiqué ce qu'ils appellent son « droit d'État », c'est-à-dire le privilège d'élire son roi ou de l'accepter librement en vertu d'un contrat bilatéral, et sans se confondre avec les autres provinces que ce roi pouvait posséder. Ce droit d'élection, les Tchèques le voient symbolisé dans la gracieuse légende de Przemysl, le roi laboureur, et de la princesse Libusa. Ils le retrouvent, depuis ce temps fabuleux, à toutes les périodes décisives de leur histoire : après les Przemyslydes, la Bohême appelle au trône la dynastie des Luxembourgs, puis Georges de Podiebrad, puis les Jagellons, et enfin les Habsbourgs, mais toujours dans les mêmes conditions de pacte loyalement et librement conclu. Tous les efforts des Habsbourgs pour substituer le droit héréditaire au droit électif sont, aux yeux des Tchèques, autant de parjures et d'usurpations ; mais ces efforts mêmes, en fait, n'ont jamais eu un plein succès : le droit électif a pu sommeiller pendant trois siècles, il n'a jamais été abrogé, — et François-Joseph est le premier souverain qui ne se soit pas fait couronner roi de Bohême, malgré ses promesses sans cesse renouvelées.

Voilà le point de vue tchèque. Contre cette manière de penser, les hommes d'État autrichiens n'élèvent pas de réfutation théorique ; ils se contentent de lui opposer le silence et le dédain. Ils ne démontrent pas, — ce qui leur serait impossible, — que la Bohême a renoncé à son droit d'État ; ils se contentent, — ce qui

est plus commode, — de violer par leurs actes ce droit d'État. Ou plutôt ils affectent de le reconnaître toutes les fois qu'ils ont besoin, sous la pression de circonstances critiques, de désarmer l'opposition du peuple tchèque : telles sont les concessions accordées, — ou plutôt promises, — au lendemain de la révolution de 1848, de la guerre d'Italie, ou de la défaite de Sadova. Mais, aussitôt le péril passé, la parole donnée est reprise, et la bureaucratie viennoise, au mépris des engagements les plus sacrés signés par l'empereur, se remet à traiter la Bohême comme une province conquise, sujette ou esclave, et non comme un royaume librement associé à l'Empire d'Autriche.

Pour nous, Occidentaux imbus d'idées démocratiques et libérales, une objection se présente tout de suite : les Tchèques, comme tous les sujets des Habsbourg, ont reçu le droit de suffrage ; ils ont une Diète, un Parlement ; pourquoi ne se servent-ils pas du bulletin de vote pour faire connaître leur volonté, et y plier un gouvernement rebelle ? C'est ici qu'il faut considérer l'usage ingénieux que la politique autrichienne a su faire du parlementarisme afin de le détourner de sa fin normale.

Jamais il n'y a eu un plus profond désaccord entre la façade menteuse et la réalité qu'elle cache ; jamais les institutions de la liberté n'ont été plus cyniquement transformées en instruments de despotisme.

La Diète de Bohême est un organisme très ancien, dans lequel s'est concentrée jadis la puissance souveraine et la vie même de la nation tchèque. C'est elle, au moyen-âge, qui élisait le roi. Mais, grâce aux empiétements cauteleux des Habsbourg, elle était arrivée, à la fin du XVIII^e siècle, à n'être plus guère qu'une chambre d'enregistrement. Elle sombra inaperçue dans le bouleversement de 1848. Lorsqu'après les défaites de 1859, le gouvernement impérial se résigna à laisser à ses sujets une part plus active dans la vie politique, la Bohême reçut, comme les autres parties de la monarchie, le bénéfice illusoire de cette hypocrite réforme, octroyée par le Diplôme du 20 octobre 1860, et rognée par la Patente du 26 février 1861. Cette Patente restreignait déjà singulièrement la compétence des Diètes ; mais, pour venir plus sûrement à bout de la résistance tchèque, le gouvernement imagina une loi électorale dont on ne sait s'il faut plus admirer la perfidie ou l'effronterie. Une courte analyse permettra d'en juger.

Le but, naturellement, était de réduire à l'état de minorité ce qui aurait été, par le jeu naturel du suffrage, la majorité véritable, c'est-à-dire le parti tchèque. On arriva à ce but par l'*arithmétique électorale* : c'est le nom consacré là-bas. Il y avait quatre curies d'électeurs : les grands propriétaires de domaines, les membres des Chambres de Commerce (lesquelles sont en Autri-

che des corps représentatifs doués d'une existence officielle), les électeurs des villes et bourgs industriels, et ceux des communes rurales. Voici l'instructif tableau du nombre des électeurs et de celui des élus :

1 ^{re} curie :	452 électeurs,	70 députés, donc 1 pour 6 1/2
2 ^e curie :	196	15 — 1 pour 13
3 ^e curie :	92.841	32 — 1 pour 2901
4 ^e curie :	236.490	70 — 1 pour 33,80.

Pourquoi cette inégalité? Bien entendu parce qu'on supposait les deux premières curies purement allemandes, la troisième encore mêlée d'éléments germaniques, la quatrième presque purement tchèque.

Ce n'était pas assez, et les deux dernières curies, malgré tout, pouvaient mettre en péril l'hégémonie allemande. Alors, à l'arithmétique électorale venait s'ajouter la géométrie électorale. Par un découpage savant des circonscriptions, on arrivait à ce résultat que dans les communes rurales, il fallait, en moyenne, 53.000 électeurs pour élire un député, si ces électeurs étaient tchèques, et seulement 40.000 s'ils étaient allemands. Quant aux villes, il fallait 12.000 Tchèques pour un député, et 10.000 Allemands seulement.

Cette loi monstrueuse, fabriquée en 1861, subsiste encore aujourd'hui sans changement. Les conséquences s'en sont même plutôt aggravées qu'atténues, à cause du développement qu'ont pris en un demi-siècle certaines localités. Des communes qui étaient des villages en 1861, sont devenues des villes, mais n'ont pas pour cela acquis plus de droits électoraux : Vinohrady, qui est devenu un des plus riches faubourgs de Prague, reste toujours aux yeux de la loi, malgré ses 80.000 âmes, la petite bourgade qu'il était il y a 50 ans.

En Moravie, le tour de force accompli a été encore plus merveilleux. Dans ce pays, la disposition entre les deux nationalités est encore plus forte : les Tchèques forment les trois quarts de la population, et n'ont cependant que 40 0/0 des sièges à la Diète. On s'explique dès lors que l'empereur ait appelé cette assemblée, — si fidèle image de la nation! — une « Diète modèle », *Musterlandtag*. Les Allemands n'ont pas pu, il est vrai, maintenir à perpétuité ces priviléges exorbitants. Devant la poussée des faits, ils se sont résignés, la mort dans l'âme, à accepter une nouvelle loi électorale... Mais ne nous hâtons pas de les plaindre! Cette loi établit deux curies, une tchèque et une allemande, qui ne peuvent rien l'une sans l'autre, en sorte que les Tchèques ont bien la majorité, mais dépendent, pour toutes les décisions importantes, de la minorité allemande.

En Bohême, les Allemands se sont refusés même à ces concessions de pure forme, et sur le ton le plus éhonté. Les paroles caractéristiques abondent, qui marquent chez eux la volonté d'exploiter une situation qu'ils savent parfaitement injuste. La question tchèque, disent-ils ouvertement, n'est pas une question de droit, *Rechtsfrage*, c'est une question de force, *Machtsfrage*. « Vous combattez pour votre droit, déclarent-ils encore, et nous pour notre grandeur... » Et enfin, comme répliquait le leader allemand Schmeykal à Rieger : « Vous avez le droit, mais nous sommes en possession : *beati possidentes!* »

A vrai dire, la « possession » n'est pas toujours aussi sûre que les possesseurs le croient. Depuis quelque temps, l'arithmétique et la géométrie électorales ont fait une demi-faillite. Trois Chambres de Commerce sont passées aux mains des Tchèques. Les grands propriétaires de domaines ont été parfois amenés à voter avec les Tchèques. Bref, la majorité, en dépit de tous les subterfuges, allait passer du côté où elle doit être réellement... Contre ce péril, les Allemands ont inauguré une tactique d'obstruction qui a servi de prétexte au gouvernement, en 1913, pour dissoudre la Diète et la remplacer par une Commission de gestion toute composée de fonctionnaires politiques. Cette mesure, complètement inconstitutionnelle, montre assez que le parti germanophile ne recule devant rien : la prépondérance que les lois truquées ne lui assurent plus, il se l'attribue par la violence.

Reste le Parlement central, le Reichsrat. Pendant longtemps, les hommes politiques tchèques se sont refusés à y entrer, le considérant avec raison comme une parodie d'institutions libérales. Ils estimaient que sa compétence trop large était une usurpation sur les droits d'État de leur royaume, et que sa composition le rendait encore plus suspect, car il était le produit d'une loi électorale souverainement injuste pour toutes les nationalités non-allemandes. Ce n'est que sous le ministère du comte Taaffe, en 1879, qu'ils ont consenti à sortir de leur attitude d'opposition passive. Encore ne l'ont-ils fait qu'après une déclaration solennelle, où ils affirmaient réservé les droits d'État de la Bohême. Cette déclaration, dite du 23 septembre, ouvertement blâmée dans le Discours du Trône, est restée comme le programme imprescriptible de la nation, et, encore aujourd'hui, tout député tchèque nouvellement élu au Reichsrat, a soin de dire, en prêtant le serment de fidélité : « Je jure, sauf la protestation des députés tchèques du 23 septembre 1879... »

Pour le Parlement comme pour la Diète, l'arithmétique et la géométrie électorales ont été largement mises à contribution. Depuis la réforme de 1907, qui a établi le suffrage universel, les

Allemands sont en minorité, mais de deux voix seulement, ce qui est loin de répondre à la réalité des choses. D'autre part, les non-Allemands ne forment pas un bloc compact; les Tchèques ne comptent que 108 députés sur 516, et, en pratique, sont réduits à une opposition stérile.

Ainsi, en dépit des apparences, la nation tchèque est dépourvue de tout moyen effectif de faire connaître sa volonté. Le suffrage populaire, systématiquement faussé, lui permet à peine d'exprimer ses revendications, et nullement de les faire prévaloir. Impuissants dans leurs Diètes, et noyés au Parlement, les hommes d'État élus par la Bohême et la Moravie n'ont qu'un ascendant moral, qui provient de la confiance de leurs compatriotes, mais aucune autorité légale. Un ascendant moral ! on sait ce que cela représente pour des Allemands...

IX

L'état de choses actuel est, comme on le voit, profondément anormal, absurde et injuste. Il ne saurait durer sans constituer un défi au sens commun. La légitimité de l'indépendance tchèque, non plus que ses chances de vie durable, ne peuvent faire de doute pour personne. Reste à savoir comment cette indépendance peut et doit se réaliser.

Il existe, en effet, plusieurs solutions du problème, qui toutes ont été proposées et le sont encore, les unes plus timides, plus rassurantes pour les esprits qu'effraie un saut dans l'inconnu, les autres plus franches et plus hardies. On peut se représenter la Bohême associée à l'Autriche et à la Hongrie pour former un État trialiste, — la Bohême tenant sa place dans une Autriche fédérale, au milieu de sept ou huit nationalités différentes, — ou la Bohême complètement détachée de l'Autriche. Examinons rapidement ces trois hypothèses.

La solution trialiste peut séduire de bons esprits par la fausse analogie qu'elle présente avec le fameux compromis dualiste de 1867. Voici comment raisonnent ses partisans : « Jusqu'en 1867, l'Autriche et la Hongrie se sont querellées parce que l'on s'obstinaient à les faire vivre ensemble. A cette date, on a prononcé entre elles, non un divorce, mais une séparation relative et partielle. De deux peuples ennemis, on a fait deux États distincts, — gouvernés par le même souverain, associés pour certaines affaires d'intérêt commun (finances, armée, diplomatie), — mais, quant au reste, indépendants l'un de l'autre; et dès lors la bonne intelligence a été rétablie. Pourquoi ne pas étendre à la Bohême le bienfait d'une telle combinaison, qui a fait ses preuves, et qui serait réalisable sans grandes secousses? »

C'est une pure illusion. Si la monarchie bicéphale instituée par le compromis a pu se maintenir durant un demi-siècle, — avec plus de heurts, d'ailleurs, qu'on ne veut bien le dire, — l'empire tricéphale qu'on rêve d'établir ne serait sûrement pas viable, et cela pour plusieurs motifs.

En premier lieu, il subsisterait en dehors de la trinité officielle Autriche-Hongrie-Bohême, un certain nombre de nationalités opprimées, réduites au silence, dépourvues comme aujourd'hui de toute sécurité légale. Ceci déjà serait grave, je dis grave pour la Bohême elle-même et pour ses rapports avec ses deux associés. En effet, quels sont les peuples qui seraient ainsi laissés dans l'esclavage? pour la plupart, ce sont des Slaves : Croates, Slovènes, Bosniaques, Ruthènes, etc. Sans vouloir flatter les Tchèques, on doit leur reconnaître un sentiment de fraternité slave trop élevé, trop fort, pour qu'ils puissent aisément s'accommoder d'un pareil état de choses. Ils ne pourraient pas empêcher les souffrances de leurs frères de retentir douloureusement dans leur propre conscience. Même à supposer que Vienne et Budapest fussent irréprochables envers Prague, Prague se sentirait toujours gênée, refroidie et désiante, en songeant aux misères de Zagreb, de Lioubliana et de Sarajevo.

Mais est-il possible de se représenter, comme nous venons de l'écrire, « Vienne et Buda-Pest irréprochables envers Prague » ? Il y a des hypothèses qu'il suffit de mettre en formules pour en apercevoir l'absurdité : celle-ci est du nombre. Le compromis trialiste ne sera jamais appliqué dans un esprit d'égalité sincère. Pour qu'une association à trois fonctionne loyalement, il faut que les trois partenaires se considèrent comme valant autant l'un que l'autre, ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs ; ou, s'ils forment parfois des coalitions, qu'ils s'unissent tantôt X et Y contre Z, tant X et Z contre Y, etc. Ici, est-ce le cas ? on peut jurer d'avance que X et Y seront toujours coalisés contre Z, l'Autriche et la Hongrie toujours contre la Bohême. Pourquoi ? parce que, si Germains et Magyars peuvent quelquefois être en désaccord, il y a un sentiment qui les réconcilie toujours. Ce sentiment, c'est la haine, le mépris, l'horreur du slavisme. Ils détestent les peuples slaves par toutes les fibres de leur être, et, entre tous, le peuple tchèque. Ils le détestent parce qu'ils ont l'habitude de le maltraiter depuis cinq cents ans, ce qui, pour des âmes fondamentalement méchantes, serait déjà une suffisante raison. Ils le détestent encore parce que, tout en le persécutant, ils n'ont jamais pu le mater, et que cette longue et patiente résistance les irrite comme un défi. Ils le détestent parce qu'ils le connaissent pour un de ceux en qui la conscience slave est la plus forte et la plus nette. Ils le détestent enfin, aujourd'hui plus que jamais, parce qu'ils

savent comment il a jugé leur conduite au cours de cette guerre, et de quel côté se sont élancés tous les vœux de l'âme tchèque. Cette rancune féroce n'est pas près de s'apaiser. C'est pourquoi, associer la Bohême à l'Autriche et à la Hongrie, c'est en fait la livrer, désarmée, à deux bandits sans scrupules, qui lui veulent mal de mort et qui seront toujours plus forts qu'elle. Les Tchèques ne peuvent donc accepter la combinaison trialiste. Pour eux, le trialisme, c'est l'oppression systématique.

La solution fédéraliste, à première vue, n'offre pas les mêmes inconvénients. Elle suppose, comme on le sait, toutes les nationalités de la monarchie habsbourgeoise érigées en États autonomes, avec souverain unique et ministères communs pour l'armée, les finances et les affaires étrangères. Dans ce système, il n'y a plus, — en apparence tout au moins, — de races sacrifiées, et les Tchèques pourraient l'accepter sans se reprocher à eux-mêmes d'abandonner leurs frères yougo-slaves ou galiciens. En outre, le fédéralisme, — toujours en apparence, — peut assurer aux éléments slaves, dans les affaires communes, la prépondérance à laquelle ils ont droit. Si les voix des associés sont proportionnelles aux chiffres des populations, les Slaves n'ont rien à craindre : ils représentent 45 0/0 de la monarchie, et les Germains et les Magyars ensemble n'en forment que 44 0/0. Si l'on vote, non par têtes, mais par États, aucun danger non plus : sur sept nationalités énumérées par Palacky, il y en a trois qui sont slaves (Bohême, Yougo-Slave, Polonaise), contre 1 Allemande et 1 Magyare. Les deux autres, l'Italienne et la Valaque ou Transilvaine, n'auraient aucune raison de s'unir à l'Allemande et à la Magyare contre les Slaves ; ce serait plutôt le contraire qui aurait chance de se produire. Le fédéralisme semble ainsi parfaitement capable d'assurer aux Slaves, et entre autres aux Tchèques, une existence libre, digne et prospère.

Cela est tellement vrai que le système fédéraliste a été justement inventé par les Tchèques. C'est Palacky, le premier, qui en a tracé le programme en 1849. C'est Ladislav Rieger qui, vingt ans plus tard, l'a éloquemment préconisé, et a essayé d'y intéresser l'attention, malheureusement trop distraite, de Napoléon III. Ces hommes d'État éminents voyaient dans le fédéralisme, non seulement le salut de leur nation, mais celui de l'Autriche entière, et celui même de toute l'Europe. Une vaste confédération danubienne, au sein de laquelle chaque peuple eût pu se développer dans la plénitude de son indépendance, et entretenir avec ses voisins des rapports d'autant plus amicaux qu'ils auraient été acceptés et non subis, — non point une machine exclusive et oppressive, mais un organisme vivant, souple, harmonieux, voilà

l'Autriche qu'ils concevaient. Il leur semblait qu'une Autriche de cette espèce pouvait donner à tous ses éléments ethniques une suffisante garantie, et, en même temps, qu'elle avait son rôle à jouer dans le monde entre l'Allemagne, la Russie et l'Islam. C'est dans cet esprit là que Palacky a prononcé le mot célèbre, si fréquemment cité et si mal compris : « Si l'Autriche n'existe pas, il faudrait l'inventer. » — Oui, l'Autriche telle qu'il l'apercevait dans l'avenir, dans le possible, telle qu'il la dessinait avec la générosité de son cœur et la profondeur de son génie, une Autriche libre et fraternelle, — tout le contraire de l'Autriche réellement existante.

Précisément parce qu'il y avait une telle distance entre le rêve et la réalité, la théorie fédéraliste était vouée d'avance à un avortement fatal. Les mêmes motifs qui portaient vers elle la grande espérance des Tchèques, en ont détourné les Austro-Allemands. Déclarer égales en droits les diverses nationalités de la monarchie, c'est déposséder la coterie germanique de l'hégémonie qu'elle a jusqu'à ce jour imposée; ce n'est pas l'asservir, mais c'est l'empêcher d'asservir les autres, et, pour elle, c'est tout un.

« Nous ne voulons pas devenir les îlots des Tchèques », ce cri d'un orateur austro-allemand est très expressif, si l'on songe qu'aux yeux de tout bon Germain, on devient « îlot » dès qu'on a cessé d'être bourreau. Voilà pourquoi les gouvernants de Vienne, — comme du reste ceux de Buda-Pest, — se sont détournés avec horreur du programme fédéraliste. Ils l'ont éludé en 1849, en 1864, en 1868. Si, en 1871, ils ont été obligés de l'accepter momentanément, ils ont vite renié leurs promesses. Le ministère Auersperg a, en un clin d'œil, défait l'œuvre illusoire du ministère Hohenwart, et le manifeste par lequel François-Joseph avait reconnu expressément les droits de la Bohême, a été confisqué, traqué, comme un factum révolutionnaire, par la police du même François-Joseph, ce qui achève la bouffonnerie tragique de la chose !

Depuis lors, la politique austro-hongroise est devenue de plus en plus allemande, de plus en plus antislave, et de plus en plus antilibérale. Les Germains et les Magyars se sont, d'année en année, plus étroitement serrés les uns contre les autres, et plus férolement affermis dans leur dessein de tyranniser et de terroriser les autres races de l'empire. Il y a donc moins de chances que jamais pour que le fédéralisme passe du domaine des théories dans celui des faits. On peut affirmer, sans crainte d'être démenti par un impossible miracle, que les gouvernants actuels de l'Autriche-Hongrie le repousseront, — ou, s'ils l'acceptent un

instant, le détruiront, — ou, s'ils le laissent subsister, le fausseront.

Ils commenceront par le repousser. Ne disons pas qu'une Autriche fédérale et largement slavisée aurait encore une très belle destinée à remplir: c'est vrai, mais les hommes d'État de Vienne et de Buda-Pest ne le voient pas, ne veulent pas le voir. On a prêté au sinistre vieillard de Schœnbrunn cette parole: « J'aime mieux être le portier de Guillaume II que le chef d'un empire slave ». Ce mot historique est probablement aussi faux que tous les autres, mais il est merveilleusement symbolique. Il exprime la profonde conviction de tout l'entourage impérial, de toute la haute administration austro-hongroise. Pour ces gens hypnotisés par le prestige du germanisme triomphant, consentir à n'être plus les seuls maîtres, ce serait non seulement déchoir, mais laisser déchoir en leurs personnes la cause sainte de la culture allemande: jamais ils ne se résigneront à ce sacrilège.

J'admets qu'ils s'y résolvent, sous la double menace d'une invasion extérieure et d'une révolution intestine. Sitôt que la pression se sera un peu relâchée, que les baïonnettes des Alliés se seront éloignées, et que leurs peuples naïfs se seront apaisés devant les solennelles promesses de concessions, ils déchireront la charte octroyée avec autant de désinvolture qu'ils l'ont fait de toutes celles que François-Joseph a tour à tour signées et violées au cours de sa longue existence. Une constitution, après tout, est-elle autre chose qu'un traité? et, si un prince ne respecte pas la parole donnée à d'autres princes, pourquoi respecterait-il celle qu'il a été forcé de donner à des maroufles de Tchèques ou de Croates?

Que si, par un hasard prodigieux, le gouvernement autrichien était infidèle à sa tradition la plus sacrée, — je veux dire celle du parjure, — s'il ne voulait pas, ne pouvait pas ou n'osait pas supprimer la constitution fédérale, soyons sûrs qu'il l'appliquerait dans un tel esprit qu'en vérité ce serait tout comme s'il ne l'appliquait pas. Il userait des procédés dans le maniement desquels il a fait ses preuves: interprétation sophistique des lois, savants découpages de la géographie électorale, maquillage des votes, arrestation — provisoire! — des gêneurs, que sais-je encore? Surtout il essaierait de grouper contre les Slaves tous les autres peuples de la confédération; il essaierait de semer entre eux la discorde, et, par là, de briser leur puissance. Et, qu'il y réussit ou non, je ne sais vraiment lequel serait le pire malheur pour l'Europe? Car, s'il y réussissait, ce serait le slavisme danubien annihilé, les forces d'un empire de 50 millions d'hommes mises de nouveau tout entières, comme aujourd'hui, au service de l'am-

bition pangermaniste. Mais, s'il n'y réussissait pas, furieux de la résistance de ses populations slaves, il s'en prendrait aux États voisins, Serbie ou Russie, où il croirait voir le point d'appui de la ténacité tchèque ou croate. C'est bien là ce qui fait la gravité exceptionnelle des difficultés qui naissent en Autriche-Hongrie, et qui y naîtront aussi bien dans l'état fédéraliste que dans l'état actuel. Tout conflit intérieur se prolonge en un conflit international. Nous ne l'avons que trop vu en 1914! Mais nous sommes exposés à le revoir, si nous n'y prenons garde. Tant qu'il y aura en Autriche-Hongrie des Germano-Magyars aux dents longues et des Slaves qui s'obstinent à ne pas être mangés, l'Europe ne pourra pas dormir tranquille.

Voilà l'antinomie profonde, irréductible, que le fédéralisme peut bien masquer, mais non supprimer, et c'est pour cela qu'il est voué d'avance à un échec. On peut évidemment regretter de renoncer à ce beau rêve. On peut se demander ce qu'il serait advenu de l'Autriche et de l'Europe, si les idées de Palacky avaient pris corps, si les hommes d'État austro-hongrois avaient eu plus de clairvoyance ou moins de despotisme, — comme on peut se demander ce qui serait arrivé en France si Louis XVI avait été plus énergique ou Napoléon I^e moins ambitieux. Ce sont des jeux d'imagination un peu vains. Il faut s'en tenir à la réalité : et la réalité, c'est que jamais les Austro-Allemands, ennemis-nés du principe des nationalités, n'accepteront un fédéralisme vrai. Par conséquent, à moins de se payer de mots, et de vouloir s'exposer de gaïte de cœur à être trompés par leurs maîtres, les Slaves de la Double Monarchie doivent abandonner cette solution bâtarde.

Ils l'ont du reste compris à merveille. Les Tchèques, notamment, se sont progressivement détachés de la conception fédéraliste qu'ils avaient tout d'abord préconisée, lorsqu'ils ont vu qu'ils n'en pouvaient pas attendre une application loyale, et désormais ce n'est plus une « autonomie » qu'ils réclament, mais bel et bien une complète « indépendance », assurée par une rupture absolue avec la monarchie habsbourgeoise. Ne laissons pas dire à ce propos qu'ils ont renié le programme de leurs prédécesseurs : ils en ont au contraire fidèlement conservé l'esprit, alors même qu'ils semblaient en changer la lettre. On a vu tout à l'heure un mot de Palacky, mais il y en a un autre du même homme d'État, non moins célèbre, et qui éclaire singulièrement le premier : « Nous autres Tchèques, nous existions avant l'Autriche, et nous existerons encore après elle ». Qu'est-ce à dire, sinon que la vie de la nation tchèque est le but, et que tout le reste, accord ou désaccord avec l'Autriche, n'est qu'un moyen. Or, le moyen peut varier, mais le but reste le même. Il faut que le peuple tchèque

ait son existence propre et réalise sa destinée : voilà le principe, et là-dessus, tous les chefs de l'opinion tchèque ont toujours été d'accord. Maintenant, comment cette destinée nationale se réalisera-t-elle ? sera-ce dans le cadre de l'empire autrichien ? on l'a cru tout d'abord, et on y aurait consenti, pour faire l'économie d'une révolution. Mais puisque décidément c'est impossible, puisque le pacte fédéral ne serait qu'une servitude déguisée, les Tchèques n'ont donc plus qu'à s'affranchir de ce vieux cadre verrouillé, et à se créer une souveraineté indépendante, jeune, libre et saine comme est leur âme.

Ils y sont bien décidés, et toute la question n'est plus que de savoir si l'Europe doit ou non les y aider. Elle n'en saurait être dissuadée, très certainement, par aucune objection de principe : le vœu des Tchèques est d'accord avec les idées qui la dominent. L'Europe, — j'entends par là l'Europe civilisée, l'Europe anti-germanique, — professe le respect des droits nationaux ; elle a pitié des opprimés ; elle a une particulière tendresse pour les ennemis des Allemands ; à tous ces titres, elle est portée à encourager les Tchèques dans leur tentative d'émancipation radicale. Sa sympathie envers eux ne pourrait être ralentie que si l'indépendance tchèque faisait courir à l'équilibre international quelque grave danger : mais il n'en est rien, et si peut-être quelques personnes le redoutent encore, il est aisé de dissiper leurs craintes.

Pour cela, n'hésitons pas à poser nettement le problème. Que peuvent dire les esprits timides ? « Eh oui ! sans doute, les Tchèques sont très estimables, ils méritent cent fois d'être libres, et nous voudrions de bon cœur qu'ils pussent le devenir. Mais ne voyez-vous pas que leur indépendance va entraîner la dislocation complète de l'Autriche ? et voilà ce qui est grave, ce qui est terrible, ce qui condamne toutes les revendications, même les plus légitimes ». Tel est, semble-t-il, l'argument, avoué ou tacite, qu'on oppose parfois aux vœux des Tchèques et de leurs amis ; il convient d'en montrer brièvement l'inanité.

Nous n'essaierons pas de chicaner ce qu'il y a de vrai à la base de ce raisonnement, et de dire, par exemple, que l'indépendance tchèque ne portera pas un coup fatal à l'existence de l'Autriche. Non, les pays tchèques ont dans la Double Monarchie une place considérable ; ils ne peuvent s'en détacher sans que se trouve compromis l'édifice fragile de cet assemblage hétéroclite. D'ailleurs, ils ne deviendront indépendants qu'après la victoire des Alliés ; cette victoire amènera très probablement pour l'Autriche-Hongrie d'autres pertes de territoires : une fois amputée de la Bohême et de la Galicie, du Trentin et de la Yougo-Slavie, de la Transilvanie et de la Slovaquie, elle aura quelque mal à vivre. A supposer que les morceaux qui subsisteront, Autriche

allemande et Hongrie magyare, demeurent unis ensemble, ils ne formeront jamais qu'un médiocre État, incapable de prolonger le rôle que l'Autriche-Hongrie a joué jusqu'ici sur la scène de l'Europe.

Mais quoi ! ce rôle était-il donc si bienfaisant qu'on doive en déplorer l'interruption ? quels services l'Autriche a-t-elle rendus au monde ? Dans le passé, elle a incarné toutes les forces de réaction et de despotisme, sans avoir même l'excuse de la grandeur dans le mal. Dans le présent, depuis une quarantaine d'années, elle a été l'exécutrice docile et féroce des ordres de Berlin contre le slavisme. Est-il besoin de rappeler le satisfecit octroyé par Guillaume II à son « brillant second » ? « Brillant » est peut-être une politesse excessive ; mais « second » est fort juste. L'Autriche est sur le Danube ce que l'Allemagne est sur le Rhin, la sentinelle obstinée du germanisme. Si sa disparition du théâtre des grandes puissances peut causer quelque part du chagrin, c'est à Berlin, mais non à Paris, à Londres ou à Rome.

On nous dira peut-être qu'à la vérité l'Autriche n'a pas exercé une influence heureuse, mais qu'elle pourrait l'exercer dans l'avenir. Il est vraiment trop commode de raisonner dans l'irréel ! On se flatte que les Autrichiens, méridionaux et catholiques, pourraient faire un utile contrepoids à la Prusse septentrionale et protestante. Ne s'est-on pas bercé aussi de l'idée d'un antagonisme foncier entre la Prusse et la Bavière ou le Württemberg ? Toute cette belle politique pourrait se réaliser, sans doute, — à condition que l'on commençât par refaire de fond en comble la mentalité de l'empereur autrichien, de la cour autrichienne, de la bureaucratie autrichienne, de l'armée autrichienne, des financiers autrichiens, et, pour tout dire en un mot, de l'Autriche entière. Si elle était telle que nous nous plaisons à le rêver, elle nous serait peut-être fort utile, et il faudrait tâcher de la conserver. Mais ce n'est pas à une Autriche imaginaire que nous avons affaire, c'est à l'Autriche réelle, trop réelle, et celle-ci a le vice irrémédiable d'être foncièrement allemande. Elle le devient même de jour en jour davantage. Grâce au prestige exercé par les éphémères victoires germaniques, la main-mise de Berlin s'affirme de plus en plus en Autriche, non seulement sur la diplomatie, mais sur l'armée, sur le commerce, sur toute la vie courante, à telles enseignes que, dès 1914, dans les vitrines viennoises, les portraits du Kaiser Guillaume II supplantent ceux du Kaiser François-Joseph ! D'une Autriche ainsi gangrenée jusqu'aux moëlls par le virus tudesque, qu'est-ce que nous pouvons encore attendre ? et, si elle meurt, y a-t-il de quoi pleurer ?

Allons plus loin, et osons dire qu'il ne faudrait même pas nous alarmer si, comme il est fort possible, les provinces alle-

mandes des Habsbourg, rendues libres par la dissolution de la monarchie hétérogène dont elles faisaient partie, allaient s'agréger à la Grande Allemagne. Sans doute, une telle perspective fera frémir les politiques à courte vue. « Quoi ! l'empereur allemand va ainsi gagner huit millions de sujets nouveaux ! et nous le souffrirons ! » Mais vraiment faut-il tant s'inquiéter de ce qui n'est après tout qu'un simple changement d'étiquette ? L'Allemagne n'a pas à « gagner » des sujets nouveaux en Haute ou Basse-Autriche, en Styrie ou en Tirol : elle les possède déjà. Sur les atlas, ou dans les statistiques officielles, ils sont séparés de leurs frères du Nord ; mais ils leur sont unis par les sentiments, par la volonté, par l'ambition, — par le crime ! En bonne foi, qu'y aurait-il eu de changé dans la présente guerre si M. de Berchtold ou M. Burian eussent été officiellement subordonnés à M. de Bethmann-Hollweg au lieu de ne l'être que réellement, ou si le ministère de la guerre allemand avait expédié directement ses ordres aux régiments autrichiens, au lieu de les faire passer par Vienne ?

Ou plutôt si ! il y aurait eu quelque chose de changé, mais dans un sens fort avantageux pour nous. Dans l'hypothèse d'une Autriche démembrée, huit millions d'Autrichiens allemands, devenus sujets immédiats du souverain berlinois, continueraient sans doute à être nos ennemis, exactement comme ils le sont aujourd'hui, ni plus ni moins ; mais ils n'entraîneraient pas avec eux dans leur vasselage 23 millions de Slaves, 3 millions de Roumains, et près d'un million d'Italiens. On ne verrait plus ce scandale monstrueux de Tchèques obligés de tirer sur leurs frères Russes, de Croates obligés d'égorger leurs frères Serbes, uniquement pour faire plaisir à l'assassin mégalomane de Postdam, au fantoche de Schœbrunn et aux bureaucrates du Ballplatz. Quel soulagement pour la conscience de l'humanité ! et, d'un point de vue plus réaliste, quel profit pour la cause de l'Entente ! Quoi ! s'il dépend de nous de soustraire à l'emprise allemande les éléments les plus nombreux comme les meilleurs de la monarchie habsbourgeoise qui lui est, à l'heure actuelle, tout entière asservie, on veut nous faire peur du résultat ? on ose nous parler de « gain » pour l'Allemagne ? Un « gain » doit pouvoir se calculer : examinons donc les chiffres. Aujourd'hui, l'Allemagne fait absolument ce qu'elle veut des cinquante millions de sujets des Habsbourg. Demain, si elle conserve là-dessus huit millions de Germains et autant de Magyars, et si tout le reste lui échappe, on ne voit pas comment cela peut s'appeler un « gain ».

Que si ce simple raisonnement arithmétique n'est pas encore assez lumineux, il y a un autre argument qui nous est fourni par

la politique même des Allemands. Ils ne désirent pas du tout le prétendu « gain » qui nous inspire tant d'épouvanter. Ils ne tiennent pas du tout à annexer Vienne ou Salzbourg. Pourquoi? est-ce qu'ils ne savent pas voir où est leur avantage? ce n'est pas là leur défaut habituel! Mais en réalité ils se rendent bien compte que ce « gain » serait au fond une « perte » terrible. Ils ont tout profit à laisser à l'Autriche allemande une indépendance nominale, pourvu qu'ils la mènent à leur gré, et surtout pourvu que, par elle, ils mènent aussi tout le reste de l'Europe centrale. L'illusoire autorité de l'empire habsbourgeois leur est un moyen si commode d'étendre leur tyrannie jusqu'aux Carpates et à la Save ! Au contraire, que recueilleraient-ils de son héritage ? ses provinces allemandes? ils les ont déjà en fait! Mais en revanche, la Bohême et la Yougo-Slavie reprendraient leur indépendance, et cela, ce serait la barrière la plus solide contre la grande ruée de l'ambition allemande vers l'Orient. Les hommes d'État de Berlin ont bien raison de consolider tant qu'ils peuvent l'empire moribond de leurs voisins : le démembrément de l'Autriche, ce serait la ruine du pangermanisme.

Mais si cette vérité explique la conduite de nos adversaires, ne doit-elle pas nous dicter la nôtre? Cette question d'Autriche, qui effarouche certains préjugés, est très simple, pour peu qu'on l'envisage avec résolution. Il se présente quelquefois des problèmes où l'on est forcé d'hésiter, où les motifs sentimentaux, — respect du droit, compassion pour les opprimés, sympathie traditionnelle, — entrent en conflit avec des préoccupations utilitaires d'ailleurs très respectables. Rien de tel dans le problème autrichien. Notre devoir et notre intérêt sont tous deux, très nettement, du même côté. En aidant les Tchèques à rompre tout lien avec la décrépite Maison d'Autriche, nous n'agirons pas seulement en amis de la justice et de la liberté, mais aussi en bons Français, puisque par là nous ôterons à notre éternel adversaire une de ses forces les plus précieuses. L'indépendance de la Bohême sera à la fois une victoire du Droit et une défaite de l'Allemagne : ce sera donc, doublement, une victoire de la France.

RENÉ PICHON.

L'Histoire de la Bohême.

Il nous a paru que nous ne pouvions mieux faire que d'emprunter à l'œuvre énorme de vulgarisation et de propagande de l'éminent spécialiste des « questions slaves », M. Louis Leger, membre de l'Institut, doyen des amis de la Bohême, une étude historique présentant un tableau précis. Nous la reproduisons dans ses parties essentielles, d'après la Grande Encyclopédie. C'est ce qui a été écrit en français de plus complet et de mieux résumé sur ce sujet.

L'histoire de la Bohême est celle d'un peuple slave établi au milieu des tribus germaniques et qui dut constamment lutter pour le maintien de son indépendance ou même de sa nationalité. A certains moments, on a pu croire qu'il allait complètement disparaître; mais il s'est toujours relevé et il est aujourd'hui plus vivace que jamais. On sait peu de choses sur la Bohême avant l'ère chrétienne; elle paraît devoir son nom au peuple celtique des Boïens (*Boihemnum*), elle fut occupée par les Marcomans, peuple germanique, et à dater du V^e siècle, par le peuple slave des Tchèques qui venaient de l'Orient. Ce dernier appartenait à la famille occidentale de la race slave (*Polonaïs, Polabes, Tchèques, Slovaques*). Il se composait en réalité d'une foule de tribus (*Psované, Lutormerici, Decané, Lucané, etc.*), qui prirent à la longue le nom de la principale, les *Cechy*. Les nouveaux venus eurent à soutenir de longues luttes contre les Thuringiens et les Avares: un chef intelligent, Samo (627-662), assura l'indépendance des Slaves, et fonda un État qui comprenait la Bohême, la Moravie et une partie du Bassin du haut Danube. Les chroniques du moyen-âge racontent l'histoire d'un laboureur nommé Premysl qui serait devenu roi et qui aurait fondé une dynastie, laquelle subsista jusqu'en 1366; mais ce personnage est aussi légendaire que le Piast des Polonais. Vers la fin du IX^e siècle (874), le prince Borivoj se convertit au christianisme; baptisé par Saint-Méthode, il introduisit en Bohême le culte Gréco-Slave, qui, en butte aux attaques du clergé germanique, ne tarda pas de céder la place au culte latin. Ces premiers princes portent le titre de ducs; l'un d'entre eux, Saint-Vacslav (Venceslas 925-935), est encore aujourd'hui considéré comme le patron de la Bohême. Ils

durent reconnaître la suzeraineté des empereurs germaniques; en revanche, ils étendirent à certain moment leur domination sur une partie de la Pologne. Bretislav I^r (1037-1055) lui imposa tribut et régla l'ordre de succession en vertu du droit d'aînesse dans la famille princière. Vratislav II (1061-92) prit en 1086 le titre de roi, mais ne le léguera pas à ses descendants. Sobeslav I^r (1125-1140), après avoir vaincu l'empereur Lothaire à Chlumec, reçut de lui le titre de grand échanson (1126). Les Tchèques cessèrent de payer tribut à l'Allemagne, mais ils firent partie du système politique du Saint-Empire; les Allemands commencèrent à pénétrer dans le royaume et à jouir de certains priviléges. Frédéric II conféra le titre de roi à Vladislav II (1140-73). Après la mort de Vladislav II, la Bohême tomba dans l'anarchie; à la constitution patriarcale des Slaves, elle substitua peu à peu le régime féodal des Allemands. Elle perdit la Moravie et l'Evêché de Passau, qui furent rattachés directement à l'empire. Przemysl (ou Premysl) Otokar I^r (1192-1230) reconquit la Moravie et se fit couronner roi en 1198. Il fut reconnu en cette qualité par Frédéric II, qui délia la Bohême de toute obligation vis-à-vis de l'empereur; désormais, elle n'était tenue que de fournir, pour l'expédition de Rome, trois cents guerriers, ou de payer trois cents ducats d'or; le roi devait se rendre en personne aux diètes impériales de Bamberg, Nuremberg et Mersebourg. Désormais, la couronne de Bohême devint hérititaire. Vacslav I^r (1236-53) fut couronné du vivant même de son père; il s'entoura d'Allemands, qui construisirent dans le royaume de nombreux châteaux aux noms germaniques; des colons allemands défrichèrent les forêts, exploitèrent les mines. Premysl Otokar II (1253-78) fut le plus remarquable souverain de la dynastie des Premyslides; il affirma le pouvoir royal, fonda de nombreuses villes — où d'ailleurs il établit des Allemands — et soumit tout le royaume à l'autorité du grand burgrave de Prague, qui devint le premier ministre de l'Etat; il poussa ses expéditions victorieuses jusque chez les Prussiens, en Hongrie, conquit la Carniole et le littoral de l'Adriatique, jusqu'à Trieste. La splendeur de sa cour le faisait appeler le Roi d'Or. Lors du grand interrègne, les électeurs (le roi de Bohême en faisait partie), lui offrirent la couronne impériale; il la refusa; elle fut acceptée par Rodolphe de Habsbourg. Le nouvel empereur réclama au roi de Bohême celles de ses possessions qui avaient appartenu à l'Empire, le fit excommunier par le Pape, et lui déclara la guerre. Premysl Otokar périt à la bataille de Durrenkrut (26 août 1278). Son règne avait été l'apogée de la Bohême. Son fils Vacslav II (1278-1305) réussit un instant à réunir sur sa tête les deux couronnes de Bohême et de Pologne, et Vacslav III (1305-1306) fut assassiné à Olomouc en 1306, et

avec lui s'éteignit la dynastie des Premyslides. Sous leurs règnes, la Bohême avait joué un rôle souvent glorieux dans les affaires de l'Europe Centrale; mais le pouvoir royal était singulièrement restreint par les prétentions d'une noblesse arrogante, par l'immixtion perpétuelle de l'Empire dans les affaires intérieures. L'allemand avait pénétré dans la vie publique, et l'idiome primitif, le tchèque, était refoulé dans les classes inférieures. Václav III eut pour successeur Rodolphe d'Autriche (1306-1307) qui ne régna que quelques mois, puis le peuple élut Henri de Carniole et après lui, Jean de Luxembourg (1310-1346).... Ce prince passa toute sa vie à guerroyer; il réunit à la Bohême, la Moravie, que l'Autriche en avait détachée, et la Silésie, province polonaise-allemande, qui désormais fit partie intégrante des pays de la couronne.... Il écrasait ses sujets d'impôts pour prendre part aux plus lointaines expéditions; il perdit la vie dans une guerre en Lithuanie et alla mourir à Crécy dans les rangs des Français (1346). De son règne, date la fondation de l'Archevêché de Prague, qui, au point de vue spirituel, affranchit la Bohême de la tutelle allemande. Grand ami de la France, il avait fait élever à Paris son fils, qui fut l'Empereur Charles IV (1346-1378).

Comme roi de Bohême, Charles IV a laissé les meilleurs souvenirs; il fonda l'Université de Prague (1348), la première de l'Europe Centrale, construisit le fameux pont sur la Vltava (Moldau), le Château de Karlstein, fit exploiter les eaux de Karlsbad; il appela à Prague des moines slaves, et, dans la Bulle d'or, prescrivit aux électeurs l'étude de la langue slave à laquelle il portait un vif intérêt. Mais, par son testament, il démembra la couronne de Bohême, laissant à son fils Václav, la Bohême et la Silésie, à son frère Jean, la Moravie. Václav IV (1378-1419) eut de nombreux démêlés avec la noblesse et le clergé. C'est à son règne que se rapporte la légende de Saint-Jean Népomucène, précipité dans la Vltava. Il fut à diverses reprises chassé du royaume ou emprisonné. Les Tchèques, depuis longtemps exploités par les Allemands, commencèrent à relever la tête. On vit apparaître Jean Hus, qui prêcha tout ensemble la réforme de l'Église et l'émancipation de la nationalité slave. Le roi se mit du côté des réformateurs, et les Allemands quittèrent l'Université de Prague (1409) pour aller fonder celle de Leipzig. La Bohême fut alors, au point de vue du mouvement religieux et national, l'un des premiers, le premier peut-être, des pays de l'Europe. Václav favorisa les novateurs; mais il n'eut pas assez d'autorité pour empêcher le concile de Constance de sacrifier Jean Hus et Jérôme de Prague au fanatisme (1415-1416). Le meurtre juridique de ces deux confesseurs de la foi ne fit que surexciter les esprits; les disciples de Hus se mirent à prêcher

la communion sous les deux espèces (sub utraque) d'où le nom d'*utraquistes*, qui leur fut donné. On les appela aussi *calixtins*. Le calice devint le symbole de la réforme religieuse.....

Le peuple des campagnes se souleva pour la défense des libertés religieuses. Son principal chef fut Jean Zizka de Trocnov. Il venait de prendre les armes, quand Vacslav mourut. Son successeur légitime était son frère, l'empereur Sigismond de Luxembourg. Mais il fut repoussé par les armées de Zizka et de Procope Holy. Les Hussites firent des prodiges de valeur. Ils élurent pour leur roi, le grand duc de Lithuanie, qui envoya comme lieutenant, le Prince Sigismond Korybutovitch, et poussèrent des pointes furieuses en Hongrie et en Allemagne. Leurs exploits remplirent l'Europe de terreur. De véritables croisades furent prêchées; elles se terminèrent toujours par la défaite des Allemands. Le concile de Bâle (1431) essaya en vain de rétablir la domination de Sigismond et la paix religieuse. Mais la discorde se mit dans les rangs des Tchèques, une guerre fratricide s'engagea entre les taborites et les utraquistes. La bataille de Lipany (près de Cesky Brod) brisa les forces de la Bohême (1434). Les États du royaume se décidèrent à traiter avec Sigismond; les Compactata réglèrent l'exercice de la liberté religieuse, et Sigismond rentra dans la ville de Prague. Ces événements avaient fait une grande impression sur l'Europe, témoin le nom de *Bohéniens* appliqué aux *Tsiganes* et la *Praguerie de Paris*. Ils retremperent le caractère national des Tchèques et leur laissèrent des traditions héroïques, dont le souvenir a été fréquemment évoqué par la suite.

Avec Sigismond (1437), s'éteignit la maison de Luxembourg qui avait donné quatre rois à la Bohême. Les règnes fort courts d'Albert d'Autriche (1438-39), de Ladislav le Posthume, rois électifs, furent marqués par des luttes intérieures. Cette période d'anarchie mit en relief un jeune gentilhomme tchèque, Georges de Podebrady, plus connu sous le nom de Podiebrad, attaché au parti hussite qui, après avoir été lieutenant royal, fut élu roi lui-même, en 1457. Pour la première fois après la mort du dernier Premyslide, la Bohême avait un chef vraiment national. Sous son règne, on vit se former la secte des frères bohèmes. Georges s'efforça de maintenir l'ordre et d'établir la paix religieuse. Il y réussit en partie. Mais il refusa d'abjurer la foi utraquiste, et s'attira les anathèmes du Saint-Siège. Le Pape déchaîna contre lui l'empire et la Hongrie. Avant sa mort, Georges de Podiebrad fit élire comme roi Vladislav Jagellon de Pologne (1471-1516), pour assurer à la Bohême l'appui d'un État voisin et puissant. Vladislav, élu roi de Hongrie en 1490, cessa de résider à Prague et alla s'établir à Bude. Il fit de son vivant couronner son fils Louis roi de Bohême. Ce prince fut tué en 1526 à la

bataille de Mohacs et ne laissa point d'héritier. Sa sœur Anna avait épousé le prince Ferdinand d'Autriche qui, par un pacte de famille, s'était fait réservé l'héritage de la couronne de Bohême. Ferdinand réussit à faire ratifier ce pacte par les États du royaume. La Bohême avait repris pleine possession de ses traditions nationales; la langue allemande avait reculé devant l'idiome tchèque; la réforme à ses débuts allait y continuer l'œuvre de Jean Hus. L'avènement de la maison d'Autriche rouvrit les portes aux Allemands et à la réaction catholique.

Les Tchèques se sentaient incapables de trouver parmi eux un souverain, et, en présence des progrès des Ottomans, ils éprouvaient le besoin de s'assurer l'alliance des pays voisins. Ferdinand (1526) réussit à se faire reconnaître comme souverain héréditaire. Il réprima durement les velléités d'indépendance des villes et des seigneurs bohèmes, persécuta les sectes religieuses, appela les Jésuites à Prague; toutefois, il fit accepter par le Saint-Siège la communion sous les deux espèces.

Maximilien II (1564-1576) fut un souverain essentiellement tolérant.

Rodolphe II (1576-1612), élève des jésuites, s'efforça de restaurer dans le royaume l'orthodoxie catholique; mais les évangélistes et les frères bohèmes se liguerent contre lui, instituèrent un comité de soixante-quinze directeurs chargés de la défense de leurs intérêts. Rodolphe dut signer la lettre de Majesté, par laquelle il reconnaissait aux ultraquistes le droit de pratiquer leur confession, de siéger au consistoire et de choisir un certain nombre de défenseurs de la foi, élus parmi les seigneurs, les chevaliers et les bourgeois. C'était, au fond, la reconnaissance de la liberté de conscience. Rodolphe se repentina bientôt de ses concessions et essaya de les reprendre par la force. Les Tchèques protestants appelèrent son frère Mathias, qui fut couronné roi du vivant même de Rodolphe. Mais Mathias (1612-1619) se montra aussi catholique que son prédécesseur; les ultraquistes réclamèrent avec aigreur. Mathias quitta le royaume, laissant dix lieutenants pour gouverner en son absence. Une révolte éclata à Prague; deux lieutenants impériaux, Slavata et Martinic, furent précipités par les fenêtres du château de Hradcany (25 mai 1618). Cette défenestration donna le signal d'une guerre formidable. Les États de Bohême (on appelait ainsi les représentants de la noblesse, des chevaliers et des villes) constituèrent un gouvernement provisoire. Soutenue par les princes évangéliques de l'Allemagne, la Bohême déclara la guerre à Mathias, et après sa mort, à Ferdinand II (1619-1637), qui avait été élu roi dès 1617. Les Tchèques appelèrent à Prague un prince palatin du Rhin, Frédé-

ric, et le firent couronner par un prêtre ultraquiste. Ils s'allierent en outre aux Hongrois et aux Transylvains. Mais les troupes impériales pénétrèrent en Bohême, et l'indépendance du pays succomba définitivement à la bataille de la Montagne Blanche (Bila Hora), le 8 novembre 1620. La Bohême s'était affaiblie par ses querelles intérieures; elle n'avait pas su se donner une dynastie vraiment nationale. En tant que nation, en tant qu'individualité politique, elle avait cessé d'exister; elle était désormais englobée dans le groupe des États autrichiens.

Ferdinand II (1617-1657) lui fit cruellement expier sa révolte. Les principaux chefs de l'opposition nationale furent jetés en prison, décapités, et virent leurs biens confisqués. L'usage du calice fut interdit. Un grand nombre de Tchèques émigrèrent, leurs biens furent donnés à des étrangers, des Allemands, des Wallons, des Italiens, des Espagnols. L'Université de Prague fut livrée aux Jésuites qui devinrent les maîtres de l'enseignement public, et le catholicisme fut déclaré religion d'État. Une constitution, promulguée en 1627, proclama la royauté héréditaire dans la maison d'Autriche. Le pouvoir législatif fut réservé au seul souverain; l'allemand fut introduit comme langue officielle, à côté du tchèque.

Ravagée par les Suédois, pendant la guerre de Trente ans, la Bohême vit ses villes incendiées, ses monuments détruits. Les Jésuites brûlèrent les livres et les manuscrits tchèques comme entachés d'hérésie. De 2.000.000 d'habitants, la population tomba, dit-on, à 800.000. Les souverains cessèrent de résider à Prague, et la chancellerie du royaume fut installée à Vienne. Toutefois, lorsqu'au début du XVIII^e siècle, l'empereur-roi Charles VI voulut garantir à sa fille la possession de tous ses domaines, il présenta la pragmatique sanction aux États de Bohême et leur demanda de la ratifier (1720).

Pendant le XVIII^e siècle, la langue allemande fit de grands progrès dans la noblesse et la bourgeoisie, et la langue tchèque resta en quelque sorte confinée dans le peuple. La religion catholique prit un caractère purement formaliste; la légende de Saint-Jean Népomucène fut imposée au peuple, pour effacer de sa mémoire le souvenir de Jean Hus. Les rares protestants qui subsistaient encore furent réduits à célébrer leur culte dans les forêts.

Au commencement du règne de Marie-Thérèse (1740-1780), la Bohême fut de nouveau le théâtre de guerres sanglantes. Frédéric II lui arracha la Silésie et le Comté de Glatz. Par suite de cette conquête, 50.000 Tchèques se trouvent aujourd'hui soumis au pouvoir de la Prusse. Les Français, les Bavarois, les Saxons, envahirent le pays et firent même reconnaître un roi éphémère :

Charles de Bavière. Marie-Thérèse, après l'avoir chassé, se fit couronner en 1743. La cérémonie du couronnement rappelait l'individualité historique du royaume. Aussi Joseph II (1780-1790) refusa de s'y soumettre; il rêvait d'unifier ses États et de leur imposer un idiome unique, l'allemand; il échoua dans ce double projet. Toutefois, la Bohême lui dut un retour à la tolérance religieuse et l'amélioration du sort des paysans. Sous ses successeurs, Léopold II (1790-1792) et François I^r (1792-1835), le royaume fut soumis, comme tous les pays autrichiens, au régime de la monarchie absolue. Le titre d'empire d'Autriche fut créé en 1804. En 1815, la Bohême fut incorporée avec la Moravie et la Silésie à la confédération germanique, bien que la majorité des habitants de ces deux provinces appartint à la nationalité slave. Cette incorporation avait lieu au moment même où les Tchèques commençaient à relever la tête, à réclamer l'usage de leur idiome national, où venait de naître chez eux toute une génération de publicistes, d'historiens et de poètes. Cette génération était déjà arrivée à sa pleine maturité, lorsque éclatèrent les événements de 1848. Dès l'année précédente, la Diète du royaume avait commencé à manifester quelques velléités d'opposition. Le 11 mars 1848, une assemblée populaire se réunit à Prague; elle demandait que l'égalité des deux langues tchèque et allemande (*Gleichberechtigung*) fût reconnue par le souverain, que les classes inférieures fussent représentées à la Diète, dont la compétence serait augmentée, qu'une Diète commune fût créée pour la Bohême, la Moravie et la Silésie (anciens États de la couronne de Saint-Vacslav), qu'une lieutenance royale fût établie à Prague pour les trois provinces. L'empereur-roi, Ferdinand V, promit de satisfaire ces désiderata, sauf pour ce qui concernait l'union de la Silésie et de la Moravie. Un Comité national se forma à Prague pour préparer les travaux de la Diète qui devait réorganiser le pays. A ce moment même, le ministre Pillersdorf prescrivait en Bohême des élections pour le Parlement allemand de Francfort. Les Tchèques se refusèrent énergiquement à envoyer des députés à cette assemblée, et leur chef politique, Palacky, écrivit à cette occasion une protestation des plus énergiques. D'autre part, les Tchèques convoquèrent un congrès slave à Prague pour délibérer sur les intérêts communs de la race slave dans tout l'empire. Ce congrès fut dissous et Prague bombardée. Les députés de la Bohême durent aller au Parlement de Vienne, où on ne tint pas compte de leurs réclamations. Tout ce que les Tchèques gagnèrent au moment de 1848, ce fut l'introduction de leur idiome national dans quelques parties de l'instruction publique. Les dix-sept premières années du règne de François-Joseph furent une période de régime germanisant. La vie nationale se réfugia dans la littérature.

A dater de 1866, la Bohême, après l'invasion prussienne, dut prendre sa part des régimes constitutionnels octroyés soit à l'État autrichien, soit à la Cisleithanie. Mais elle ne s'en contenta pas, et protesta contre une situation qui lui semblait incompatible avec ses droits historiques. Les Tchèques se plaignirent que le dualisme eût été établi sans eux, et ils refusèrent pendant de longues années de se faire représenter au parlement cisleithan.

En 1868, ils publièrent une déclaration dans laquelle ils protestaient contre l'accord conclu avec la Hongrie, déclaraient le dualisme non fondé en droit historique et politique, et demandaient que le souverain traitât directement avec eux. Ils réclamaient particulièrement contre l'organisation électorale qui favorisait les Allemands au détriment des Tchèques. En 1870, les députés tchèques de la Diète de Prague firent une manifestation solennelle en faveur de la France, et la Société royale des sciences protesta contre le bombardement de Paris. En 1877, le ministère Hohenwart essaya de transiger avec la Bohême, le souverain promit de se faire couronner; mais les négociations échouèrent. Dans ces dernières années les Tchèques ont reçu quelques satisfactions : la loi électorale a été réformée ; l'empereur leur a donné dans le cabinet cisleithan un ministre tchèque sans portefeuille ; une université tchèque a été créée à Prague. Le chef du cabinet cisleithan, M. Taaffe, a réussi à décider les députés tchèques à venir au Parlement de Vienne (1879). En revanche, les députés allemands ont cru devoir quelques années plus tard (1886) quitter la Diète de Bohême où ils se trouvent désormais en minorité, l'influence gouvernementale ayant fait passer aux Tchèques les 70 sièges des grands propriétaires. Les Allemands de Bohême ont même, dans ces derniers temps, proposé de partager le royaume en deux parties, l'une purement tchèque, l'autre purement allemande. Si les Tchèques ont ajourné l'accomplissement de leurs principaux desiderata (couronnement du roi, autonomie relative du royaume), ils ne cessent pas cependant de réclamer en faveur des nationalités slaves contre la prépondérance des Allemands en Autriche et en faveur de l'égalité de toutes les nations. Les Allemands les traitent quelquefois de panslavistes et les considèrent comme l'avant-garde de la Russie. Il faut se méfier de ces assertions trop intéressées pour être équitables. La vérité est que les Tchèques se considèrent comme ayant avec tous les Slaves d'Autriche des intérêts solidaires; d'autre part, ils souhaitent d'entretenir avec les Russes, qui constituent le plus grand des peuples slaves, des relations morales analogues à celles que les Allemands d'Autriche ou de Suisse entretiennent avec la grande Allemagne... A l'étranger, les deux Etats auxquels le peuple tchèque s'intéresse le plus sont, d'un côté la France, de l'autre la Russie.

Rôle historique de la Bohême⁽¹⁾.

En 1401, l'armée du Margrave de Misnie marchait sur Prague. Le danger était grave, parce que, dans la ville même, la riche bourgeoisie allemande sournoisement favorisait l'envahisseur et minait l'autorité de Venceslas. Contre ces traitres, les prédicateurs tchèques en appellèrent au peuple, et, au premier rang, Hus dénonça l'insolence de ces étrangers qui prétendaient dominer en maîtres dans un royaume qui n'avait eu d'autre tort que de ne pas prévoir leur arrogance et leur avait ouvert une trop large et trop généreuse hospitalité. — « Les Tchèques, dit-il, dans un de ses sermons, sont plus misérables que les chiens, parce qu'un chien, si un autre chien veut lui prendre sa niche, la défend ; mais nous, les Allemands nous oppriment et ils occupent toutes les charges publiques, — sans que nous osions éléver la voix ». — « Les Tchèques, dit-il encore en 1409, au moment où, dans l'Université, se débat la question de la majorité allemande ou slave, doivent être les premiers dans leur patrie, comme les Allemands ont la première place en Allemagne et les Français en France. »

Hus nous apparaît ainsi comme le précurseur et le défenseur de l'idée nationale. On le représente souvent comme un ennemi de l'Allemagne, ce qui est contraire à tous les textes. Il est vrai seulement qu'il revendique pour ses compatriotes leurs droits légitimes. Il n'admet pas qu'une race étrangère domine dans un pays qui n'est pas le sien.

Les Allemands ne lui ont jamais pardonné cette outrecuidance. Ils regardent les Tchèques comme une race inférieure destinée à disparaître dans l'océan germanique. Ils se refusent à reconnaître les services qu'elle a rendus et les qualités qui la distinguent.

(1) Extrait de la *Nation Tchèque* avec l'autorisation de l'auteur.

La Bohême cependant a, sinon introduit dans le monde, du moins défendu avec une ténacité admirable et développé certaines doctrines essentielles et certaines vertus fondamentales qui sont l'honneur de la société moderne. Elle a recueilli dans l'héritage du Réformateur l'amour de la vérité, le respect de la pensée individuelle et de la tolérance, et enfin ce goût de la liberté et de la fraternité que nous appelons aujourd'hui le sens de la démocratie.

La discussion qui s'engagea devant le concile de Constance, ne fut pas à proprement parler une discussion dogmatique. Elle ne porta pas sur tel ou tel point de doctrine. Hus ne consentit pas à signer l'abjuration qu'on exigeait de lui, parce qu'on lui attribuait diverses propositions qu'il ne reconnaissait pas comme siennes, et qu'on prétendait lui imposer une sorte d'acquiescement sommaire à des doctrines qui, sous leur forme générale, lui paraissaient contestables ou dangereuses. Il accepta le supplice plutôt que de s'abaisser à une sorte de mensonge. — Nécessité n'a pas de loi, disent les Allemands. — Il n'y a qu'une nécessité, répond Hus, c'est de ne rien dire que l'on ne croie juste, de ne rien affirmer que ce que la conscience accepte.

Au Moyen-Age la société repose sur la conception d'une hiérarchie sacrée qui a reçu et qui garde le dépôt d'une doctrine, qu'elle interprète et développe en vertu de lumières supérieures qui lui viennent directement de Dieu. L'Eglise, qui se réserve de plus en plus la connaissance des Livres saints, en tire des formules rigoureuses pour lesquelles elle réclame une obéissance absolue et aveugle. Elle les réduit en dogmes et en rites qui sont la condition nécessaire et suffisante du salut éternel. Quiconque prétend les discuter, est un rebelle que l'Eternel ordonne de frapper et de supprimer sans pitié. La plus légère divergence, la moindre révolte du sens propre est un scandale et un crime, à la fois contre l'ordre social et contre la loi religieuse. L'uniformité est la condition même de la vie morale et politique.

De même que le latin est la langue commune du clergé, les nations doivent se confondre dans une unité œcuménique dont le chef naturel est le pape. Cette unité est gouvernée par un clergé cosmopolite, et les dissidences n'y apparaissent que comme une manifestation de l'esprit de diversité, qui est par définition le mal suprême. Les individus ou les races qui essaient d'échapper à la chape de plomb de cette monotone et accablante hégémonie, sont les instruments de l'esprit satanique, et ils doivent être exterminés. Le peuple n'est qu'un troupeau qui bêle docilement sur le signal du prêtre les oraisons commandées. Sa seule mission est d'entretenir par ses aumônes et ses redevances le clergé qui le mène au salut par les voies qu'il a choisies. Condamné par le

pêché originel à la folie, à l'erreur et au mal, il faut qu'il soit contenu par la main impitoyable des ministres de Dieu, qui renouvellent incessamment pour lui par un miracle reproduit à chaque heure le sacrifice du Sauveur, et qui tiennent dans leurs mains souveraines la clef du paradis.

Il importe peu de remarquer qu'une pareille conception, qui supprimait toute vie et toute réflexion, était si contraire à l'essence même de la nature humaine qu'il était impossible qu'elle fût sincèrement appliquée, et de constater que le Moyen-Age lui-même n'en a jamais connu qu'une grossière ébauche. La vérité est qu'il avait fallu une dizaine de siècles pour que le système arrivât à son développement parfait, et pour que l'Eglise réussît à fixer nettement son principe, à organiser ses moyens d'action, et à établir son autorité. Au XIV^e siècle, elle avait à peu près terminé son œuvre de préparation, écrasé ses plus redoutables adversaires, et elle touchait enfin au but qu'elle poursuivait depuis si longtemps d'un effort systématique et continu.

Son ambition était redoutable parce qu'elle s'appuyait en somme sur une des deux tendances qui, à toutes les époques, se sont disputé la maîtrise de l'esprit humain, sur le pessimisme.

L'homme est mauvais par nature et par essence; il faut réprimer ses instincts, étouffer ses volontés, anéantir son intelligence, qui se traduit toujours par le doute et la révolte. On ne triomphera de ses instincts subversifs et pervers qu'en le soumettant à une surveillance soupçonneuse, qu'en éloignant de lui, comme d'un enfant terrible, les armes qu'il dirigerait contre lui-même, en le subordonnant à une caste supérieure, que l'Eternel, dans sa merveilleuse prudence, a choisi pour le maintenir dans la sujétion et l'ignorance.

Au fond de tous les despotsmies, on aperçoit la même défiance de la nature humaine. Les Allemands l'ont adaptée aux théories modernes. Ils réclament la domination universelle au nom de la supériorité de leur race, qui est la race élue en face de populations inférieures et dégénérées.

Tout ce système est renversé par Hus. Des discussions infinies se sont engagées sur la question de savoir s'il est vraiment permis de voir en lui un précurseur de la Réforme, ou s'il n'a été que le dernier et le plus illustre représentant des hérétiques du moyen-âge. Au point de vue historique, ces discussions sont intéressantes, et il n'est certainement pas inutile de définir exactement quelles ont été les doctrines du maître sur tel ou tel point de dogme. Mais ces études seraient funestes si nous leur attachions

une importance qu'elles ne sauraient avoir. Ce qui importe, ce n'est pas le sens que Hus a attribué à certaines paroles de l'Ecriture, c'est l'interprétation que ses disciples ont donnée légitimement à sa pensée. Il est parfaitement possible que le martyr de Constance eût éprouvé un sentiment d'épouvante et d'indignation devant les conséquences que ses successeurs ont tirées de ses doctrines. Mais qui oserait prétendre que Luther et Zwingle et Calvin ne renieraient pas les protestants d'aujourd'hui ? Les paroles demeurent, et, quand certaines affirmations ont été lancées, personne, pas même celui qui les a prononcées, n'est maître d'en limiter la portée et d'en limiter le retentissement qui, d'écho en écho, s'élargit dans l'univers.

M. Stapfer a écrit : Quiconque, en interprétant un texte, se demande si l'auteur a bien vu la beauté entière et la pleine valeur de la phrase qu'il a écrite, ne mérite pas le nom de critique. — Quiconque, en parlant d'un théologien ou d'un philosophe, fait abstraction des conséquences qu'il n'était pas possible de ne pas tirer de ses affirmations, fausse et rétrécit l'histoire.

En ne se soumettant pas à la sentence de l'Eglise officielle, représentée par ses chefs légitimes et revêtue de pouvoirs incontestables, Hus, qu'il le voulût ou non, qu'il le comprît ou non, réclamait pour chaque fidèle le droit d'examiner et d'éprouver la vérité. Qu'il le voulût ou non, il affirmait que la raison individuelle est capable, par son propre effort, de distinguer l'erreur de la vérité, et que, par conséquent, chaque homme a le droit strict de ne reconnaître d'autre loi que celle qui lui est apparue bonne, ce qui entraîne nécessairement le devoir pour lui de ne sacrifier à aucune considération extérieure ce que sa conscience lui suggère comme juste. Admettre le mal sous prétexte qu'on évitera ainsi un mal plus grand, renier sa conscience parce qu'on risquerait d'ébranler la foi des humbles, reculer devant une affirmation parce qu'on menacerait ainsi une hypothèse reconnue nécessaire ou avantageuse, autant de compromis abominables que le moyen-âge avait adoptés de la mauvaise tradition romaine. — *Salus populi suprema lex esto.* Rien n'est plus détestable dans l'histoire, et rien n'est plus faux. Ce qui est nécessaire à l'humanité, ce n'est pas que tel ou tel peuple vive, c'est qu'il soit un élément de dignité et de progrès, et il cesse de l'être dès qu'il met quelque chose au-dessus de la loi suprême, de la loi réelle, qui est le respect de la vérité et de la justice.

Tout naturellement, la conséquence immédiate et inévitable de ce respect de la vérité, c'est le culte de la libre recherche, et par conséquent la tolérance. Notre esprit est borné, et nos lumières vacillantes. Au milieu des ténèbres qui nous entourent, nous

nous avançons à tâtons, et, dans les doutes qui nous tourmentent, chacun lance au hasard les mains et se cramponne au brin d'herbe qu'il réussit à atteindre. De quel droit, en vertu de quel diplôme supérieur, prétendez-vous me forcer à abandonner l'épave à laquelle je m'attache pour atteindre la rive lointaine et inaperçue? Où est inscrite, sur quelle charte, la doctrine infaillible que vous voulez m'imposer? Le Sauveur, dont vous vous réclamez, n'a-t-il pas dit lui-même : Il y a plus d'une demeure dans la maison de mon Père? N'est-ce pas lui aussi qui a dit: Venez à moi, vous qui êtes travaillés et chargés?... Tous nous halètons sous le poids accablant de la misère humaine; dans notre détresse, nous appelons la main qui guide, nous écoutons la voix qui console et qui régénère. Laissez à chacun le secours dont il apprécie la douceur. Offrez à tous l'appui de vos conseils, n'imposez à personne le poids de votre science, qui n'est jamais que la science humaine, imparfaite et mensongère.

Dans cette fuite désespérée vers le bonheur et la certitude, nous sommes tous également aveugles et tous également élus. Le denier de la veuve est plus précieux aux yeux du Sauveur que la somptueuse aumône du pharisién. Qui dira si, dans la marche de l'humanité, la naïve prière de la femme ignorante qui, en déroulant les grains de son chapelet, apporte aux pieds du Rédempteur le renoncement de sa vie et son sacrifice permanent, n'a pas une part égale à l'effort du savant illustre qui recule d'un cran le rideau qui nous sépare de la connaissance? Est-ce que Jésus n'est pas mort pour les indigents, pour les pauvres d'esprit et de cœur, pour les méchants et pour les pécheurs? Accourez, vous tous qui avez soif de justice, vous tous qui fléchissez sous le fardeau de la vie et sous vos propres fautes! Venez vous désaltérer à la source inépuisable. Lisez de vos propres yeux la parole divine, rafraîchissez vos plaies en touchant les plaies du divin maître. Ecartez ces barrières derrière lesquelles se retranchent l'orgueil des docteurs et le dédain des savants. Place pour tous à la table sainte. — De la lumière pour tous; enlevez ces voiles mystérieux qui cachent l'arche de la loi; avancez tous, en vous donnant la main dans une volonté commune d'émancipation et de vertu.

Vérité, tolérance, fraternité, — indifférence pour les rites mécaniques et les cérémonies magnifiques et vides, respect de la liberté de conscience, — amour du peuple, voilà ce que Hus enseignait à ses fidèles, et voilà l'héritage que la Bohème a recueilli dans les cendres du bûcher de Constance.

Naturellement, tous n'ont pas su comprendre la voix du maître. Parmi ses disciples les plus directs, les Utraquistes, les



Calixtins de stricte ordonnance, la plupart sont retombés aussitôt dans l'esclavage dont il avait essayé de les affranchir et, fidèles à l'esprit de la papauté même quand ils étaient en lutte avec elle, ils se sont attachés à quelques vaines apparences. Ils ont borné leurs réclamations à de mesquines concessions de forme. Ils ont cru qu'il suffisait, pour corriger les maux dont souffrait le monde, d'obtenir de la Curie le droit pour les laïques de communier sous les deux espèces. Ils ont fait du Calice non pas un symbole, mais le but définitif et suffisant de leurs revendications.

Ce n'est pas sur les majorités qu'il convient de juger les peuples. Ce qui importait, c'est que, dans la nation, il se trouvât un assez grand nombre d'hommes qui n'oubliassent pas l'enseignement du martyr, qui en aperçussent le sens réel, et qui en maintinssent la pleine valeur.

A toutes les époques, la nation tchèque a fourni à ce bataillon d'élite les recrues nécessaires pour conserver la tradition généreuse et féconde.

Pour apprécier à son juste prix les mérites de cet effort constant, il convient avant tout de ne pas oublier dans quelles conditions l'histoire avait placé les Tchèques. En face d'eux, deux ennemis irréconciliables : d'un côté, l'Eglise, qui ne leur pardonnait pas leur rébellion, et qui, même quand elle eut pris sa revanche, défiante et hostile, les maintenait courbés dans la poussière du chemin, la bouche dans la cendre, de peur que les sanglots qu'elle étouffait ne se terminassent de nouveau en appel de révolte; de l'autre, l'Allemagne, qui, rancunière et orgueilleuse, se vengeait aussi de l'insolente nation qui ne consentait pas à oublier sa langue et à renier sa race. — Sur le trône, une dynastie, étroite de pensée et mesquine de cœur, despotique d'instinct et féroce par peur, qui confondait sa cause avec la cause de la Germanie, et qui éprouvait pour les Tchèques en bloc les sentiments de haine et de terreur que les gardes du corps du comte d'Artois pouvait ressentir pour les récidives de la Convention.

La noblesse, dès le début, par une sorte d'instinct, s'était éloignée du prédicateur, dans lequel elle avait bien vite flairé l'évocateur d'un monde nouveau et le représentant des principes égalitaires. Aussi n'avait-elle pris part aux guerres Hussites que dans la mesure où elle y avait aperçu l'occasion d'étendre ses domaines et d'accroître ses priviléges. Par la suite, les meilleurs des aristocrates avaient été peu à peu pénétrés par les senteurs rénovatrices qui montaient des campagnes voisines. A ce moment, la tourmente de la guerre de Trente ans s'abattit sur eux; tous

ceux qui demeuraient fidèles à leur peuple et à son credo, furent dépossédés, chassés du royaume, remplacés par la tourbe d'aventuriers, qui de Flandre, d'Italie ou d'Allemagne, se ruèrent comme une bande de vautours sur les cadavres tchèques.

La bourgeoisie, qui n'avait jamais réussi à se reconstituer complètement depuis le début du quinzième siècle, humiliée, timide, pénétrée par les éléments exotiques, subissait docilement les impulsions de la cour, livrait ses enfants aux maîtres venus du dehors, leur enseignait que pour s'élever à une place supérieure et échapper à leur condition misérable, ils n'avaient d'autre moyen que de plier l'échine sous le joug de l'ennemi héréditaire. L'Université, ruinée par les discordes civiles et par les guerres étrangères, n'avait plus ni revenus, ni doctrine, ni idéal, ni élèves.

Qu'on se représente une place forte dont les chefs ont passé à l'ennemi, dont les travaux d'approche démantelés sont occupés par l'assaillant, dont la garnison décimée par une mitraille furieuse, a perdu ses meilleurs éléments, les plus courageux, les plus actifs.

Et c'est pourtant cette poignée d'hommes, sans officiers, sans appui extérieur, sans ressources matérielles ou morales, qui, pendant cinq siècles, sous les ruées furieuses d'assauts incessamment renouvelés, n'a pas amené son drapeau. Au contraire, de siècle en siècle, se succèdent des contingents toujours prêts qui, en mourant sur la brèche, se transmettent de main en main l'oriflamme sur laquelle leurs ancêtres ont inscrit la devise nationale : Vérité, tolérance, démocratie.

Les premiers en tête, s'avancent les compagnons de Zizka, les terribles Taborites qui, du Danube à la Baltique et du Brandebourg à la Hongrie, promènent leurs chars invaincus, jusqu'au moment où l'Allemagne pantelante implore leur pitié. Au milieu des alliés timides, qui n'ont jamais pris complètement leur parti de leur rupture avec Rome, et qui ont vidé la pensée de Hus de son sens réel, les Taborites développent et amplifient la pensée du Maître, et, au point de vue moral, politique et social, ils en tirent un vaste programme d'affranchissement, tel qu'il n'a pas été encore complètement réalisé. — Malheureusement, ainsi qu'il arrive trop souvent, dans l'entraînement de la lutte, ils oublient vite leurs propres théories, et, enivrés par le succès, corrompus par les aventuriers qu'ils ont admis dans leurs rangs et qui s'intéressent moins au triomphe de la loi divine qu'aux razzias lucratives, ils deviennent à leur tour les représentants d'un système de violence ou d'oppression. Leur défaite de Lipany (1436) est sans doute un immense malheur pour leur pays, parce qu'elle

livre le pouvoir à une oligarchie égoïste et brutale et qu'elle laisse la direction intellectuelle aux Utraquistes modérés ou tièdes, qui émasculent la Réforme, et dont la médiocrité et la faiblesse préparent le triomphe de la réaction. Mais, cette défaite, les Taborites eux-mêmes l'ont rendue inévitable, en reniant les principes qui faisaient leur force et en s'aliénant les sympathies du peuple qui attendait d'eux la liberté et la paix.

Voici que de leurs débris sort l'Unité des Frères bohémes qui, peu à peu, par un lent et pénible travail de conquête morale, au milieu des plus dures persécutions, réussit à attirer vers elle les plus nobles esprits et les cœurs les plus magnanimes. Menacée à la fois par les Habsbourg et les Catholiques, qui voient en elle leur plus redoutable adversaire, et par les Utraquistes orthodoxes, qu'effraient l'audace de sa pensée et la nouveauté de ses réclamations, méconnue par le siècle dont elle devance les désirs, elle réussit, par une lente élaboration, à se dégager des redoutables influences millénaires auxquelles son fondateur Chelcicky n'a pas complètement échappé; elle se dégage de quelques préjugés étroits qui ont pendant longtemps arrêté et ralenti sa propagande; elle triomphe de l'hostilité que lui opposent les diverses sectes protestantes, que scandalisent la largeur de son credo et l'éclectisme de sa tolérance. Elle résume sa doctrine dans une soumission filiale à l'Écriture et dans un effort touchant de purification des âmes. Son idéal est d'élargir les cœurs et d'emporter les esprits dans une atmosphère supérieure; elle réunit dans une même ardente piété la langue tchèque et la chrétienté tout entière. Elle apporte à la Bohême et au monde une forme régénérée et plus noble de l'humanisme, un humanisme purifié par la préoccupation morale et élargi par l'amour du peuple. Elle trouve son expression définitive et magnifique dans les victimes de la Montagne-Blanche et dans le prophète Coménius, qui est, en même temps que le fils le plus légitime de Hus, le précurseur direct des Théistes anglais du XVII^e siècle et des philosophes français du XVIII^e.

Si puissante est la tradition créée par les Frères bohémes, que même les persécutions de Ferdinand II et de Léopold I^r ne la suppriment pas. Elle pénètre jusque dans les rangs des conquérants et des gardiens à qui Rome a remis la surveillance du peuple vaincu. Elle s'insinue dans le jésuite Balbin, quand il se lamente sur les ruines désolées de sa patrie et célèbre les douceurs de la langue tchèque; elle revit dans Dobrovsky, le jésuite franc-maçon, qui, à la fin du XVIII^e siècle, sous le règne de Joseph II, recommence l'œuvre d'éducation populaire interrompue un siècle plus tôt et qui, isolé, incompris, sans espoir lui-même, relève pourtant le vieil étendard qu'il a trouvé oublié dans les décombres.

Les orages en ont effrangé les bords et terni les couleurs; la hampe est brisée et les inscriptions des victoires anciennes se sont effacées sous le sang des martyrs et les larmes des victimes. Il suffit cependant de le dresser au vent pour que reparaisse au soleil l'impérissable devise : Vérité, Tolérance, Démocratie.

A la vue de ce drapeau flétris que tient d'une main chancelante et sceptique le vieux jésuite qui ne semble s'intéresser vraiment qu'aux formes grammaticales et à la lecture des vieux parchemins, de tous les côtés de l'horizon, de la Moravie, de la Slovaquie, de ces chaumières où, déjouant les recherches des missionnaires, quelques mains pieuses ont dérobé aux autodafés une vieille bible hussite et quelque recueil de cantiques, accourent les fils de la Bohême, les disciples de Hus, Kollar, Jungmann, Safarik, Palacky, Havlicek, et tous ceux qui, moins grands qu'eux par la science et le talent, sont leurs égaux par le dévouement et le cœur.

La lutte est dure, la route est longue, les ennemis innombrables, rares sont les combattants. Par la suite, quand, en dépit des rigueurs de la police, la situation paraît devenir plus favorable et qu'une lueur tremblotante semble annoncer la fin de la longue nuit de servitude et d'opprobre, la route qui conduit à l'affranchissement est brutalement barrée par les victoires de Bismarck et la fondation de l'unité germanique. Comme jadis les Pères du Concile, l'Allemagne, qui a étendu son joug redoutable sur l'univers asservi, crie à la Bohême : Abjure ton passé, confesse que la vérité que tu prétendais avoir aperçue, est fausse, renie ton programme. A ce prix je t'ouvrirai toutes grandes les portes de mon royaume, tu partageras ma puissance, et tu jouiras de ma richesse. Qui serait assez fou pour contester la gloire de mon Dieu, qui m'a soumis tous mes adversaires? Qui serait assez aveugle pour ne pas s'incliner devant la grandeur de mon nom et la supériorité de ma race? Je suis la force, je suis la fortune, je suis la science, je suis la loi, je suis la vie. —

Il n'y a de science que la morale; il n'y a de loi que la vérité; il n'y a de force que la tolérance; il n'y a de fortune que le droit; il n'y a de vie que l'amour.

Telle avait été jadis la réponse de Hus à Constance. Ce fut la réponse de Palacky aux unitaires allemands qui l'invitaient à prendre sa place parmi eux au Parlement de Francfort ; ce fut la réponse de Rieger à tous les appels de l'Allemagne; ce fut la réponse de Kaizl, de Kramar et de Masaryk aux insinuations de la Triple Alliance.

Les générations se succèdent, et, avec elles, les formules; les

questions se présentent sous une forme modifiée. Les préoccupations politiques et ethnographiques remplacent les luttes dogmatiques. Ne nous arrêtons pas pourtant à la surface et ne nous laissons pas tromper par les mots. En réalité, les problèmes qui se présentent sont toujours les mêmes, et les idées qui étaient à la base des conflits religieux au xv^e siècle, mettent encore aujourd'hui aux prises l'humanité.

Comparez Hus, les Taborites, Chelcicky, Coménius, Dovrovsky, Palacky, Rieger, Masaryk. — A première vue, quel rapport trouver entre ces hommes que tout sépare, la nature et l'étendue de leurs connaissances, leurs systèmes philosophiques, leur éducation? — Regardez mieux cependant, déchirez les oripeaux, et recherchez sous les ornements de surface la trame intérieure. Aussitôt vous retrouverez la parenté fondamentale. Tous ces enfants d'une même race se distinguent par un air de famille.

Sur tous les points essentiels, ces hommes se ressemblent. D'abord, fait très caractéristique, chez aucun d'eux vous n'apercevez ombre de mysticisme. Tous tiennent solidement au sol, à la réalité; ils ont les yeux levés vers le ciel, mais leurs pieds reposent pleinement sur la terre. Les systèmes métaphysiques les préoccupent moins que les problèmes moraux. Comme les Grecs, comme tous les peuples d'intelligence saine, ils ramènent la philosophie de l'empyrée sur la terre. Leur pensée maîtresse est de rendre notre pauvre planète plus habitable et plus belle, en arrachant leurs concitoyens à leur faiblesse, en les élevant au-dessus d'eux-mêmes, en les affranchissant de leur égoïsme et de leurs préjugés.

Ils savent que le premier devoir de l'homme et son suprême bonheur ont pour condition le plein développement de ses facultés et le libre exercice de tous ses organes. Ils ne prétendent pas lui dicter les conditions de sa félicité ou lui prescrire les formes de son salut. Leurs convictions sont profondes et sincères, et, pour les défendre, ils sont prêts aux derniers sacrifices. A cause de cela même, ils respectent les convictions des autres. Ils ne se dissimulent pas que les doctrines qu'ils représentent ne sont que l'imparfaite traduction de la vérité absolue, et ils s'efforcent de s'approcher de plus en plus de cette vérité éternelle, en corrigeant par des retouches incessantes l'image imprécise et incomplète qu'ils ont d'abord dessinée. Ils ne se croient jamais arrivés au but; ils ne se donnent jamais comme les prophètes omniscients d'un Évangile incontesté. Leur vie intellectuelle et morale est une perpétuelle recherche. Ils n'évitent aucune discussion, ils ne dédaignent aucun avertissement. Ils ne sont pas les prêtres infaillibles d'une révélation définitive, mais ils déchiffrivent à la

sueur de leur front un enseignement qui se perfectionne sans cesse. Ils ne proscrivent personne, ils n'excommunient aucun dissident. Leur seule haine, c'est la haine de la violence et du mensonge; leur idéal, c'est la réconciliation des hommes dans la poursuite de la vertu.

Ils savent que Dieu, qui a créé Adam à son image, n'a pas réservé aux puissants, aux lettrés et aux riches l'aumône de sa promesse et que les humbles, les ignorants et les pauvres occuperont la première place dans le royaume des cieux. Ils aiment le peuple, non par un effort réfléchi, mais par un instinct naturel et impérieux. Ils ne se penchent pas vers lui avec un geste noble de condescendance affabilité, ils sont vraiment en communion avec lui; ils souffrent de ses imperfections et de ses faiblesses, qui ne sont que le fruit empoisonné de sa misère. Ils sentent que le plus dégradé des hommes renferme toujours au fond de son être l'étincelle divine, et qu'au jour des suprêmes épreuves, c'est de la foule que partent la parole qui entraîne et le geste qui sauve. Ils n'oublient pas que les paysans ont fourni à Procope ses plus vaillants soldats ; que la Bohême a été écrasée en 1620, parce que la foule, opprimée et avilie par les seigneurs n'avait plus la force et la joie de combattre pour une patrie marâtre; que c'est cette même foule, illettrée et misérable, qui, pendant deux siècles, a fourni aux Habsbourgs les martyrs qui n'ont pas laissé prescrire le droit national; que, de la plèbe anonyme et servile, sont sortis les grands précurseurs de la Renaissance au xix^e siècle.

Ils n'ont jamais connu les hallucinations malsaines de domination et d'omnipotence qui hantent leurs voisins. Ils se révoltent à la pensée qu'un peuple prétende prescrire des lois à un autre peuple, et ils s'indignent à l'idée qu'ils seraient, eux-mêmes et leurs descendants, condamnés à une irrémédiable infériorité. Ils aiment leur patrie d'un amour enfantin, d'une passion absolue, qui ne recherche ni les honneurs, ni la gloire, ni même la popularité, et qui trouve sa récompense et sa satisfaction complète dans la conscience qu'ils lui ont donné sans compter le meilleur de leur sang et le plus pur de leur génie.

Prenez les types représentatifs de la race, Chelcicky, Comenius, Palacky, Havlicek. A travers toutes les différences qui s'expliquent par les siècles où ils ont vécu et par leur tempérament propre, vous reconnaîtrez la même empreinte. Sur la médaille qui les représenterait, vous pourriez écrire d'un côté : Le peuple tchèque, avec, sur l'exergue, la devise : vérité, tolérance, démocratie. Chez les uns comme chez les autres, vous retrouverez l'esprit de l'Évangile et l'esprit de la Révolution française. — A cause de cela aussi, aucune réconciliation n'est possible entre eux et l'Allemagne.

Je me rappellerai toujours l'entretien que j'ai eu avec Ladislas Rieger, l'illustre orateur et le grand citoyen, en 1891. Le peuple avait repoussé le projet d'entente que Rieger avait préparé avec le ministre Taaffe; les élections avaient balayé le parti vieux tchèque, et Ladislas Rieger, qui, pendant près d'un demi-siècle, avait été l'idole de la nation, n'avait pas été renommé. Rieger savait que je n'avais partagé ni son espoir, ni même son désir, et que je n'approuvais pas le traité inégal qu'il avait jugé nécessaire d'accepter. Il me reçut cependant avec cette politesse exquise et cette bienveillance délicate qui exerçaient sur tous ceux qui l'approchaient un charme irrésistible. Ni une plainte ni une récrimination ne tombèrent de ses lèvres. — Quand je le quittai, il me dit : J'ai cru servir notre cause; peut-être me suis-je trompé. Mais vous savez que je n'ai jamais poursuivi que deux choses : le triomphe de la justice et le bonheur de mon peuple. — Dans ces paroles, résonnaient à la fois une humilité touchante et l'orgueil suprême d'une conscience haute et droite. — La justice et le peuple, c'est pour eux que Hus est mort, que Coménius a gémi sur les routes de l'exil et sur les cendres de sa maison brûlée, que Palacky a dédaigné la place d'honneur que les Allemands lui offraient parmi eux, que Havlicek a ruiné sa santé et sa vie dans la captivité de Brixen.

Sur le fronton d'un des plus admirables monuments de la Prague moderne, le théâtre national, l'architecte a inscrit : *Narod Sobe* (Le peuple à lui-même). Il a voulu rappeler ainsi que le théâtre avait été construit avec les cotisations de milliers et de milliers de souscripteurs, paysans, ouvriers, servantes, qui, florin par florin, quelque fois centime par centime, avaient, au bout de longues années de peines et de privations, élevé à l'art tchèque ce temple magnifique. *Narod Sobe* (Le peuple à lui-même), c'est l'inscription qu'on devrait mettre au début d'une histoire de la Bohême. Car nulle part peut-être on ne saisit plus clairement sur le vif l'influence prédominante qu'exerce sur l'évolution politique et morale d'un pays le caractère distinctif de son peuple, et nulle part les coryphées n'apparaissent plus nettement comme les reflets de la masse. A toutes les époques de sa vie, le peuple tchèque a brisé vers les sources fraîches et pures de la tolérance, de la justice et de la fraternité, et tous les écrivains, tous les penseurs qui se sont penchés vers lui, qui ont recueilli sur son grabat de misère les soupirs par où s'exhalait sa détresse, de Hus et de Coménius jusqu'à Palacky, Havlicek et Masaryk, ont entendu les mêmes appels et répété après lui la même espérance.

*
*
*

Comme au XV^e siècle, la lutte aujourd'hui est engagée entre des principes opposés. L'Allemagne se présente à nous comme la mandataire de Jéhovah; elle prétend détenir la vérité absolue et représenter l'humanité supérieure; elle veut purger la terre de tous les éléments médiocres, qui ne sont pas la race teutonne. Elle rêve une restauration d'un Saint Empire romain qui ne se bornerait plus à l'Europe, mais s'étendrait à l'univers entier. Elle exige que le monde reconnaîsse sa loi et adore sa divinité. Pour écarter les obstacles qui s'élèvent sur sa route, elle déclare tous les crimes légitimes et toutes les violences saintes. Elle abaisse ses propres citoyens jusqu'à remettre docilement leur destinée entre les mains de quelques prédestinés qui, en échange de leur soumission, leur livreront les pays voisins à exploiter.

Ces théories nous révoltent, mais elles ne nous effraient pas. Ce sont de vieux fantômes, qui sortent d'un magasin d'accessoires où nous les croyions relégués définitivement pour y être mangés par les vers. On les a réparés tant bien que mal, et on les a parés de costumes coupés d'après les dernières recettes de la science la plus moderne. Ce déguisement ne trompe personne. Ce que l'Allemagne propose au monde comme sa panacée la plus récente, c'est simplement le système du moyen-âge : au sommet une hiérarchie sacrée, et, au bas de l'échelle, une multitude asservie; les nationalités supprimées au profit d'une race élue de toute éternité; la pensée individuelle enchaînée; la violence créant le droit. Les schibboleths diffèrent seuls : là où le moyen-âge disait l'Église, l'Allemagne dit l'État; elle a substitué la pureté de la race à celle de la foi, et elle a remplacé la volonté de maintenir l'unité de la chrétienté par la nécessité d'organiser le monde. Peu importe; le procès est jugé depuis longtemps. Voilà plusieurs siècles, que l'humanité a fait son choix.

Elle s'est prononcée pour le programme de Hus, de Coménius, de Palacky et de Havlicek.

Avec les Alliés, vaincra la vieille doctrine hussite : respect de la conscience, tolérance, démocratie.

Comment la Bohême pourrait-elle ne pas être appelée à jouir elle-même des biens dont elle a, une des premières, reconnu et indiqué la valeur et qu'elle a défendus au prix des plus lourdes épreuves ?

Les circonstances n'ont pas permis jusqu'à présent qu'elle reprenne sa place dans les rangs des combattants qui servent la cause qui a toujours été la sienne. Mais l'heure sonnera où elle pourra enfin se retrouver au milieu de ses alliés naturels.

L'événement a prouvé que l'Allemagne, si fière de ses facultés intellectuelles, est en réalité incapable de se soustraire à l'obsession d'un passé depuis longtemps périmé. Nous n'y verrions aucun inconvénient et nous lui reconnaîtrions volontiers le droit de goûter en paix la volupté mirifique d'avoir pour maître un cabotin illuminé tel que Guillaume II; pour guides des roîtres, auprès desquels les brigands de Waldstein étaient des fleurs de courtoisie et de délicatesse. Malheureusement, l'expérience nous a démontré que les cauchemars qui hantaienr ses ténèbres sont dangereux pour ses voisins. Même quand elle sera revenue de l'accès de fureur où se débat son impuissance, il sera prudent, assez longtemps, de la tenir en surveillance. Il ne sera pas mauvais alors que, tandis que nous la garderons en observation, de l'autre côté, sur sa frontière orientale, elle soit protégée contre les retours offensifs de ses funestes manies par les Tchèques. Nous sommes sûrs que, pour les disciples de Hus, de Coménius, de Palacky et de Havliceck, ses folies ne seront pas contagieuses et qu'aucune collision ne sera jamais possible entre deux races qui, plus encore que par les différences ethniques, sont séparées par l'opposition irréductible de leurs traditions et de leur idéal.

Ernest DENIS,
Professeur à la Sorbonne.

Les Flambeaux de la Pensée tchèque.

Jean Hus (1369-1415).

Jean Hus est surtout connu comme un précurseur de la Réformation religieuse au XV^e siècle, et certes, il acquit ce titre par son opposition aux pratiques ultramontaines qui tendaient à prévaloir en Bohême, au trafic des bénéfices ecclésiastiques et à la vente des indulgences, et parce qu'il s'efforça de ramener les mœurs du clergé à la pauvreté et à la pureté des temps apostoliques.

Mais il fut, en outre, et avant tout, un champion de la cause tchèque, contre l'invasion de la Bohême par les Allemands.

Dans l'Université de Prague, les Allemands avaient accaparé les 3/4 des « nations », il a, grâce au concours du roi Venceslas, fait rendre aux Tchèques la majorité des suffrages, à laquelle ils avaient droit, et déterminé l'exode des maîtres et des étudiants allemands. Il a remis en honneur la langue tchèque dans la version des Saintes Ecritures, dans la prédication et dans la correspondance. Lui-même, pendant dix années, a été le prédicateur très goûté de la Chapelle de Bethléem, où la langue tchèque était la seule autorisée. Hus, dans cette voie, avait eu pour précurseur, le morave MILITZ DE KROMERIZ (1374), chanoine de Prague, et le noble THOMAS DE STITNY (1400).

Tout en étant un ardent patriote tchèque, l'horizon de la pensée de Hus dépassait les frontières de la Bohême. Il s'était mis au courant des œuvres et des efforts réformateurs de J. WICLIF, le grand théologien d'Oxford, et il eut pour disciple JÉRÔME DE PRAGUE. Il a pris l'initiative de se mettre en rapport avec l'Eglise grecque orthodoxe de Russie, qu'il supposait amie de la tradition apostolique, avec plus de pureté que l'Eglise latine.

Jean Hus, par ses aspirations au progrès et à la liberté reli-

gieuse, mérite donc une place d'honneur parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Chose rare, il a prêché d'exemple au point de vue moral, il a été sans peur, comme sans reproche. Sa vie toute entière a été consacrée à la vérité et à la justice, en souffrant le martyre du feu, à Constance, plutôt que de mentir à sa conscience. Il a été le défenseur de la cause nationale tchèque et un héros de la conscience morale du genre humain.

Pierre de Chelcicky (milieu du XV^e siècle).

Issu des débris du parti Taborite et élève de l'Université de Prague, Pierre de Chelcicky fut sans doute mis en rapport avec maître Payne, réfugié à Chelcice, le pays natal de Pierre de Chelcicky. Instruit par l'amère défaite de la bataille de Lipan, défaite des Taborites par les Utraquistes catholiques, il comprit que la force des armes était un mauvais moyen de fonder une église, et que la richesse était la cause principale de la corruption des mœurs. Les vrais chrétiens, pour faire l'église, doivent fuir les conséquences de l'Union de l'Église et de l'État. La richesse, les honneurs publics, les serments, la guerre, sont choses maudites. La devise des vrais chrétiens doit être « Tout supporter des persécuteurs, jusqu'à la mort, mais garder la foi, mener une vie aussi simple que possible et s'entr'aimer. » Il exposa ces idées dans des livres écrits en tchèque et en latin: « le *Filet de la Foi* », l' « *Imago Anti-Christi* ».

Avec le concours de Gregoire, ci-devant Franciscain, et de plusieurs disciples, il fonda une Société de Frères, qui devint l'Église des Frères de Bohême et de Moravie et joua un rôle très salutaire dans ces pays, jusqu'à l'époque de la Réformation.

On remarquera l'analogie de ses idées avec celles des Quakers anglais et plus récemment, avec celles de LÉON TOLSTOI.

Amos Komensky (Comenius).

Né à Komena (Moravie 1592), mort à Amsterdam (1671), Komensky, morave par sa naissance, avait étudié dans les univer-

sités d'Allemagne. Exilé de sa patrie, par suite de la politique d'intolérance religieuse de l'Autriche, il se réfugia en Pologne où il exerça plusieurs charges de pasteur des Frères de Bohême et de Moravie.

Il a été le dernier évêque de cette église, si originale, qui a joué un rôle fécond dans les pays slaves d'Occident. Ayant montré de bonne heure des aptitudes remarquables pour l'éducation des enfants, il publia son *Orbis Pictus*, qui fut traduit en toutes les langues de l'Europe et en plusieurs orientales, et lui valurent une renommée universelle et méritée. En effet, tandis que jusqu'à lui, l'enseignement consistait surtout en une mémorisation des règles de la grammaire et des théorèmes de la science, Coménius, le premier, soutint qu'il ne faut jamais apprendre un seul mot à l'enfant, sans lui montrer la chose correspondante ; il a créé la méthode intuitive, « l'enseignement par l'aspect », de là vient que la plupart de ses livres de classe sont illustrés d'images.

Comenius ne fut pas seulement un pasteur religieux, un moraliste éminent et un éducateur génial, mais encore un philanthrope et un prophète du progrès humain. Témoin et victime des fureurs et des atrocités de la guerre de Trente Ans, guerre à la fois politique et confessionnelle, il a rêvé d'une ère de liberté, de bienveillance inter-confessionnelle et de paix entre les nations.

Il avait conçu le projet d'une « Consultation amicale » des hommes d'Etat de toute l'Europe une sorte de congrès de la paix, qui résoudrait les conflits internationaux, d'après les principes de la Science et de la Justice.

A tous ces titres, Coménius n'est pas seulement digne du surnom que lui a donné Michelet « le Galilée de la Pédagogie », mais il a été, en vérité, un précurseur génial de la Civilisation moderne.

Gaston BONET-MAURY,
Correspondant de l'Institut,
Professeur Honoraire de l'Université de Paris.

Enseignement.

L'INTELLECTUALITÉ, L'ENSEIGNEMENT ET LES SCIENCES TCHÈQUES

I. L'INTELLECTUALITÉ

« ... Quelle que doive être un jour le succès de leurs efforts en faveur de l'autonomie nationale, il est certain que les Tchèques forment l'un des groupes les plus solides et les plus énergiques de l'Europe, et, parmi tous les Slaves, ils sont les plus forts et les plus résistants. » — Ainsi s'exprime Elisée Reclus dans sa *Géographie Universelle*. C'est à cette même conclusion qu'arrivent les anthropologistes, comme on peut le constater dans le *Précis d'Anthropologie* d'Hovelacque et Hervé, et des savants allemands, tels que Weissbach et Glatter, ont démontré que, de toutes les races d'Europe, la race tchèque est celle qui présente la boîte osseuse de la plus grande surface et, par suite, la capacité cérébrale la plus grande. A ce titre, ils occupent le premier rang dans l'ethnologie.

Citons encore Elisée Reclus :

« Certes, en dépit de leur nombre relativement peu considérable, de la dépendance politique dans laquelle ils ont presque toujours vécu, des guerres qui ont si fréquemment désolé leur pays, les Tchèques ont eu un grand rôle dans le monde des idées.

« C'est à Prague que se fonda, vers le milieu du XIV^e siècle, la première université de l'Europe centrale, où bientôt on vit accourir jusqu'à vingt et trente mille étudiants; c'est en Bohême qu'éclata, cent ans avant Luther, le mouvement précurseur de la Réforme. En même temps, la langue écrite, née en Moravie, lors de la traduction de la Bible par les frères Tchèques-Moraves, se fixa par un système d'orthographe qui est encore employé de nos jours. »

II. L'ENSEIGNEMENT

On peut mesurer le développement intellectuel d'une nation en examinant l'organisation de son Enseignement primaire, secondaire et supérieur, non seulement par la considération du nombre des écoles et des élèves qui y sont assidus, mais aussi par la valeur de l'enseignement qui s'y trouve distribué.

Relativement au nombre des Ecoles primaires, Collèges, Lycées et Ecoles Normales d'Instituteurs ou d'Institutrices, on pourra juger de son importance par les tableaux statistiques cités plus loin.

Remarquons d'ailleurs que cette statistique est basée sur des chiffres officiels, c'est-à-dire des chiffres indiqués par le Gouvernement. Ces chiffres sont donc inexacts et absolument défavorables aux Tchèques. Néanmoins, on peut constater par cette statistique que l'Enseignement tchèque est le plus développé de toute l'Autriche ainsi que de tous les pays slaves. Ce résultat n'est certainement pas dû au gouvernement autrichien, puisque pour chaque école nouvelle à fonder les Tchèques doivent engager une lutte énergique contre les autorités officielles.

Quant à la valeur de l'Enseignement tchèque, tous ceux qui l'ont examinée s'accordent à la trouver très importante. D'ailleurs, ce qui prouve l'excellence des études dans l'ensemble d'un pays, c'est le développement de l'Enseignement supérieur qui, comme une pierre de touche, doit servir à évaluer le résultat de la sélection des capacités chez les élèves et les étudiants. Or, l'Enseignement supérieur de Bohême est, on le sait, l'un des plus remarquables de l'Europe.

1^o L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

La Nation tchèque possédait, en 1912, 3.382 écoles primaires et le nombre de ces écoles augmente chaque année d'une façon considérable.

En effet, depuis 1904 jusqu'à 1912, il a été créé 465 écoles primaires tchèques. D'après les statistiques de Vienne, les écoles primaires tchèques représentaient 25,7 0/0, c'est-à-dire un quart des écoles primaires de toute l'Autriche.

Tous les enfants tchèques vont à l'école, à l'exception des enfants infirmes. Tandis que pour l'Autriche entière, les enfants qui ne fréquentent pas l'école sont au nombre de 6,7 0/0, il n'y a que 3 0/0 des enfants tchèques n'allant pas à l'école.

En Bohême, il y a une école tchèque par 8,6 kilomètres carrés, en Moravie une école tchèque par 8,1 kilomètres carrés, en

Silésie par 8,2 kilomètres carrés; or, dans l'Autriche entière il n'y a, en moyenne, qu'une école par 14 kilomètres carrés.

L'état de l'enseignement en Slovaquie est moins brillant; c'est la terrible pression hongroise qui empêche son développement. La Slovaquie comprend, en effet, seulement 326 écoles tchèques et 598 écoles magyares-tchèques. Ces écoles sont fréquentées par 251.054 élèves, ce qui représente seulement 13 % du nombre total des enfants slovaques. Dans la Basse-Autriche, où il y a plus de Tchèques que dans la Silésie, il n'y a point d'école tchèque. Le gouvernement viennois refuse de créer des écoles publiques tchèques dans ce pays et entrave par tous les moyens la création des écoles privées.

Le combat acharné des Tchèques en faveur de leur Enseignement national a déterminé la création d'une association importante appelé *Matrice Skolska* (La mère des écoles). Les dons recueillis par cette association sont devenus une sorte d'obligation morale, imposée à tous les Tchèques quelque soit leur situation et leur rang. Dans les Pays tchèques, il n'est pas une fête, pas un mariage, pas une solennité nationale quelconque sans que l'on fasse circuler la « tire-lire » de *Matrice Skolska* dans laquelle on tient à honneur de déposer son obole. Ces collectes se font jusque dans les plus pauvres auberges de village, aussi bien que dans les cafés élégants de Prague.

Avec le produit de cet impôt que la nation tchèque paye volontairement pour défendre ses fils contre l'oppression étrangère, la *Matrice Skolska* entretient 151 écoles tchèques comprenant 287 classes, et possède un personnel enseignant de 522 personnes. Depuis les 32 ans qu'elle existe, elle a fondé 80 écoles primaires (56 en Bohême, 14 en Moravie et 10 en Silésie) et 69 écoles maternelles (40 en Bohême, 21 en Moravie et 8 en Silésie). Le nombre des enfants inscrits dans ces écoles atteint pour l'année 1912-13 environ 15.000. L'administration de ces écoles coûte annuellement à l'association 1.150.000 couronnes.

Une ligue scolaire « l'Union Komensky » qui veille à ce que les enfants des Tchèques dans le Royaume Tchèque et à Vienne ne soient pas dénationalisés, est à son tour en butte aux difficultés les plus grandes de la part du gouvernement. Cette Société, qui compte 7.500 membres, entretient à Vienne dans les quartiers peuplés par les Tchèques, quatre écoles primaires (1.328 élèves), une école primaire supérieure (70 élèves), 3 écoles maternelles (230 enfants) et quatre cours de langue tchèque comprenant 290 élèves inscrits.

Ces associations scolaires ne sont d'ailleurs pas les seules. Il en existe d'autres non moins importantes en Bohême, Moravie.

Ce sont, par exemple, les « Severoceska Jednota » et « Posumavská Jednota ». Le tableau suivant donne la statistique officielle de l'enseignement primaire tchèque pour l'année 1912.

Ecole primaires tchèques.

	Nombre des écoles primaires.	Nombre des écoles primaires — cours sup ⁷	Nombre des instituteurs.	Nombre des élèves.
Bohème	3.382	382	16.213	703.320
Moravie	1.919	149	8.486	356.830
Silésie	158	5	592	27.444
Slovaquie	Tchèques 329 Tch. Magyars 595	—	—	251.054

Le tableau suivant, d'après la statistique de 1913, donne le nombre des Ecoles primaires privées et le nombre des élèves de ces écoles :

Ecole de « Matice Skolska » et de « Union Komensky »
(à Vienne pour cette dernière association.)

	Ecole primaires	Ecole maternelles	Cours de langue tchèque.
Bohème	56	40	—
Moravie	14	21	—
Silésie	40	8	—
Vienne	4	—	4

On pourra se rendre compte du résultat obtenu par l'enseignement primaire, dans le tableau suivant :

	Allemands		
	Tchèques d'Autriche	Magyars	
Personnes sachant lire et écrire	94 %	92 %	40 %
— ne sachant que lire	2 %	1 %	4 %
— illettrées	4 %	7 %	56 %

2° L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

L'Enseignement secondaire est également très développé dans la Nation tchèque, particulièrement en Bohême et en Moravie. Il est malheureusement nul en Slovaquie, grâce au Gouvernement hongrois qui persécute systématiquement tout ce qui est slovaque. Les Magyars ont fermé la seule École d'Enseignement secondaire qui existait en Slovaquie, à Revuc. Tout l'enseignement secondaire est donc magyar et comprend 36 collèges et 15 Écoles normales. En Bohême et en Moravie, on compte 167 lycées ou collèges tchèques de garçons (il y en a 2 en Silésie). La « Matice Skolska » entretient pour son compte, en Moravie, 9 de ces écoles secondaires.

En ce qui concerne l'Enseignement secondaire tchèque des jeunes filles, son organisation est récente, car le plus ancien lycée de jeunes filles est celui de Prague qui ne date que de 1880. Actuellement, il y a pourtant déjà 12 lycées et collèges tchèques de jeunes filles en Bohême, et 3 en Moravie.

On peut encore classer dans l'Enseignement secondaire, les Écoles normales d'instituteurs et d'institutrices qui fournissent les maîtres de l'enseignement primaire. Il en existe 26 de langue tchèque.

Le Gouvernement n'a jamais voulu créer des Écoles commerciales ou industrielles tchèques, c'est pourquoi il n'y a dans la nation tchèque que des écoles commerciales et industrielles privées; il en est de même pour les Écoles d'agriculture qui ont atteint un très haut degré de développement dans les pays tchèques.

Les tableaux suivants donnent la statistique de l'enseignement secondaire tchèque, d'après les chiffres officiels de 1912 :

Collèges et lycées tchèques

en Bohême, Moravie et Silésie.

	Sciences	Sciences	Science	Lycées pour jeunes filles.	Ecole normale		Total.
	Latin.	Langues vivantes	Latin pour jeunes filles.		pour instituteurs.	pour institutrices.	
Nombre des collèges et lycées . . .	64	45	5	10	14	12	150
Nombre des professeurs . . .	1485	1044	416	232	182	252	3311
Nombre des étudiants . . .	15025	16320	1200	1530	1918	1673	38666
En Bohême . . .	42	29	3	9	11	9	103
En Moravie . . .	20	16	2	1	2	2	43
En Silésie . . .	2	—	—	—	1	1	4

Ecole tchèque industrielle, commerciale et d'agriculture

(Ecole privée).

	Industrielles		Commerciales		d'agriculture	
	nombre des écoles	nombre des élèves	nombre des écoles	nombre des élèves	nombre des écoles	nombre des élèves
Bohème . . .	450	50857	411	49433	44	2019
Moravie . . .	161	18193	9	962	33	1518
Silésie . . .	11	4426	—	—	2	75

3^e ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

L'Université tchèque de Prague a été fondée en 1348 par Charles IV, roi de Bohême. Elle est plus ancienne que l'Université de Vienne (1365) et que toutes les Universités d'Allemagne. En effet, toutes les universités antérieures, depuis celles de Bologne (1158) et de Paris (1200) jusqu'à celle de Valladolid (1346) sont italiennes, françaises ou espagnoles.

L'Université de Prague comporte un nombre considérable d'enseignements supérieurs divers, comme on peut en juger par la liste suivante :

Université Tchèque « Charles-Ferdinand », à Prague

Faculté de théologie. — Chaires fondamentales.

Fondements de la théologie et philosophie des religions. — Histoire de l'Église. — Exégèse du nouveau testament. — Dogmatique. — Morale théologique. — Théologie pastorale. — Langue sémitique. — Théologie fondamentale. — Droit religieux.

En outre 1 professeur extraordinaire et 3 privat-docent.

Faculté de Droit. — Chaires fondamentales.

Droit pénal. — Droit commercial. — Droit civil. — Droit romain. — Droit appliqué à la Bohême. — Droit religieux. — Économie politique. — Histoire des lois slaves. — Droit allemand et autrichien. — Droit privé autrichien. — Droit financier. — Droit financier autrichien.

En outre 5 professeurs extraordinaire et 9 privat-docent.

Faculté de Médecine. — Chaires fondamentales.

Pathologie expérimentale. — Chimie médicale. — Gynécologie. — Anatomie descriptive. — Pathologie spéciale. — Anatomie pathologique. — Physiologie. — Maladies spéciales. — Hygiène, psychiatrie. — Pharmacie. — Ophtalmologie. — Histologie. — Chirurgie. — Médecine légale.

En outre 21 professeurs extraordinaire et 30 privat-docent.

Faculté de Philosophie. — Chaires fondamentales.

Minéralogie. — Physique (1). — Philosophie ancienne. — Physique mathématique. — Zoologie et anatomie comparée. —

Philologie. — Philosophie générale. — Philosophie d'Orient. — Philosophie de l'Inde. — Astronomie. — Chimie. — Botanique. — Mathématiques générales. — Mathématiques supérieures. — Philologie slave. — Archéologie et Ethnologie. — Histoire de l'Autriche. — Géologie et Paléontologie. — Philosophie allemande. — Anatomie et Physiologie végétales. — Mathématiques. — Histoire des Sciences sociales. — Histoire de la Littérature tchèque. — Archéologie. — Phylologie classique. — Histoire des peuples de l'Europe orientale. — Histoire du moyen-âge et des temps modernes. — Histoire de la Bohême. — Histoire de la Littérature. — Langue et Littérature allemandes. — Littérature slave. — Physique (11).

En outre 14 professeurs extraordinaires, 36 privat-docent et 12 lecteurs.

Dans les pages qui vont suivre, et qui sont relatives aux divers développements intellectuels de la nation tchèque, on verra que ce n'est pas seulement le nombre des cours qui donne son importance à l'Université Charles-Ferdinand, mais aussi la nature élevée des Enseignements qui y sont donnés, dans les diverses branches des connaissances humaines.

La haute-École Technique tchèque fondée en 1806, est à peu près l'équivalent de l'École Centrale des Arts et Manufactures de Paris, fondée en 1795 et des Écoles techniques de Vienne et de Berlin qui datent de 1815 et 1821. Les cours de cette école sont principalement relatifs aux études supérieures appliquées à l'industrie et au commerce et sont également très nombreux. Ils sont donnés par 36 professeurs ordinaires, 14 professeurs extraordinaires, 30 privat-docent, sans compter les chefs de travaux pratiques assistants et préparateurs.

Le Gouvernement autrichien persécute avec autant d'ardeur l'Enseignement supérieur tchèque que les Enseignements primaires et secondaires nationaux.

Les dix millions d'Allemands d'Autriche ont 5 universités. Les dix millions de Tchèques n'ont qu'une seule Université, malgré tous les efforts que ceux-ci n'ont cessé de faire pour obtenir au moins une seconde Université en Moravie.

Ce qui met encore mieux en lumière les procédés qu'emploie le Gouvernement viennois pour combattre l'Enseignement supérieur tchèque, c'est la répartition du budget : chaque étudiant tchèque coûte à l'État 390 couronnes environ, tandis que chaque étudiant allemand lui coûte 860 couronnes. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, malgré toutes les luttes soutenues, les Tchèques n'aient pu obtenir ni pour l'Université, ni pour la Haute École technique, les bâtiments suffisants.

On peut se consoler de ce fait, en examinant les études faites à l'Université tchèque de Prague, comparativement à celles qui sont exécutées dans les magnifiques locaux de l'Université de Gratz, en Autriche, et dans celle de Budapest en Hongrie. « Il vaut mieux avoir un bon enseignement dans une grange, qu'un mauvais enseignement dans un palais. »

On peut encore rattacher à l'Enseignement supérieur, la Haute-École tchèque des Mines, la Haute-École tchèque des Beaux-Arts et le Conservatoire tchèque de Musique, ainsi que l'École supérieure des Arts industriels.

Rappelons que le Conservatoire et les diverses autres écoles supérieures de musique, de la nation tchèque, sont universellement connues et dirigées par des Maîtres éminents tels que : Sevcik, Dvorak, etc.

Quant aux arts industriels, leur développement en Bohême est très brillant, et les ouvrages des élèves des Écoles supérieures d'Art industriel ont toujours obtenu de très grands succès dans les Expositions universelles organisées à l'étranger.

Les tableaux suivants résument la statistique de l'Enseignement supérieur tchèque.

L'Université tchèque à Prague (Statistique officielle de l'année 1912).

Personnel enseignant	Nombre d'étudiants	Nombre d'étudiants par Faculté			
		Droit	Philosophie	Médecine	Théologie
295	4414	1957	1484	871	122

Haute école technique tchèque à Prague (Statistique officielle de l'année 1912).

Personnel enseignant	Nombre d'étudiants	Nombre d'étudiants par Faculté						
		Architecte	Constr. mécan.	Ponts et Chausées.	Chimie	Ingénieurs	Agricul-teurs	Faculté technique générale
212	2746	796	643	190	374	495	163	385

Haute École Technique Tchèque à Brno (Brunn)

Statistique de l'année 1906-1907 : 4 Facultés avec 380 étudiants.

Haute École Tchèque des Beaux-Arts à Prague

Statistique de l'année 1907-1908 : 14 professeurs et 105 élèves.

Haute École Tchèque des Mines

Statistique de l'année 1907-1908 : 26 professeurs et 131 élèves.

III. LES SCIENCES

— Il existait en Europe, aux XIII^e et XIV^e siècles, quatre foyers principaux d'activité intellectuelle et scientifique : Bologne, Avignon, Paris et Oxford. Dès l'époque la plus reculée, les Tchèques s'adressent directement à ces centres intellectuels, sans recourir à l'intermédiaire de l'Allemagne.

Ainsi, en 1355, Maître Adalbertus Rancouis Ericinio (Vojtech Rankuv et Jezova) fut élu recteur de l'Université de Paris.

Pour Oxford, les relations intellectuelles avec la Bohême sont prouvées par la grande correspondance de Jean Huss avec l'Angleterre.

A l'Université de Bologne, en 1316, le recteur des Ultramontains était Tchèque; de 1210 à 1215, Maître Damassus y fut professeur de droit canonique.

Jan de Jenstejn, le futur archevêque de Prague, a également fait ses études à Paris, à la Faculté de Droit, en 1372 et 1373.

Vers la même époque, un prédicateur, plus tard célèbre, Maître Mathée de Janov, prêta en Sorbonne le serment de pauvreté pour être exempt de toute cotisation à la Caisse de la Nation Anglaise (Association d'Etudiants). Il a fait ses études à Paris, de 1375 à 1381.

Maître Jérôme de Prague, qui créa avec Jean Huss l'agitation religieuse en Bohême, soutenait en Sorbonne, dans une conférence publique, contre le Chancelier de la Sorbonne, Jean Gerson, quelques-unes de ses thèses. Au cours de ses débats, Maître Jérôme de Prague avait émis certaines opinions si hardies, qu'il jugea plus prudent de se retirer en Angleterre. Il eut d'ailleurs l'occasion de continuer cette controverse plus tard, à Constance, où Gerson siégeait encore parmi ses juges.

Deux tendances réformatrices entrèrent alors en collision : celle des cardinaux français, plus conservatrice, et celle des maîtres tchèques, plus radicale, plus révolutionnaire, voulant ramener l'Église aux principes démocratiques. On sait la vigilance et l'ardeur avec laquelle Jean Huss et Jérôme de Prague défendirent leurs opinions ; on connaît aussi l'issue tragique du procès.

Les flammes de ces deux bûchers embrasèrent la Bohême.

1^o SCIENCES PROPREMENT DITES

Il y eut au XVI^e siècle de célèbres professeurs de mathématiques, dont les œuvres sont citées dans l'histoire de cette partie de la science ; ce sont principalement : MIKULAS SUD, TADEAS HAJEK et PETR KODICILLUS. Dans les temps récents, on peut citer les frères ÉMILE et ÉDOUARD WEYR qui, dès leur jeunesse se montrèrent de premier ordre dans leurs recherches de mathématiques. On doit aussi nommer STUDNICKA pour ses travaux d'Algèbre et de Trigonométrie sphérique, ainsi que, plus récents encore, le Professeur LERCH et toute une phalange de mathématiciens, tels que PANEK, F. MACHEREC, PLESKOT, etc.

En astronomie, on pourrait rappeler que c'est à Prague que KEPLER et TYCHO-BRAHÉ ont effectué une partie de leurs recherches, mais il vaut mieux parler des travaux d'astronomie plus récents, entrepris par les savants tchèques, dont le plus remarquable est KAREL VACLAV ZENGER (1830-1908). Cet illustre astronome est connu par ses études physiques sur le soleil, sur la météorologie solaire et sur la découverte d'une nouvelle constellation.

La physique mathématique est plus particulièrement représentée par AUGUSTIN SEYDLER (1849-1891) ; la mécanique physique, par VINCENT STROUHAL, lequel, avec DOUBROVA, a publié ses mémoires importantes relatives au magnétisme et à l'électricité.

En chimie, on ne saurait passer sous silence des noms comme ceux de BRAUNER et de RAYNANN, pour leurs travaux de chimie générale et de chimie organique.

Parmi les savants tchèques qui se sont occupés de physiologie humaine, le plus célèbre et universellement connu est, sans nul doute, le Chevalier de PURKYNE (1787-1869) dont on connaît les belles recherches sur le cerveau humain. PURKYNE est une des sommités de la science tchèque moderne. Son influence a été très importante, et on reconnaît en lui le propagateur des idées nouvelles, le créateur d'une évolution capitale basée sur les doctrines de Claude Bernard, dont il était fervent admirateur.

Il faut aussi mentionner ANTONIN FRIC qui, au commencement du XIX^e siècle, précisa la classification des oiseaux de l'Europe; SVATOPLUK PRESL, lequel a établi la nomenclature tchèque des espèces végétales, et dont les travaux en botanique lui ont valu d'être immortalisé par le genre PRESLIA, de la famille des Labiéées.

Mais il faut placer en relief, le botaniste LADISLAV CELAKOVSKY (1834-1902), dont le nom restera toujours dans la science, non seulement par ses remarquables recherches d'anatomie et de physiologie végétales, mais surtout par les méthodes originales au moyen desquelles il a contribué à démontrer la véritable nature de la fleur, dont toutes les parties, sauf son axe central, sont constituées en réalité par des feuilles modifiées.

Que de noms encore devront être inscrits parmi les naturalistes tchèques : KAREL, STARY, BAUSE, et pour la minéralogie et la géologie KREJCI, BORYCKY, etc.

2^o MÉDECINE

Parmi les médecins tchèques célèbres du XV^e et du XVI^e siècles, on doit nommer les suivants, qui tous enseignaient à l'Université Charles-Ferdinand : JEAN SINDEL, VACLAV DE PRACHATICE, JEAN DE KRCINA (vers 1460), JAKUB KODICILLUS (cité plus haut), TADEAS HAJEK (médecin personnel de l'Empereur Maximilien), THOMAS HUSINECKY, ADAM JUBER DE RISENPACH (mort en 1531), ADAM ZALUZANSKY, JEAN JESSENIUS, qui en 1600 pratiqua à Prague, pour la première fois, l'autopsie du corps humain d'une manière scientifique.

Dans les temps récents, la neuropathologie, représentée par J. THOMAYER; l'ophthalmologie, par SCHOBEL et J. DEYL; la pathologie expérimentale, par SPINA; la biochimie par HORBAČEVSKY qui a réalisé la synthèse de l'acide urique, l'histologie par SCHOBEL et JANOSIK, l'anatomie pathologique par J. HLAVA, lequel a fondé l'institut pathologico-anatomique du Dr. HLAVA. Comme spécialistes nous comptons encore JIRUS pour la matière médicale, K. CHODOUNSKY pour la toxicologie, O. KUKULA et V. SLAVIK pour la chirurgie, O. SRDINKO et PAVLIK pour la gynécologie.

Il faut aussi mentionner spécialement le Docteur EISELET (maladies internes), organisateur de la Société des Médecins nationaux tchèques et qui a fondé la Bibliographie médicale tchèque, en nommant à côté de lui son meilleur élève E. MAIXNER, puis encore le Docteur ALBERT, l'un des plus célèbres chirurgiens modernes tchèques et son élève principal le Docteur MAYDL.

3^e GÉOGRAPHIE, EXPLORATIONS, INVENTIONS.

Un certain nombre de savants tchèques se sont occupés de géographie et d'explorations dans diverses régions du globe. Parmi eux, citons :

MARTIN KABATNIK, KRISTOF HARANT DE POLZICE-BEZDRUZICE, ZIKMUND DE PUCHOV, OLDRICH PRELAT DE VLKANOV, VACLAV VRTISLAV DE MITRIVIC, pour le moyen-âge ; HOLUB, VRAZ, KORENSKY, FRIC, etc., pour les temps modernes.

Les Tchèques ont fait d'intéressantes inventions dans les voies les plus diverses. On en aura une idée par les citations suivantes. On a beaucoup discuté sur l'invention de l'hélice comme propulseur. En réalité, le premier inventeur de l'hélice, en 1821, est le fils d'un douanier tchèque du nom de RESSEL. Il en est de même de la lampe à arc voltaïque, dont la découverte est due à l'ingénieur tchèque KRIZIK.

On doit à HUSNIK l'invention de la photo-zincographie qui a modifié complètement l'art de la gravure des dessins ou des photographies et leur reproduction en typographie.

Ce sont deux modestes paysans tchèques, FRANÇOIS et VENCESLAS VEVERKA, deux cousins, l'un forgeron et l'autre charron, qui ont imaginé et construit une charrue d'un système spécial, qui est connue et employée aujourd'hui dans toutes les contrées où l'agriculture se fait d'une manière raisonnée.

SYLVESTRE KRNUKA a inventé des fusils militaires qui ont été adoptés par plusieurs Etats d'Europe, notamment par la Russie (Guerre Russo-Turque 1878-79).

Ce rapide aperçu, sans doute bien incomplet, met cependant en évidence l'activité scientifique du monde intellectuel tchèque et ses manifestations dans les différentes sciences, ainsi que dans leurs applications.

GASTON BONNIER,
de l'Académie des Sciences.



La Littérature Tchèque.

Un peuple qui combat depuis des siècles pour son existence, et qui, malgré la plus infâme oppression, a su garder intacts ses idéals, son patrimoine intellectuel et sa langue, est vraiment un grand et noble peuple.

Qu'importe le nombre de ses citoyens! S'il est petit par ce nombre même, il est grand parmi les puissants, et il s'élève à leur niveau par son caractère, par sa beauté morale et par son courage indomptable dans le malheur. Il a droit au respect, à l'admiration et à la sympathie émue de tous. C'est le cas du peuple tchèque.

Sans jamais se lasser ni désespérer aux heures graves, fort de sa volonté et de sa foi, il est parvenu à relever les ruines de son passé, à réédifier ses foyers détruits, et, rénovant son esprit et sa langue, il a créé une superbe littérature, originale, très personnelle, qui fait honneur à son effort.

Le peuple tchèque s'est ainsi imposé à l'estime des plus indifférents.

Seuls, ses ennemis, ses cruels bourreaux allemands et magyars, ont nié sa vaillance, bafoué en lui toute une race généreuse, et sali jalousement, dans l'espoir de l'abaisser, ce qui était sa gloire la plus chère: l'indépendance de sa pensée.

Il a fait ce miracle de résistance opiniâtre aux emprises teutonnes, et a porté les premiers coups, les plus cruels, à l'ambition allemande. Aussi, quelles que soient ses destinées futures, les adversaires du germanisme aux abois ne sauraient trop lui être reconnaissants.

C'est un grand peuple, non point par le nombre, mais par son courage, par sa beauté morale, son pur idéal et sa foi invincible.

Il a l'âme bien trempée. Le sang et les larmes qu'il a versés au rude temps des épreuves, et qu'il verse encore, hélas ! l'ont

sacré. Désormais, il compte parmi les grandes nations de l'Europe civilisée, menacée dans ce qu'elle a de plus cher par la barbarie tudesque.

Une nation ainsi douée ne peut périr. Le monde civilisé a le devoir de l'arracher à ses bourreaux et de briser ses chaînes.

Sa disparition serait le plus épouvantable des crimes. Les Alliés ne le permettront pas.

La Nation Tchèque, héritière des fastes du vieux Royaume de Bohême, est une gloire de l'Europe; elle en est aussi la force et la beauté.

Les pages éloquentes et précises de ce livre convaincront aisément le lecteur de la puissante énergie des Tchèques et des précieuses qualités de la race, dont on ne saurait trop marquer l'importance dans la prochaine réorganisation de l'Europe Centrale. Il nous a paru indispensable d'ajouter encore quelques mots à tant de choses si bien dites, et de montrer l'une des beautés de la Nation Tchèque, en donnant un aperçu de sa littérature.

C'est, incontestablement, le plus précieux des fleurons de la couronne de Bohême.

La littérature, a-t-on dit, est le miroir d'un peuple. Rien n'est plus vrai, en ce qui concerne les Tchèques. Elle est véritablement le reflet de leur âme. A toutes les époques de leur développement et de leur tragique histoire, elle a traduit leurs douleurs, leurs aspirations, leurs joies et leurs espérances.

C'est à la voix de ses poètes aimés que la Nation Tchèque martyrisée, mise au tombeau, s'est éveillée et a surgi plus vivante, plus belle que jamais. Ce sont ses historiens, ses philosophes, ses romanciers, ses dramaturges, qui ont été les artisans généreux de sa résurrection surprenante. C'est du sein même de la nation, du milieu populaire, que la plupart des grands esprits sont partis pour la noble et magnifique croisade. La noblesse avait disparu, anéantie dans la tourmente qui avait suivi la Montagne-Blanche; la bourgeoisie était à peu près absorbée; les rustiques seuls demeuraient fidèles aux traditions ancestrales, et gardaient le dépôt sacré de la pensée nationale. Le rosier de Bohême, un moment desséché, refleurit alors plus vivace, car ses racines plongeaient profondément dans le vieux sol fécond dont l'ennemi allemand n'avait pu s'emparer.

Une langue sonore, harmonieuse, riche en nuances, originale, apte à se plier à tous les rythmes poétiques, facilitait l'essor de

cette littérature. Cette langue, proche parente du Russe et du Polonais, avait été celle de Jean Hus, de Jean Ziska et des héros de l'Indépendance au XIV^e siècle; elle avait été enrichie, rénovée, expurgée par les savants travaux des philologues; le peuple des campagnes la parlait, alors que les Habsbourg la traquaient comme une bête galeuse, et elle renaissait, purement slave, vibrante de vigoureuse jeunesse, défiant le lourd parler allemand amphigourique.

La littérature tchèque est peu connue en France. Le grand public l'ignore même, et cela est regrettable, car elle a de pures merveilles, des romans exquis, des poésies d'un goût parfait et de splendides épopées.

Parmi les contemporains, un grand nombre d'écrivains sont des admirateurs de la culture française et de fidèles disciples de nos maîtres. Sans doute, tous ne sont pas parfaits, mais tous ont au plus haut point le culte du beau, sans lequel il n'est point d'artistes.

Il faut remonter au X^e siècle, pour trouver les premiers monuments de la littérature tchèque. Ce sont des œuvres poétiques, des poèmes légendaires, des chansons de gestes, des épopées héroïques.

Il faut remarquer aussi que, au X^e siècle, les Tchèques ont déjà possédé, avant tous les autres peuples, une traduction complète de la Bible, dans la langue nationale.

XIV^e Au XVI^e siècle, en 1348, la fondation de l'Université de Prague par le Roi de Bohême, Charles IV, lui donna un solide appui pour un rapide développement. Au cours de ce siècle, un grand philosophe, Thomas STITNY, fait un grand honneur à la pensée tchèque par ses œuvres. Ses traités de morale et de philosophie sont, en effet, de véritables chefs-d'œuvre.

Jean Hus écrit et prêche en lanque tchèque. Il traduit la Bible, compose des psaumes et des cantiques, s'occupe de travaux philologiques d'un haut intérêt et contribue à fixer la langue.

Après la mort de l'illustre patriote réformateur, ses disciples continuent son œuvre, et, malgré les troubles politiques et religieux de ces temps d'agitation, on traduit en tchèque les grands ouvrages religieux et philosophiques, ainsi que les classiques latins et grecs, qui sont fort en honneur.

Un seul écrivain vraiment original doit être nommé : c'est PIERRE CHELCICKY, un simple paysan, le Tolstoï tchèque, qui, dans ses écrits d'une haute portée morale, prêcha la pauvreté et le renoncement.

L'imprimerie est venue donner plus de facilité aux écrivains érudits. Prague, centre intellectuel du vieux monde slave, a des imprimeries renommées. Mais les XV^e et XVI^e siècles sont pour la Bohême des siècles de tristesse, d'angoisse et de douleur.

La littérature, qui avait brillamment fait ses preuves, subit alors le contrecoup des événements. La lourde patte du germanisme va s'abattre sur le pays, voué au malheur.

Le XVII^e siècle agrave une situation politique et religieuse déjà difficile.

L'année 1620 voit sombrer les derniers vestiges des libertés tchèques. La Montagne-Blanche consacre la suprématie de l'Autriche spoliatrice.

Alors ce n'est plus que troubles, confusions, crimes abominables. La noblesse est proscrire; les penseurs, les philosophes, les pasteurs, les Frère Moraves sont exilés. Ils emportent à l'étranger les saines traditions nationales. KOMENSKY, philosophe et grammairien tchèque, le célèbre COMÉNIUS, dont les Allemands ont l'absurde prétention de vouloir s'emparer, fuit loin de sa patrie asservie et cherche un refuge en Hollande, à Amsterdam. C'est une belle et haute figure que ce savant, l'un des plus illustres des Frères Moraves, et le plus vibrant apôtre de l'idéal tchèque. Il écrit, en latin et en tchèque, des ouvrages d'un grand intérêt pédagogique, et nul plus que lui n'a profondément l'esprit de sa race. Son exil est douloureux ; il pleure sa patrie souillée par les exactions des vainqueurs, et il meurt avec, sur les lèvres, de hautes et belles paroles d'espérance.

En Bohême, on détruit tous les ouvrages imprimés en langue tchèque. On recherche et on brûle impitoyablement, par ordre supérieur, toutes les bibles de Jean Hus. Les Jésuites et les Moines sont les pourvoyeurs acharnés de ces autodafés imbéciles. La langue tchèque est poursuivie.

Le XVIII^e siècle, en Bohême, semble être le triomphe du germanisme. Marie-Thérèse et Joseph II en complètent l'œuvre. La langue tchèque, qui s'était réfugiée dans les campagnes, sous les chaumes des paysans, est interdite dans les écoles ; l'allemand s'implante en maître. Le peuple paraît étouffé, et tout espoir de relèvement mort pour toujours.

La Révolution Française et les guerres de l'Empire passent comme de grands orages ; elles n'éveillent que peu d'idées en ce pays ensommeillé, excédé de souffrances.

A l'aurore du XIX^e siècle, les premiers frémissements d'une renaissance, qui s'affirmera peu à peu, se font sentir. Le poète KOLAR, un Slovaque érudit et patriote, conçoit l'un des premiers

l'idée du slavisme. Ses sonnets sont célèbres. Ils ont un charme exquis de naïveté et de sentiment; en eux se cristallisent toutes les aspirations slaves. On les considère avec raison comme les premiers balbutiements de la doctrine slaviste, qui, lentement, va faire son chemin pendant toute la durée du XIX^e siècle, et prendra une importance subite dès le début du XX^e. Quelques-uns de ces sonnets apparaissent aujourd'hui comme de véritables prophéties, et, si l'on se souvient que KOLAR était Slovaque, du pays soumis au terrible joug des Hongrois, cette particularité est plus frappante encore. La tyrannie hongroise à l'égard des Slaves a été, en effet, plus barbare et plus ignoble que celle du pangermanisme austro-allemand.

La conscience slave s'éveille, se ressaisit. C'est dans les pays tchèques, en Bohême surtout, que se recruteront les premiers soldats de la Croisade Sacrée, et les plus chauds partisans de la doctrine slaviste.

Le Romantisme, qui occupe et agite les esprits éclairés de l'Europe occidentale, particulièrement en Allemagne, en Angleterre et en France, apporte des idées et des conceptions, sinon nouvelles, mais du moins conformes aux besoins de progrès dont toutes les âmes sont alors tourmentées. Il ouvre des horizons de beautés inconnues dans le domaine des Arts; le principe des nationalités s'affirme; un souffle généreux de fraternité anime les pensées des hommes nouveaux qui surgissent de la foule, après les grands bouleversements sociaux et politiques de 1815.

Cette profonde évolution va influencer l'âme tchèque, contribuer à faire renaître en elle son vieil idéal traditionnel, et favoriser l'essor de sa littérature. Elle cherche sa voie, hésite, tâtonne encore; elle va la trouver bientôt.

Les savants travaux philologiques de DOBROVSKY et ceux de JUNGMANN signalent cette époque de préparation.

Les poètes CELAKOVSKY et SAFFARIK (un Slovaque aussi, émule du doux KOLAR), illustrent ce temps; MACHA en est comme le Lord Byron, mais il meurt jeune et ne donne pas tout ce que son beau talent romantique, sentimental et profondément slave avait fait espérer.

On sent un flux ardent et passionné, une houle de nobles et saines pensées, un peu confuses encore, qui monte, gronde et déferle.

Dans le domaine de l'histoire, de grands écrivains, comme PALACKY, assument la tâche de redire au peuple tout son passé de

gloire et de misères. Leurs œuvres, justement considérées comme de purs joyaux littéraires, enrichissent le trésor national et contribuent à fixer la langue.

PALACKY est le Michelet de la Bohême. C'est le maître de la pensée tchèque, car c'est dans ses beaux livres que le peuple, instruit de son noble passé de luttes et de douleurs, a puisé sa confiance et sa foi inébranlables dans un avenir serein. Ses ouvrages, ses discours sont les Evangiles de la nation.

PALACKY fut non seulement un grand patriote, dont l'exemple et les leçons ont été profitables, mais aussi un homme d'état sagace, fin, de large envergure. L'Autriche, immobilisée dans son absolutisme suranné, n'a point compris, ou n'a pas voulu comprendre, ce magnifique génie.

Les années 40, comme on dit en Bohême, ont vu naître l'esprit nouveau. Il se manifeste timidement et peu à peu, prend de la force, et trouve sa synthèse dans quelques-unes des doctrines du panslavisme.

Le peuple tchèque, fidèle toujours à son rôle historique, va prendre en mains la cause sacrée des Slaves. Il va préparer et forger, au centre même de l'Europe, en plein cœur du germanisme, une arme terrible : sa pensée propre, et faire de la Bohême une citadelle intellectuelle, avec laquelle les Allemands devront compter.

Ni la mitraille, ni les gibets, ni les prisons, ne peuvent arrêter dans sa marche une grande idée libératrice, lorsque cette idée est basée sur des droits incontestables et qu'elle a pris naissance dans l'âme même du peuple.

Forte de tout le généreux idéalisme qui la pousse vers la réalisation de ses rêves, la renaissance de la littérature marque ses premiers pas sur la voie du progrès. Rien ne l'arrêtera. Elle sera la source bienfaisante du relèvement moral, social et politique de la Nation durement opprimée, et pendant plus de soixante-dix ans, sans trêve, elle multipliera ses efforts, galvanisera les apathiques, les désabusés, réveillera les énergies et parviendra à faire du vieux pays tchèque, en apparence courbé sous le joug de l'Autriche, la contrée la plus profondément slave de tout le monde slave.

Cet effort quasi-surhumain, tout pacifique, est admirable, nous insistons sur le mot ; il est l'œuvre de la plume et non point de l'épée.

La Révolution de 1848 vient d'apporter, dans l'ordre politique,

des espérances de liberté, qui se sont réalisées en partie pour un temps. KOSSUTH, Slovaque d'origine, s'insurge en Hongrie contre les Habsbourgs; Prague est de même troublée par des émeutes. C'est partout un délire d'enthousiasme et de joie juvénile. C'est aussi l'époque des beaux idéals romantiques, des confraternités humanitaires, formulées par Lamartine dans ses discours.

La littérature tchèque suit le mouvement qui emporte les masses populaires. Elle se lie aux événements.

C'est une merveilleuse époque dans l'histoire de la Bohême que celle de la renaissance littéraire tchèque. Elle montre bien ce que peut l'énergie indomptable d'une petite nation, quand elle est servie par le génie de ses écrivains, de ses poètes et de ses artistes. Il est difficile d'en donner exactement un court aperçu. Son histoire est complexe et fait corps en quelque sorte avec les fluctuations et avec les faits politiques qui agitent le pays. Le développement littéraire suit de très près l'essor de toute la nation. Cet essor magnifique, entravé par le jaloux et craintif absolutisme autrichien, est en réalité son œuvre. On ne peut que résumer, indiquer des faits et marquer des étapes.

M. ERNEST DENIS, professeur à la Sorbonne, qu'il faut toujours citer quand on parle de la Bohême, a décrit toutes les phases de cette passionnante évolution, dans son étude sur la Renaissance Tchèque. C'est un beau livre, très sérieusement documenté; il sera bon de le lire, si l'on veut approfondir ce sujet. A lire aussi, l'ouvrage de M. le Professeur JELINEK, « La Littérature Tchèque Contemporaine », œuvre sincère et belle qui, à la suite d'une série de conférences faites en Sorbonne, en 1909-1910, a fait connaître la littérature tchèque au public français.

Tour à tour romantique, idéaliste, parnassienne, réaliste, symboliste, la littérature Tchèque suivra toutes les impulsions des écoles françaises; un moment, elle sera éprise de vagues idées internationalistes. Elle comprendra bien vite que là n'est point son rôle et son but, et, brusquement, elle changera d'orientation.

Elle devient hautement nationale. Elle trouve là sa vraie expression et sa raison d'être.

C'est en 1860 que paraît à Prague le premier numéro d'une revue littéraire, intitulée « Mai ». Le titre était joli, frais, souriant : « Mai » ! C'est le printemps, le renouveau prometteur, après l'ensommeillement du long hiver morose. Les jeunes sèves

bouillonnent sous les écorces, toutes les forces vives de la nature s'assimilent et, dans une superbe poussée, jaillissent, reverdissent, éclatent et rient au clair soleil!

C'est tout à coup une floraison magnifique de jeunes écrivains, écrivains hardis, originaux, épris de beauté et d'art. Le vieux rosier de Bohême n'est pas mort. Ses vigoureuses pousses ont puisé au plus profond du sol natal de nouvelles énergies, et il refleurit avec plus de force.

La revue « *Mai* » révèle un jeune poète, dont le talent est plein de promesses ; c'est JAN NERUDA, un Tchèque de vieille souche, enfant du peuple, né à Prague, dans ce romantique quartier de Mala Strana, dont il décrira si bien les pittoresques tableaux. L'impulsion est donnée.

Déjà, vers les années 40, depuis le doux et sentimental MACHA, la littérature avait marqué de réels progrès.

CAROLINA SVETLA, contemporaine de George Sand, dont elle fut l'amie, avait illustré les timides débuts de ce mouvement littéraire, avec de jolies œuvres, encore imparfaites sans doute, mais sincères, simples et d'une belle langue pure. Ses romans et ses nouvelles portent évidemment la marque du temps et des influences subies par l'auteur ; ils ont une originalité et une expression particulière qui les font encore goûter aujourd'hui.

Une autre femme de talent, BOZENA NEMCOVA, venait de donner le premier chef-d'œuvre du roman tchèque : *Babicka*, (La Grand'Mère). C'est un beau livre, vibrant d'émotion, de sentiment et de vérité. Le sujet est simple comme la vie même de la bonne vieille dont l'auteur conte l'histoire, avec un charme délicat de fine observation et une suave compréhension de la nature. « *La Grand'Mère* » est l'œuvre importante de cette période, on la considère avec juste raison, comme la meilleure des productions de l'avant-garde du magnifique *risorgimento* de la Bohême littéraire.

A côté de ces deux femmes artistes, il faut citer un nom cher au peuple tchèque, car, non seulement il caractérise bien son esprit, mais il a été mêlé à tous les débats politiques des grands jours de luttes : c'est HAVLICEK, le polémiste poète, journaliste, pamphlétaire ironique, spirituel, et patriote jusqu'au sacrifice de sa personne. HAVLICEK connaît les horreurs des casemates autrichiennes, c'est l'adversaire du fameux ministre absolutiste, Bach, ce valet de bourreau sans scrupule qui essaya d'étouffer alors les tentatives de la jeune liberté renaissante.

« KAREL HAVLICEK, fondateur du journalisme tchèque, polémiste impitoyable, est un admirable propagateur d'idées et un

« impitoyable infatigable adversaire de la politique oppressive de « Bach. Il a joué un rôle prépondérant dans l'éducation nationale « du peuple, non seulement par sa parole claire et ardente, mais « par sa vie, qui ne fut qu'un long exemple de dévouement et de « sacrifice. » (1)

Donc, en cette année 1860, la revue « *Mai* » et le poète JAN NERUDA, arrivent juste au bon moment, dans un temps favorable au développement d'un essor intellectuel, qui devait être triomphal.

JAN NERUDA est peut-être l'écrivain le plus complet de toute la pléiade d'artistes qui ont été les premiers artisans de la Renaissance.

Poète, romancier, chroniqueur, nouvelliste, il a touché à tous les genres. Il a, au plus haut degré de la perfection, l'agréable talent de conteur. Il y a en lui du Daudet et du Maupassant. Ses « *Contes de Mala Strana* » sont un vrai chef-d'œuvre de ce genre, dans lequel ont excellé tant d'écrivains français des écoles parnassienne, réaliste, naturaliste, et même des romantiques, tels que Musset, Gautier, Hégésippe Moreau. NERUDA a voyagé en France, il aime et comprend notre esprit, notre culture, et il sait rester Tchèque, pur Tchèque, jusqu'au plus profond de son cœur. Ses *Chroniques* ont un esprit endiablé, un charme de causeries joviales, quelquefois attendries, mélancoliques, et toujours un grain de sagesse, de bon sens ou de gaieté les relève. Ses « *Chants du Vendredi* » sont de beaux poèmes inspirés par les malheurs de la Bohême. Dans « *Printemps* », c'est toute la fraîcheur et toute la grâce du renouveau qui vit et chante. « *Cosmos* » est la réalisation d'une très haute inspiration, qui place NERUDA au premier rang des poètes de son temps.

« JAN NERUDA, non seulement se classe au premier rang des « Maîtres tchèques, mais mérite de prendre place dans la com- « pagnie des grands écrivains universels, comme poète et comme « prosateur. » (2)

Citons aussi un contemporain, HALEK. Par un jeu bizarre du sort, le poète HALEK jouit de son vivant d'une popularité si grande, qu'elle éclipsa même longtemps celle de JAN NERUDA. HALEK a écrit d'adorables chansons de printemps et les « *Contes du Village* », où l'on trouve de jolis tableaux de la vie rurale.

(1) *La Nation Tchèque*, № 5, 1915.

(1) *La Nation Tchèque*, № 5, 1915.

A ces deux noms mémorables qui se partagent la gloire des prémisses de cette splendide Renaissance des Lettres au XIX^e siècle, d'autres viennent s'ajouter, au fur et à mesure que se fait plus large le champ de l'évolution.

De 1860 jusqu'à 1890, époque de la fondation de l'Académie Tchèque à Prague, c'est une incessante production, un ardent labeur, que la beauté de la tâche excite. Chacun apporte sa pierre et sa gerbe. L'antique Bohême de CHARLES IV, de JAN HUS, de COMENIUS, s'est réveillée. Elle est comme rajeunie par son long sommeil, et, souriante, elle marche vers la gloire, aux chants de ses poètes.

Parmi eux, le plus ardemment national est SVATOPLUK CECH. C'est une belle et très radieuse figure que celle de ce patriote, aussi profond penseur que merveilleux poète. Ses « *Chants de l'Esclave* », interdits et poursuivis par la censure autrichienne, ont de tels accents de douleur et d'amertume, qu'on ne peut les entendre sans frissonner. Il a vraiment senti et exhalé la souffrance du peuple mis au carcan. Dans son « *Forgeron de Lesetin* », il donne un épisode tragique de la germanisation en Bohême. Le drame, poignant, simple, s'encadre dans une charmante idylle, et si la psychologie des personnages est pauvre, un beau souffle patriotique les anime. Ils vivent intensément par cela, et les vers du poème ont à la fois des grâces délicates et de farouches énergies. SVATOPLUK CECH donne encore « *A l'Ombre du Vieux Tilleul* », qui est un recueil de contes en vers, une fantaisie philosophique « *Anonman* », une autre fantaisie « *Messire Broucek au XV^e Siècle* », roman dont les péripéties se déroulent durant les plus sombres jours du martyre de la Bohême, vers la fin du XV^e siècle.

JULES ZAYER, poète et romancier, romantique, épris des légendes héroïques, chante de vieilles épées nationales et des chansons de gestes; curieux du mirifique Extrême-Orient, il s'extériorise, cherche des sujets et des inspirations loin de sa patrie, dont il sait parler cependant avec émotion. Les critiques rigoristes lui font un grief de son exotisme, et certains Tchèques intrinsègents lui reprochent une retentissante conversion catholique, acte suprême du poète troublé et maladif. ZAYER est un écrivain de race, fécond et original. Dans la Renaissance Tchèque, il apporte une note bien particulière avec ses poèmes, et surtout, avec son beau roman « *Jan Maria Plojhar* ». Ce livre, qui est un des bijoux précieux de la littérature tchèque, mérite d'être traduit et de figurer dans nos collections d'auteurs étrangers. Il est regrettable que ce travail, ainsi que tant d'autres utiles, n'ait

pas été fait. Nous possédons d'ailleurs fort peu de traductions françaises des textes tchèques.

Notons, en passant, que JULES ZAYER était d'origine alsacienne, par son père.

Comme SVATOPLUK ČECH, le romancier JIRASEK est exclusivement national; il se consacre à la peinture de la vie simple des provinces tchèques, et surtout, il fouille les grandes époques de l'histoire tragique de la Bohême. Il retrace les hauts faits des Hussites dans « *Contre Tous* », et, dans « *Parmi les Roches* », la triste époque de la Montagne-Blanche. Il a peint en larges fresques l'épopée nationale, les gloires, les misères et les douleurs du peuple. C'est le Walter Scott tchèque, mais un Walter Scott réaliste. « *Chez Nous* » est un recueil de nouvelles, où il montre la vie rurale des bonnes gens de ses montagnes natales; dans « *Histoire des Philosophes* », il peint la vie de province et le milieu caractéristique d'un *Gymnasium* (Lycée), avec des types bien curieux de vieux professeurs loyalistes et d'élèves enflammés d'idées libertaires. JIRASEK a tenté le théâtre avec succès; quelques drames historiques, tirés de ses romans, et une tragédie rurale de belle allure, « *Otec* » (Le Père), le classent en bonne place comme auteur dramatique.

Remarquons, à ce propos, que le théâtre n'a pas une importance aussi capitale dans cette renaissance tchèque, que la poésie et le roman. Quelques auteurs seuls tentent d'heureux essais, mais il n'y a pas encore d'école, pas de noms illustres, comme Hugo, Dumas, Augier, Sardou, Labiche, Bataille ou Brieux. Les traductions des œuvres dramatiques françaises et autres tiennent une très large place, et le Théâtre Tchèque n'a pas de formule précise, pas d'orientation nette. Il tâtonne encore. Mais, cependant, il convient de noter que la scène a souvent été mise en usage pour émettre certaines idées hardies, tout à fait particulières à l'esprit national.

JIRASEK est, croyons-nous, le dernier des illustres artisans du réveil national; il a survécu à tous ses contemporains, et, comme un patriarche, il est encore entouré du respect et de l'admiration de ses compatriotes.

Un autre romancier, VINTER, avec son roman « *Maitre Campanus* », ajoute une note très personnelle à la passionnante série des œuvres inspirées par les événements historiques des siècles passés. « *Maitre Campanus* » est, à ce point de vue, très caractéristique. C'est une page admirable de l'histoire tragique de la Bohême, au lendemain de la Montagne-Blanche. Ce beau roman

vibre d'ardent patriotisme, et de nobles sentiments l'animent ; le héros, Maître Campanus, recteur de l'Université de Prague, est l'incarnation même de l'âme tchèque, de cette âme fière, endolorie, tourmentée d'angoisses, désabusée peut-être parfois, mais cependant toute pleine encore d'espérance et de courage.

Il y a entr'autres un épisode supérieurement narré : l'épouvantable exécution des chefs de la révolte de 1620. Maître Campanus assiste à cette boucherie, qui eut lieu sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à Prague ; du haut de la tour de l'Église de Tyn, il voit mourir les 27 héros de l'Indépendance, que l'ignoble Lichtenstein sacrifiait à la haine des Habsburgs. Fou de douleur, il perd connaissance, horrifié par tout le sang qu'il a vu couler sur l'échafaud, rouge comme un étal. Revenu à lui, il a de furieuses paroles pour stigmatiser les assassins et pleurer sur les glorieuses victimes ; il se raffermit dans sa foi et dans ses espérances. Ce chapitre est l'un des meilleurs du livre. Il suffirait à lui seul, pour classer VINTER en bonne place parmi les romanciers historiques. VINTER est mort en 1911.

On le voit, et cela est remarquable, la Littérature Tchèque est particulièrement nationale, préoccupée à cette époque, du même idéalisme civique et patriotique qui avait animé ses grands devanciers, précurseurs du mouvement intellectuel de la Renaissance.

ZAYER lui-même, malgré son exotisme, malgré d'évidentes influences occidentales, est profondément national, patriote. Il y a dans *Jan Maria Plojhar* et dans ses poèmes, des passages d'une magnifique envolée, où la Patrie Tchèque est célébrée avec amour.

Soit qu'ils peignent les menus tableaux de la vie rurale, ceux des petites villes, perdues dans le silence, à l'ombre de leurs tilleuls et de leurs vieilles arcades, ou qu'ils agitent la foule pittoresque de leurs personnages, les écrivains de cette période sont tous animés d'un même sentiment, d'un même élan généreux et d'un invincible amour pour leur Patrie, si longtemps malheureuse et bafouée, dont ils poursuivent le relèvement moral avec toute l'ardeur d'une foi inlassable. Ceci est à noter. Illustres ou humbles poètes et romanciers, qu'ils chantent en beaux vers, ou bien qu'ils écrivent en simple prose, tous, dévoués soldats de la Cause Nationale, ont le sentiment d'être les bardes et les éducateurs d'un peuple qui s'éveille. Il n'y a pas une seule note discordante dans cet effort. Cela est digne d'éloge.

Ils se rendent compte qu'ils sont, grands ou petits, l'avant-garde du bataillon sacré de la pensée tchèque, qui assurera la

Victoire, et placera la Bohême régénérée au premier rang des petites nations du monde slave.

Parmi ces vaillantes vedettes, quoique peut-être un peu en flanc-garde, citons encore les frères ALOYS et VILEM MRSTIK, deux fins observateurs de la vie populaire des campagnes et des jolies petites cités de Moravie.

Ils se signalent par de curieux romans, d'une belle allure réaliste, mêlée de délicat idéalisme, avec une pointe de sentiment discret et charmant, et, aussi, par une série de nouvelles d'une profonde observation, le tout écrit dans une langue riche et simple, en une étroite collaboration. La mort tragique de VILHEM est venue interrompre brusquement, en 1911, le fécond et fraternel labeur des deux écrivains.

Il semble d'abord que ces deux excellents romanciers, justement renommés, ne soient que des peintres habiles de la vie du peuple, et que les préoccupations du sentiment et de l'idéal national ne tiennent pas une grande place dans leur œuvre; on ne se rend pas très nettement compte de leur rôle et de leur influence. Cette impression n'est pas juste. Les livres des MRSTIK sont pleins de ce pur amour de la Patrie Tchèque, dont tous les cœurs sont enflammés. Ils aiment et font aimer la province morave, si originale, et les paysans slovaques; ils contribuent à l'œuvre complexe de l'essor national en apportant, eux aussi, une bonne part de nouveautés, avec leur conception bien personnelle, leur fin talent d'artistes, avec la beauté de leur style simple, coloré, souple, varié à l'infini de tous les tons les plus subtils d'une riche palette.

Le roman « *Sainte-Lucie* », dont l'idée dominante est en somme la glorification de Prague, *Zlata Praha* (Prague d'Or), semble bien être aussi l'affirmation des sentiments nationaux dont les auteurs animent discrètement les plus belles pages.

C'est l'histoire d'un pauvre diable d'étudiant, fils d'un paysan slovaque, dans le milieu pittoresque de la vie pragoise. L'existence si particulière de l'étudiant tchèque de l'Université, ses misères et ses joies, les types cocasses et curieux de cette jeunesse exubérante, tout est minutieusement observé et artistement rendu. L'ensemble est exquis, pur, délicat et charmant; il s'en dégage un frais parfum de jeunesse avec l'expression dominatrice que Prague, la romantique reine slave, est, comme Naples, la cité prestigieuse, pathétique, qui hante l'imagination des poètes. Cet amour pour Prague, synthèse de la Patrie, tous les Tchèques l'ont dans le cœur. Ils aiment ardemment l'inoubliable ville, dont l'histoire tragique est aussi celle de la gloire et des malheurs de

la Patrie. Après la lecture de « *Sainte-Lucie* », on se rend compte de la place que Prague tient dans les sentiments les plus intimes du peuple tchèque et dans les souvenirs de ceux qui ont vécu de sa vie. On s'explique leur nostalgie et leur hantise quasi-mystique.

Un autre roman, « *Le conte de Mai* », a porté les frères MRSTIK au faîte de la célébrité. C'est une délicieuse églogue, dans un joyeux décor de printemps fleuri, un poème d'amour pur, avec de beaux paysages, ombragés de grands bois. L'amour s'éveille dans le cœur tendre et naïf d'une petite Chloé de village ; le printemps s'éveille aussi le long des chemins, dans les bois, autour de la maison forestière. Le cœur de la fillette frémira d'un doux émoi ; elle aime, et les coudrettes embaument, le jardin se pare de fleurs, Mai répand sa gaieté et rit sur la terre comme en son cœur. Ce symbole est idéalement exprimé, comme l'analyse simple des sentiments de la candide jeune fille. Cela est frais, joli, et embaume comme un bouquet champêtre.

Plusieurs volumes de nouvelles s'ajoutent à ces deux livres. Elles ont toutes les mêmes qualités d'observation minutieuses ; un style coloré, vif, riche d'images précises, anime le récit. La féconde collaboration des deux frères MRSTIK rappelle un peu celle d'Erckmann et Chatrian, les délicieux conteurs alsaciens, mais avec plus de poésie encore et plus d'intense lyrisme.

Certains critiques sévères reprochent aux MRSTIK une trop grande prolixité de détails et un verbiage souvent inutile, qui perd de vue le sujet, mais ils ont du souffle, du sentiment, et le sens objectif d'une délicatesse qui ne se laisse point aller au vulgaire.

Au théâtre, ils ont donné un drame rustique, « *Mariska* ». C'est un tableau saisissant de la vie des Slovaques de Moravie. Cette tragédie, simple, poignante, curieuse par le milieu où elle se déroule, jouit d'une juste popularité. Le Théâtre National de Prague fait salle comble chaque fois qu'il la reprend. C'est, ainsi que *l'Arlésienne* d'Alphonse Daudet, un charmant tableau caractéristique pour un pays originalement pittoresque. Dans « *Mariska* », en effet, se retrouvent toute la poésie, les beautés, la couleur et les rudesses du pays slovaque, comme dans « *l'Arlésienne* » se retrouve aussi la Provence.

Le premier acte, principalement, offre un tableau fort pittoresque de la vie dans un village slovaque. Le décor, les chansons, la musique populaire, la situation, sont typiques. Une des scènes capitales montre le départ des recrues pour le régiment, la classe, — comme nous disons en France —, et, d'après cela, qui est vraiment un fidèle reflet du sentiment populaire, on peut

juger du funèbre enthousiasme patriotique dont les braves paysans tchèques sont animés pour l'Autriche !

Pour une étude complète de la Renaissance tchèque, il conviendrait, évidemment, de mentionner encore quelques écrivains de moindre importance, mais dont les mérites, l'influence sur les idées ainsi que sur la langue, ne sont pas à dédaigner. Qu'il nous soit permis de ne point nous étendre davantage et de montrer seulement « les flambeaux ». Nous avons hâte de parler du plus magnifique des poètes tchèques, du génial VRCHLICKY, le Victor Hugo de la Bohême. JAROSLAV VRCHLICKY est mort en septembre 1912, après une longue et cruelle maladie qui avait anéanti toutes ses facultés. Ce n'était point encore un vieillard, mais depuis quelques années, son activité s'était arrêtée, et il ne produisait plus rien. Les derniers moments de sa vie furent terribles. Il survivait à ses contemporains, et, tristement réduit au silence, ombre de lui-même, mort vivant, couronné de lauriers acquis par son labeur, il entrait dans l'immortelle gloire, avant que ses yeux ne se fermassent à la lumière du jour. En Bohême, on l'aimait, on le vénérait, non point seulement parce qu'il avait illustré le nom tchèque, qu'il synthétisait les aspirations tchécoslaves, mais aussi parce qu'il avait été et qu'il était l'ennemi du germanisme, l'un des apôtres, le plus ardent, le plus hautain, de la résurrection nationale.

Prague lui a fait de triomphales funérailles. C'était un beau et pur génie, un puissant écrivain, dont l'œuvre extraordinaire, gigantesque — le mot n'est pas trop fort — étonne et impose l'admiration.

Poète lyrique de haute valeur et de belle envolée, prosateur délicat, charmant et coloré, auteur dramatique de puissante inspiration, JAROSLAV VRCHLICKY a produit personnellement dix-neuf ou vingt volumes de ses œuvres complètes. C'est un inappréciable trésor pour la langue tchèque, dont il fut l'un des maîtres les plus magnifiques, peut-être. La postérité en jugera et le proclamera, quand la critique apaisée aura reconnu combien fut importante la part des bienfaits du grand poète, dans l'évolution de la culture tchèque. Un grand nombre de traductions excellentes viennent ajouter du mérite à son labeur; il a traduit de 7 ou 8 langues des ouvrages complets, et une foule de pièces d'anthologie, qui, avant lui, étaient toutes à peu près inconnues en Bohême. Ces traductions ont, paraît-il, le rare mérite d'être scrupuleusement fidèles. Elles sont nombreuses, nous l'avons dit, et leur choix est excellent. Il n'y a pas d'équivalent dans les littératures européennes. VRCHLICKY est unique, vraiment.

Avec le don d'assimilation qu'il possédait au plus haut point, il a traduit Victor Hugo, Baudelaire, Verlaine, « *L'Avare* » de Molière, et « *Cyrano de Bergerac* » de Rostand. La version, en vers tchèques, de cette œuvre théâtrale, si caractéristique et si bien française, est remarquable par son exactitude. Le Théâtre National Tchèque l'offre souvent, d'ailleurs, au public tchèque, très amateur de nos belles œuvres dramatiques françaises.

Comme beaucoup de Slaves, VRCHLICKY était polyglotte; ses traductions précieuses de l'Anglais, du Français, de l'Italien, de l'Espagnol, du Catalan et de l'Allemand sont appréciées comme ses propres œuvres, et si lon songe que le poète n'a guère dépassé les limites de la moyenne de la vie humaine, on est frappé de la puissance de ses facultés et de l'énorme travail qu'il a fourni.

VRCHLICKY a fort heureusement élargi le champ d'inspiration et les horizons de la littérature tchèque ; son cosmopolitisme éclairé, comme l'exotisme artiste et pittoresque de ZAYER, a eu une salutaire influence. Il apportait des idées, des conceptions, des esthétiques nouvelles, et d'autres pensées, d'autres manières qui devaient insuffler les forces, rajeunir, vivifier l'esprit national.

Son beau talent de poète, habile à saisir toutes les subtilités malgré l'obscurité des textes, et la souplesse de son vers, lui ont permis de rendre toutes les nuances et de se plier à toutes les images. Il a fait de la langue tchèque un admirable instrument, et il a glorieusement démontré qu'elle était apte à tout exprimer. Avec lui, le vocabulaire s'enrichissait, et la Renaissance trouvait son verbe le plus magnifique.

Autour du Maître, se groupent les jeunes talents qui l'ont compris et qui entendent suivre la même voie. Le poète fait école. Il n'a pas que des admirateurs, mais il a des disciples et des adversaires.

Quelques-uns des plus farouches nationalistes, partisans d'un « splendide isolement », derrière une sorte de « muraille de Chine », trouvent mauvaise cette xénophilie enthousiaste qui semble s'emparer de la jeune génération. La critique est acerbe, mais les esprits avisés se rendent compte que, loin d'être nuisibles, les influences étrangères ont été bienfaitrices. La Renaissance y a puisé une juvénile énergie. Le poète et ses disciples ont étendu les perspectives jusque-là limitées, en faisant connaître à leurs compatriotes les beautés des littératures étrangères. La langue tchèque en a largement bénéficié.

On admire le verbe de l'illustre poète, son magnifique lyrisme, ardent, riche, coloré, et, sauf de la part de quelques critiques

intransigeants, chacun de ses livres ou de ses poèmes est salué avec enthousiasme. Ils apportent une nouveauté, une espérance, une joie à la nation régénérée et grandie. La France a eu Corneille, Voltaire, Hugo; l'Angleterre, Shakespeare et Lord Byron; l'Italie, Dante et Carducci; la Russie, Léon Tolstoï; la Bohême a la gloire d'avoir produit JAROSLAV VRCHLICKY.

Chaque jour, de nouvelles recrues viennent s'ajouter à la phalange des rénovateurs qui se sont illustrés aux époques de fièvre et de luttes. Le « *Bataillon Sacré* » qui doit parachever la victoire intellectuelle, est formé.

C'est le temps de la très curieuse revue « *Lumir* ». L'Académie Tchèque est fondée, la presse nationale se développe, la critique s'affirme. La Renaissance a presque achevé son œuvre, après plus d'un demi-siècle de glorieux et incessant labeur.

La jeune littérature va reprendre les traditions de ses devanciers et continuer leur besogne. L'œuvre de libération se poursuivra par la pensée, malgré la censure imbécile dont l'Autriche ne se fera point scrupule d'abuser. Le peuple instruit lira avidement ses poètes, ses romanciers, ses philosophes, ses polémistes et ses journaux. Chaque jour, il prendra de plus en plus conscience de sa valeur morale et de sa force.

Maintenant, les Allemands réfléchis, non égarés par une absurde mégolomanie, ne ricanent plus quand on leur parle du prodigieux et admirable essor du peuple tchèque; ils frissonnent de crainte. Ils songent avec amertume que ces irréductibles slaves, « au crâne épais et dur », ont un cerveau plus fin, plus délié, plus souple que leur lourde cervelle tudesque, et ils tremblent qu'ils ne s'en servent un jour.

Ce que la Littérature Tchèque contemporaine était il y a quelques mois, à la veille de cette guerre, n'est pas aisé à résumer, en terminant une étude dont le but est de montrer surtout le rôle prépondérant et glorieux des Belles-Lettres dans la libération du peuple tchèque, et aussi, de suggérer à tous ceux que cela intéresse, le désir de s'instruire.

A défaut de traductions, dont nous sommes à peu près dénués, — les Lettres tchèques n'ayant point encore un *Melchior de Voguë* —, l'ouvrage de M. le Professeur HANUS JELINEK en donne un tableau précis, sincère, très complet, et en détaille les beautés. (1)

(1) HANUS JELINEK, *La Littérature tchèque contemporaine*.

La littérature contemporaine a des écrivains qui ne le cèdent en rien pour le talent à leurs devanciers des grandes époques.

Toutes les esthétiques, toutes les écoles s'y rencontrent. Elle est complexe autant qu'originale, tout embaumée de son parfum slave.

Aussi bien par son ancienneté que par sa richesse, la Littérature Tchèque peut être placée au premier rang des littératures slaves.

« Le mouvement critique de 1890 ouvre une nouvelle période de la littérature tchèque moderne. Un groupe de littérateurs, parmi lesquels se trouvent des esprits exquis et des poètes inspirés, a su exprimer, en de beaux vers et en des pages exquises, toutes les grandes et nobles inspirations de l'âme tchèque. Il nous est impossible de ne pas mentionner au moins parmi ceux-ci : A. SOVA, V. DYK et BEZRUC. Mais, deux poètes de la même génération se classent à part : J.-S. MACHAR et O. BREZINA.

« Si jamais la littérature tchèque a le droit de réclamer l'honneur d'avoir contribué au développement de la pensée humaine, c'est dans l'œuvre de ces deux poètes. Esprit vigoureux et combatif, MACHAR analyse dans ses poésies toutes les crises du cœur et de conscience dont souffre l'homme, aujourd'hui. Les impitoyables duretés de la lutte politique passionnent le poète, qui s'absorbe volontiers en ces méditations philosophiques sur le passé de l'humanité. Rien n'est plus étranger, au contraire, à OTTAKAR BREZINA que les réalités de la vie. Les yeux sont tournés vers les lointains mystérieux, vers les espaces infinis, où il évoque des visions admirables, dans les vers les plus harmonieux de la littérature tchèque. » (Extrait de la *Nation Tchèque*, Ns 5, du 1^{er} juillet 1915.)

Nous ne parlerons point du Théâtre, qui tâtonne, hésite et se cantonne dans la traduction des chefs-d'œuvres étrangers. Les dramaturges tchèques sont rares, en effet, peu expérimentés et sans formule concrète.

Nous ne dirons rien non plus des légendes, des menus contes populaires, et des milliers de chansons, si jolies, si caractéristiques.

L'ensemble, tel que nous nous sommes efforcés de le présenter, a tous les caractères d'un bel et noble effort intellectuel.

C'est celui d'un grand peuple qui pense.

Descartes a écrit : « Je pense, donc je suis. » La Bohême est. Elle sera encore plus demain. Elle saura agir à l'heure décisive.

L'horrible guerre, cruelle, décime le meilleur de la Nation. la fleur de sa jeunesse. L'Autriche criminelle a fait de la chair à canons des 25 millions de Slaves de son Empire. Elle a jeté six cent mille Tchèques dans la grande tuerie, fait pendre, fusiller et emprisonner des centaines d'autres, espérant ainsi terroriser, anéantir les Tchèques exécrés, dont la résistance l'inquiète. Elle se leurre.

Ce n'est point avec des violences, des gibets, des massacres et des carcans qu'on arrête l'évolution libératrice de dix millions d'hommes, aujourd'hui conscients de leurs devoirs et de leurs droits. On ne peut que la retarder, l'exaspérer, exciter des impatiences et d'implacables désirs de vengeance qui s'assouviront, un jour, terriblement.

Non, la Bohême n'est point réduite, ses tortionnaires ne parviendront pas à l'étouffer. Elle sortira de ses tragiques épreuves, plus vigoureuse, plus fière encore, grandie aux yeux de tous par ses malheurs.

Quel que soit le nombre de ses morts, il lui restera assez de ses enfants pour reprendre la tradition séculaire et continuer l'effort national avec une farouche énergie. Ils relèveront le cher foyer enseveli sous les ruines, et maudiront les abjects tyrans de leur Patrie, enfin délivrée.

Alors, parmi les jeunes hommes échappés aux massacres, il se trouvera un chantre inspiré, un nouveau Vrchlicky, pour magnifier les victimes obscures et pour marquer au front le malfaiteur indigne qui les fit périr.

Tant qu'il y aura un cerveau pour penser, une main et une plume pour écrire, le vieil idéal tchèque ne mourra pas. Il est vivant et fort.

Quant à l'homme qui a vainement essayé d'étouffer cette beauté lumineuse, l'histoire et la postérité feront justice de lui.

La Bohême, elle, vivra glorieuse, aimée, admirée pour son courage indomptable, aux heures d'angoisses tragiques, alors que tout semblait perdu.

Fidèle à ses nobles traditions et à son rôle historique, quelles que soient ses destinées, elle sera, dans l'Europe Nouvelle, en plein cœur du germanisme vaincu et maîtrisé, la citadelle inextinguible de la pensée slave, le rayonnant foyer de ce pur idéal dont ses écrivains furent toujours animés.

Au temps des fiévreuses luttes politiques, un de ses patriotes comme il y en a encore aujourd'hui, LADISLAV RIEGER, formulait d'énergique manière le sentiment du peuple tchèque : « Nous ne céderons pas », disait-il.

Ce mot d'ordre est inscrit dans tous les cœurs.

L'intellectuel, l'ouvrier, le paysan, l'homme simple comme le plus subtil des poètes et des penseurs, ont le même sourire confiant et serein : « Nous ne céderons pas ».

Qu'on se le dise à Vienne et à Berlin !

PAUL NOELLA.

Les Arts Tchèques.

Ces quelques pages ne sont même pas un « abrégé ». Leurs lacunes seraient sans excuse, si elles n'étaient destinées au rôle très modeste de donner quelques indications générales au public français, lequel a été laissé dans l'ignorance presque totale d'un pays qui a aimé et servi la pensée française avec une constante fidélité et un noble enthousiasme. Ce pays, je l'ai visité et j'y ai senti battre à l'unisson du nôtre un cœur généreux. Aucun ne mérite davantage de trouver, dans cet écroulement des Puissances Mauvaises que nous espérons tous, le motif de sa résurrection politique, de la réunion juste et logique de la Moravie, de la Silésie, de la Slovaquie, de la Bohême, en un seul État libre, comme jadis, aux temps glorieux où Jean l'Aveugle tombait à Crécy avec nos chevaliers. Ce jour-là, la France offrira à la Bohême l'étreinte fraternelle.

En attendant, que ces notes aident ceux de mes compatriotes qui ne la connaissent pas à savoir qu'elle est riche par son art comme par son âme, toujours opprimée et toujours fière.

La Peinture.

Il ne me sera, bien entendu, donné que d'esquisser ici l'histoire de la peinture tchèque, surtout dans sa période ancienne. Les premières œuvres furent des enluminures de manuscrits, et dès le XIV^e siècle, sous le règne de Charles IV, une confrérie fut créée pour réunir les peintures, sculpteurs, verriers, orfèvres, à la fois tchèques et germains. Le célèbre château de Karlstein, le Monastère d'Emmaüs, le Rudolphinum de Prague attestent la riche vitalité de cette école naissante, à laquelle, comme dans toute l'Europe, s'adjointirent sous les Habsbourgs l'influence italienne et hollandaise. Le mouvement très brillant du règne de Rodolphe II fut interrompu par la terrible guerre de Trente Ans, et nombre d'artistes périrent ou s'exilèrent. Skréta fut, de 1640 à

1674, le plus réputé des peintres qui ranimèrent à Prague l'activité artistique; c'est l'ancêtre de la peinture tchèque des temps modernes, avec le décorateur religieux Brandl et le peintre Reiner.

Skréta avait reconstitué et présidé la confrérie; Joseph II la supprima, et tout l'art tomba en désuétude sous son règne.

Quand, après un long et pénible silence, Prague essaya de créer une Société des Amis des Arts, en 1796, on n'y vit guère que des Allemands, des Italiens, des Munichois, et il semblait que tout lien fut rompu entre le passé douloureusement dispersé ou enseveli, et l'espoir d'une renaissance. Le XIX^e siècle vit cependant se réveiller les revendications nationales, le slavisme et, du même coup, le désir d'art tchèque et slovaque.

On vit donc se créer des cercles artistiques, des sociétés d'encouragement, s'appuyant sur l'étude du folklore et de l'art populaire. Joseph Hellich, peintre honorable de sujets religieux et historiques, présida la société fondée en 1839, qui existe encore aujourd'hui, et des peintres inspirés timidement par la formule romantique: Lhota, Javurek, Maixner, François Cermak, évoquèrent, avec Hellich, des souvenirs nationaux. Mais ce n'étaient que des succédanés de la fâcheuse école de Dusseldorf, aussi peu louables技iquement qu'un Overbeck ou un Corrélius.

Il faut arriver à Josef Manès (1820-1870), pour trouver tout ensemble un grand peintre, un grand caractère, et un véritable créateur assemblant les énergies morales d'une renaissance.

Entre toutes nos injustes négligences françaises envers les beaux artistes d'Europe Centrale, nulle n'est plus flagrante. Manès est ignoré en France; tous nos artistes devraient connaître et respecter son nom et son œuvre, une des plus importantes du XIX^e siècle. Manès a peint d'admirables portraits, des nus puissants, de curieux paysages, des ensembles décoratifs d'une invention, d'une fantaisie et d'une richesse rares. Il brisa net, au point de scandaliser, avec l'école conventionnelle allemande; certes, il ne put se dégager absolument et toujours des formules académiques, mais son effort en ce sens fut énorme, et s'il ne fut pas toujours personnel, c'est que son intelligence, son sens de la beauté, le portaient à s'émouvoir des œuvres étrangères et à engager la vision dans son atelier. Un artiste qui vit isolé, dans un pays où toute tradition est morte, entouré de regards hostiles, rêvant de constituer toute une école, de ressusciter tout un pays d'art, ne pourrait malgré son génie — et Manès en eut — inventer à lui seul ce monde, sans prendre conseil des autres nations plus

favorisées et en refléter les influences. C'est pourquoi Manès, énorme travailleur, artiste ultra-sensible, passionné de théories, vibrant, brûlé par une âme fervente qui usa prématurément son corps, changea plusieurs fois de style et de procédés, mais toujours avec un admirable scrupule technique et une science profonde. Sa plus heureuse inspiration fut d'aller chercher en Moravie, dans l'art décoratif, les costumes, les sites et les mœurs populaires, l'inspiration d'une esthétique tchèque. Il y fit des œuvres exquises, il y découvrit un pittoresque, mais surtout il y trouva les bases vraiment logiques de l'école nationale qu'il rêvait, et il ouvrit une voie où tous depuis sont passés, voie féconde où bien des œuvres originales se sont trouvées et se trouveront encore. Ce grand homme, précurseur et excitateur d'énergies, est à bon droit vénéré par tous les artistes de Prague et ils ont donné son nom à leur principale exposition et société, afin que cette haute mémoire fût toujours conseillère invisible de leurs efforts.

Quelques artistes intéressants ont brillé dans la période intermédiaire entre Manès — dont la manière va du classique et du romantique à l'impressionnisme — et les peintres d'aujourd'hui. Certains ont été des exposants appréciés de nos Salons, les premiers à montrer aux Parisiens d'éclatantes scènes dalmates ou bosniaques et à les initier à ces costumes prestigieux, attrayants et singuliers.

Ladislav Pinkas fut élève de Couture; dessinateur, céramiste, et créa à Prague l'Alliance pour la propagation de la langue française, dont son fils, le Docteur Pinkas, ardent patriote et ardent francophile, est l'actuel président.

Chitussi fut un paysagiste qui se mit à l'école de nos maîtres de Barbizon.

Brozik, peintre d'histoire habile et brillant, obtint de grands succès en France avec ses vastes toiles reproduisant les scènes de l'histoire de la Bohême. Il mourut vers la cinquantaine, à Paris, ayant rappelé chez nous, par sa fortune rapide et son talent de metteur en scène, le Polonais Matejko et le Hongrois Munkacsy. On peut contester le style et l'art d'un Brozik, mais les artistes tchèques doivent lui savoir gré de son nationalisme, de ses tendances et du prestige, fût-il officiel, qu'il attira à leur pays, dans nos Salons.

Le nerveux illustrateur Marold qui fut, non seulement un grand illustrateur, mais surtout un observateur très fin de la vie, dont il saisissait toutes les nuances délicates, ainsi que le décorateur Mucha, au talent facile et d'une agréable souplesse ornementale, ont également été réputés. La manière de Mucha fit même exagérément fureur et connut une gloire disproportionnée à son mérite.

Un artiste de toute autre envergure, modeste, ignoré ici, Mikulas Ales (1849-1913) a laissé un profond souvenir dans le cœur de ses compatriotes. Il est resté cher aux tout récents artistes, comme au public, par ses innombrables dessins de la vie populaire tchèque, d'une invention attendrie et malicieuse, d'une inspiration infiniment originale, d'une qualité d'humour qui n'est pleinement savoureuse que pour les Tchèques eux-mêmes, mais à cause de cela, les satisfait sans réserve. Il est aussi le continuateur de Manès, mais son art est plutôt épique, comme celui d'un autre continuateur de Manès, le professeur Zenisek, qui devint plutôt un peintre de fresques.

Un autre artiste, Hynaïs, élève de Paul Baudry, a été un décorateur élégant, savant, harmonieux, dont l'art s'est manifesté à l'Opéra de Vienne et, conjointement à Ales et Zenisek, au Théâtre National de Prague. Hynaïs a été de plus un esthéticien, un éducateur, dont l'influence a été précieuse aux peintres de l'école actuelle de Prague, ainsi que celle des deux grands artistes Pirner et Hans Svaigr.

Cette école, qui expose à la Société Manès, et dont la Moderne Galerie groupe une belle série d'œuvres, compte quelques très beaux peintres.

MAX SVABINSKY, élève de Pirner, portraitiste, peintre de nus, décorateur, est un dessinateur magistral et, de plus, un des cinq ou six aquafortistes vraiment grands de l'Europe contemporaine. Jean Preisler est un coloriste d'une poésie mystérieuse, un décorateur symboliste chavannesque, d'une troublante imagination. UPRKA exprime, avec un coloris étincelant et une verve impressionniste, les scènes rustiques de la Slovaquie. Le paysagiste SLAVICEK, mort récemment, élève du paysagiste Julius Marak, était un puissant et mélancolique musicien des harmonies crépusculaires. Le peintre KUPKA, après de beaux dessins et de riches études, s'est consacré à des recherches de synthèses linéaires des couleurs. Il vit à Paris, comme le fin et savant graveur François SIMON, le peintre et illustrateur Louis STRIMPL, et le portraitiste et paysagiste SPILLAR. Hugo BETTINGER et Victor STRETTI, sont des peintres de portraits et de mondanités, et le second s'est fait aussi par l'eau-forte, l'iconographe des églises et des vieilles rues pragoises. KASPAR est un illustrateur très original et un graveur délicat. NEJEDLY, le peintre de compositions d'une couleur expressive et fine, STRETTI ZAMPONI, iconographe connu en France et en Angleterre, KNUPFER, peintre de marines et de poèmes d'une harmonie délicate, LISKA, peintre de compositions tristes, doivent aussi être cités.

A ces noms, plusieurs mériteraient d'être ajoutés. Ces artistes n'ont guère exposé qu'en Europe Centrale. Nous devons nous reprocher de n'avoir rien fait pour les attirer dans nos Salons, où ils eussent mérité de belles places, et il est à notre confusion que notre Musée du Luxembourg, qui s'ouvre pourtant aux Écoles étrangères modernes, ne possède point d'œuvres tchèques, un beau portrait de Manès ou de Svabinsky, ou une composition d'Uprka. C'est d'autant plus fâcheux, que ces artistes adorent la France, luttent contre l'esprit germanique, admirent passionnément nos peintres, et que leur revue « Volné Smery », organe de la Société Manès, a publié une foule d'études illustrées sur notre art, sans parler même des réceptions triomphales faites à Rodin ou à Le Sidaner, dont les œuvres furent exposées à merveille et qui reçurent un accueil personnel des plus généreux. C'est là un milieu francophile ardent, une véritable enclave française en plein terroir austro-allemand — et notre devoir sera de reconnaître dignement une si fidèle fraternité, de réparer une longue et injustifiable négligence.

La Sculpture.

L'ancêtre de la sculpture tchèque est, au XIV^e siècle, l'architecte de la Cathédrale de Saint-Vit, Pierre Parler, statuaire autant que constructeur.

La Renaissance vit un autre artiste remarquable, Mathias Rejsek, qui décore notamment l'admirable Tour des Poudres.

Au XVII^e siècle, le style Jésuite régna : défectueux, ampoulé, quand on l'examine isolément, il prend pourtant à Prague un caractère intéressant, par l'accumulation : il produit un grand effet de pittoresque ornemental.

Au XVIII^e siècle, Ferdinand BROKOFF décore abondamment la ville, et notamment, le célèbre Pont Charles-IV, un des plus beaux de l'Europe, dominant si majestueusement la large et puissante Vltava.

Le XIX^e siècle vit la Sculpture tchèque évoluer comme la Peinture. VACSLAV LEVY (1820-1870), Joseph MAX, furent des sculpteurs ingénieux. Joseph MYSLEK, né en 1848, un des plus grands sculpteurs du monde et patriarche de la Sculpture tchèque, a choisi les sujets légendaires de la Bohême. SCHNIRCH a modelé quelques beaux bustes de contemporains illustres, constituant ainsi une précieuse iconographie analogue à cette suite d'eaux-fortes où Max SVABINSKY a fixé les traits de Manès, de Smetana, de Dvorak et de maint artiste ou savant. SUCHARDA, né en 1866, est l'auteur du vigoureux monument de l'historien Palacky et de

plus, d'un grand nombre d'amples groupes connus. SALOUN est l'auteur du monument de Jean Hus, récemment inauguré à Prague. Il y a un grand charme de douceur mystique, dans les œuvres religieuses de F. BILEK. Enfin, parmi les artistes d'aujourd'hui, auprès du jeune et très curieux JAN STURSA et du nerveux MARATKA, élève de Rodin, et d'un plus jeune, L. BENÈS, il faut surtout citer un sculpteur qui a exposé souvent avec succès à Paris, Bohumil KAFKA, admirablement doué et en possession d'une énergie maîtrise.

J'ajouterais à ces notes très brèves, la mention d'un art décoratif délicieux, issu de la fantaisie rustique des Slovaques. Le Musée de Prague (Ethnographie, folklore) émerveille par la variété, l'ingéniosité, la sûreté de goût, l'originalité de coloris et de style, des céramiques, des broderies, dues au génie instinctif du peuple slovaque. Les artistes récents, sous l'inspiration de Manès, y ont trouvé le renouvellement de leur vision, mais un voyage d'études en Slovaquie et en Pays morave, serait pour tout artiste européen, un admirable enseignement, une joie et une éducation des yeux, car c'est là un des coins, aujourd'hui si rares, où l'archaïsme a le mieux conservé ses traditions et où on peut encore se réjouir d'un ensemble de paysages, de costumes, d'intérieurs d'une harmonie hardie et d'une richesse presque orientale. Une artiste, entre autres, Mlle ZDENKA BRAUNEROVA, belle-sœur du grand écrivain français Elémir Bourges, s'est activement occupée de cet art, créant elle-même des verreries et des eaux-fortes et un peintre graveur et critique d'art des plus regrettés, Milos JIRANEK avait également beaucoup fait dans ce sens.

La revue « *Volné Smery* », dirigée avec érudition et goût par le très fin critique F.-X. SALDA, n'a pas manqué de faire à l'illustration et au commentaire de l'art populaire tchèque une place large et méritée. Nos Salons de Paris, qui se sont ouverts à tant de manifestations étrangères, et même hélas, au triste et pesant art munichois, ont eu le tort impardonnable de ne jamais songer à une invitation qui eût, en remerciant la Bohême de sa sympathie zélée, permis aux artistes et au public français une véritable révélation. Si j'insiste à ce point sur notre dette, c'est dans la ferme espérance qu'au lendemain de la crise terrible, la France, mieux instruite de l'étranger, mieux édifiée sur ses vrais et ses faux amis, aura à cœur de reporter sur les uns les bienfaits qu'elle accordait trop aux autres — et la Bohême aura droit, entre tous, à ce nouveau traitement.

L'Architecture.

Elle fut romaine, puis gothique, comme l'atteste entre autres la Basilique romane de Saint-Georges, enclose dans le Hradcany (Château-Royal) et la magnifique Cathédrale de Saint-Vit, due à Mathias d'Arras et à Pierre Parler, est d'un gothique rappelant Beauvais et Narbonne. Puis, le gothique flamboyant fut très en faveur, sous Vladislav Jagellon. Sainte-Marie-du-Tyn, Saint-Charles, l'Hôtel de Ville, les tours du Pont Charles-IV, la Tour des Poudres, comptent parmi les plus beaux témoignages d'art qui font de Prague une Florence de l'Europe Centrale.

Il y eut ensuite une période italienne, au XVI^e siècle, la Renaissance s'imposa là comme partout (Scamozzi, notamment, travailla beaucoup à Prague). Mais ces concessions heureuses à l'ordre toscan furent annulées par l'intrusion du style Jésuite, dominant le XVII^e et le XVIII^e siècles. Ce fut le triomphe du style baroque, mais un peu modifié par le goût local. KILIAN IGNACE et les DUNZENHOFER construisirent beaucoup de palais et d'hôtels. Les statues surajoutées au Pont Charles sont bien indigues de ses admirables tours, sauf une. Néanmoins, le baroque, à Prague, s'il reste toujours odieux dans les églises, produit dans les rues, par le faste d'animation des groupes et le foisonnement des ornementsations, une impression amusante et luxueuse qui ne va même pas sans une certaine grandeur, et est en tous cas mille fois plus agréable que nos tristes cités rectilignes. Des quartiers entiers dans un même style, quel que soit ce style, ont toujours du caractère; d'ailleurs, tout est dominé par les chefs-d'œuvre gothiques, et, en tenant compte des très curieuses maisons de Mala Strana (quartier du bord de l'eau), dans les îles fleuries de la large et noble Vltava, des collines verdoyantes, des beaux jardins, on emporte de cette fusion du baroque italien et de la splendeur du Moyen-Age, l'impression d'une des cités les plus captivantes de l'Europe.

Le XIV^e siècle a vu Prague se transformer en grande ville moderne; ce n'a pas été sans sacrifices, et il faut espérer, notamment, que le merveilleux cimetière juif, d'une poésie si troublante, ne disparaîtra pas tout à fait.

Le Théâtre National a été dû à Zitek, aidé de Schulz, qui a également construit le Rodolphinum (Palais des Beaux-Arts) et le vaste Musée Royal de Bohême, sur la Place Venceslas. L'architecte MOCKER s'est attaché aux restaurations des édifices gothiques. WIEHL, au contraire, a réalisé dans les quartiers neufs, quantité de demeures en style de néo-renaissance.

De tous ces édifices, le plus cher aux coeurs tchèques est le Théâtre National de Zitek et Schulz, monument élevé par souscription publique, avec un enthousiasme inoui, et que les meilleurs peintres et sculpteurs se sont honorés de décorer.

L'architecte et décorateur le plus récemment révélé est J. KOTERA, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Prague, qui répand à Prague un « Art nouveau » élégant, logique, plein de goût et d'ingéniosité. Il était naturel qu'en s'organisant, la jeune Bohême, isolée en terroir germanique, fût influencée par Vienne et Munich. Cela a permis aux Allemands de dire que toute tentative d'art ornemental en Bohême ne pouvait que relever du style munichois des expositions de la « Sécession ». Mais la vérité est que ce style abominable a été transformé, allégé et amélioré par les jeunes Tchèques, de telle manière que c'est à eux à présent que les Allemands empruntent, sans en convenir, comme ils empruntèrent aux Anglais et aux Belges. Il y a eu là l'influence la plus heureuse de l'esprit slave et des recherches de folklore en Moravie, en Slovaquie. L'architecte Jurkovic a créé avec d'autres encore un art très original et tout à fait national. Moins originaux sont Noyotny, Pfeifer et Driak. On peut voir à Prague des exemples de construction et d'aménagement comme le nouvel hôte de l'archiduc Etienne, on y sera charmé par tous les détails, matériaux, ferronnerie, meubles — et on cherchera vainement, en passant en Allemagne, de pareils motifs de charme, un dosage aussi discret du goût et de la fantaisie artistique dans le confort et ses nécessités. Il y a un style tchèque qui a son aspect bien personnel et attrayant, et du moins, à la veille de la grande guerre, l'unité des efforts des peintres, des critiques d'art, des architectes, des ethnographes, donnait les meilleurs espoirs de réalisation d'un caractère national très homogène et libéré d'influences germaniques.

La Musique.

De tous les peuples, le peuple tchèque est assurément un de ceux chez lequel l'amour de la musique, l'instinct du rythme, le sens des timbres, sont les plus vifs; tout Tchèque est un musicien. Dès l'époque catholique de la Bohême la musique sacrée fut en honneur, mais la période hussite donna plus d'activité au désir musical de la race. Le mouvement hussite ne fut pas seulement une réforme religieuse, mais aussi un mouvement de patriotisme populaire dirigé contre le pangermanisme intrus : de là, des cantiques, des chorals, des chants à la fois pieux et guerriers, comme le célèbre chant des soldats de Jan Ziska, et une quantité

d'hymnes dont, entre autres, Komensky (latinisant son nom en Coménius) publia des recueils au XVII^e siècle. Rodolph II s'organisa bien une chapelle, mais il n'y appela que des artistes d'Italie et de Hollande. C'est au XVII^e siècle qu'il faut arriver pour voir s'ouvrir une école de musique vraiment tchèque, à Prague.

Je ne laisserai point échapper cette occasion de faire un juste hommage à la Bohême d'un illustre compositeur qu'on ne lui attribua jamais; le chevalier Gluck passe généralement pour un Allemand. C'était un Tchèque, né à Weydenwang entre Bayreuth et Carlsbad, d'une famille de gardes-forestiers au service des princes tchèques Lobkovic; le nom lui-même doit s'écrire Kluk, ce qui signifie en tchèque un gamin et la forme « Gluck » est un adoucissement à l'allemande, encore qu'il ne faille nullement confondre avec le mot allemand Glück (avec tréma) signifiant « Bonheur ». Certaines affiches des opéras de Gluck portèrent « Cluck » et en Italie, on l'appelait « Il divino Boëmo ». Il fut étudiant à Prague, il joua même de l'orgue de Sainte-Marie du Tyn sous la direction du célèbre frère mineur Czernohorsky, dont l'œuvre a disparu et qu'on a pu comparer à J.-S. Bach. GLUCK fut très intéressé par les chants hussites, les danses slovaques, et on retrouve maint souvenir des lieders tchèques dans les ariettes et les ballets de ses opéras. Il est donc nécessaire de s'appuyer sur les documents ignorés jusqu'ici, et notamment, sur ceux qu'ont fournis les érudits pragois, LOWENBACH et PROCHAZKA, pour exclure les prétentions allemandes à l'annexion de l'auteur d'*Alceste*, d'*Armide* et d'*Iphigénie*.

La fin du XVIII^e siècle vit des compositeurs tchèques comme KOSELUH et DUSSEK, l'ami de Mozart, dont le « Don Juan », écrit en Bohême, fut donné à Prague pour la première fois. ZELENKA et TUMA furent des capellmeisters réputés, auteurs de musique religieuse. MYSLIVECEK fit jouer en Italie une trentaine d'opéras. BENDA, FISCHEL, écrivirent beaucoup de quartettes, d'opéras, de mélodies, et JEAN STEFANI osa, avec *Cracoviens* et *Montagnards*, le premier essai de drame lyrique national. La France a connu DUSIK maître de chapelle de Talleyrand, et REICHA, qui succéda à MEHUL au conservatoire de Paris. Il faut citer enfin, dans le premier tiers du XIX^e siècle, outre REICHA, le pianiste-compositeur TOMASEK, élève de Mozart, et FRANÇOIS SKROUP, l'auteur du chant national « Où est ma patrie », des Bohèmes et des Moraves.

C'est à FRÉDERIC SMETANA (1824-1884), qu'il faut arriver pour trouver à la fois un génie, un des plus beaux musiciens de l'Europe centrale et le créateur du mouvement musical tchèque moderne, ayant fait pour l'art musical de son pays, ce que Manès fit pour la peinture. Pianiste, évincé pour son nationalisme de la Cour de François-Joseph, directeur de musique à Goeteborg en

Suède, pauvre et atteint par des deuils cruels, SMETANA revint à Prague pour y fonder une école nationale avec FERDINAND HELLER, organiser l'Opéra national, dont il fut chef d'orchestre et où il donna la « Fiancée vendue » (1870), puis « Dalibor » et « Libuse », drame sacré des origines légendaires de Prague, joué en 1881 et donné depuis seulement, selon sa volonté, aux grandes dates historiques de la Bohême. Persécuté par l'élément germanique, ayant peine à secouer l'apathie et la timidité de la bourgeoisie tchèque, SMETANA s'usa dans des luttes ingrates, devint sourd et finalement mourut fou. On lui doit, outre les œuvres dramatiques citées plus haut, des ouvertures (« Les Hébrides », Fernand Cortez), des pièces de piano, l'opéra « Les Brandebourgeois en Bohême », « Le Secret », « Le Baiser », un drame inachevé « Viola », deux quatuors intitulés « Ma vie » et le cycle de poèmes symphoniques appelés « Ma Patrie ».

Aujourd'hui, Smetana est vénéré par toute la Bohême, et elle salue en lui un initiateur, le Beethoven tchèque. Les douloureuses circonstances de sa vie empêchèrent qu'il fût aussi célèbre et aussi répandu que son génie le méritait, et s'il avait voulu être moins exclusivement Tchèque, il eût été universel. C'était un inspiré. « Libuse » est un grandiose chef-d'œuvre, « Ma Vie » et « Ma Patrie » sont des créations de la plus haute émotion, et la « Fiancée vendue », simple caprice, sous l'étourdissant succès de laquelle on voulut écraser ses œuvres plus profondes, n'en est pas moins un bijou de couleur et de sentiment. Mais toute la musique de Smetana est d'un maître, admirable par la forme et par le sentiment. C'est à peine si quelques fragments symphoniques sont connus en France.

On y a entendu davantage, bien qu'aux concerts seulement, des œuvres de DVORAK. ANTONIN DVORAK (1841-1904) est le plus considérable symphoniste tchèque après SMETANA, qui le protégea, l'arracha à la misère et le conseilla. Organiste à Prague, professeur au Conservatoire, nommé au même poste à New-York de 1892 à 1895, DVORAK revint mourir à Prague. Il avait composé huit opéras, dont « Dimitri » et « Rusalka », cinq symphonies, des chœurs, des rapsodies slaves, des lieder serbes, tsiganes, tchèques, néo-grecs, neuf quatuors, des trios, des concertos avec orchestre, un « Stabat », etc., avec une fécondité qui n'exclut jamais le scrupule technique. La musique de DVORAK est nerveuse, passionnée, puissante, pleine de feu, aussi riche de caprice que de pathétique comme sa race elle-même dont il a su transcrire musicalement le pittoresque, tandis que SMETANA en exprimait avant tout l'âme douloureuse.

Auprès de ces deux musiciens de premier ordre, il faut nommer ZDENKO FIBICH (1850-1902), auteur de quatuors, de sympho-



nies, d'œuvres de piano, d'un quintette et d'œuvres dramatiques dont « Une Nuit à Karlstein », « Hippodamie », « Tantale », « La Vengeance des Fleurs ». FIBICH est totalement ignoré en France. Les Tchèques aiment en lui un musicien délicat, intimement national, qui leur reste familier et ne peut être pleinement goûté que si l'on connaît bien leur patrie.

Quelques compositeurs modernes, mais fort remarquables, se groupent autour de ces trois maîtres. SKUHERSKY (1834-1892) et SCHEBOR (1843) ont écrit des opéras nationaux, ainsi que ROZKOSNY (1833), BRADSKY (1833-1881) et enfin CHARLES BENDL (1833-1897), auteur de « Leila », de plusieurs mélodrames et de pièces orchestrales. On ajoutera à cette liste BLODEK, auteur du « Puits », Hrimavy, KAREL KOVAROVIC, directeur de l'Opéra Tchèque et le chef très renommé de son orchestre, et enfin NAPRAVNIK qui s'est fait en Russie une situation enviée et dont les opéras et quatours s'apparentent au style russe moderne de BORODINE et des GLAZOUNOW.

Les jeunes symphonistes, qui créent actuellement, les FŒRSTER, les NOVAK, les NEDBAL, les JOSEF SUK sont moins préoccupés, semble-t-il, de se relier à l'école européenne comme le voulait SMETANA, que de rechercher dans le folklore des motifs exclusivement tchèques. Du moins y sont-ils parvenus, en se libérant nettement de toute influence austro-allemande. Ils font du meilleur nationalisme en harmonisant ces innombrables et incomparables lieder qui fleurissent en Slovaquie, en Silésie, en Moravie, en Bohême, c'est-à-dire dans tout le slavisme encastré dans l'Europe centrale, trésor délicieux dont Ch.-J. ERBEN et MARINOVSKY de 1868 à 1873 publièrent une importante collection, accomplissant en Bohême ce que Charles Bordes fit pour la musique française des XIV^e et XV^e siècles. Rien ne peut dire le charme, l'invention, l'éclat, la langueur de ces créations du génie populaire qui n'ont pas eu un Liszt ou un Chopin pour les répandre glorieusement dans l'univers, et sont pourtant aussi belles que les plus belles trouvailles hongroises et polonaises. La musique savante ou populaire de la Bohême est un domaine inexploré par les Français ; une fois de plus j'en exprimerai mon regret et mon étonnement.

Il faut ajouter enfin que, depuis cent ans et plus, Prague a du moins fait connaître au monde de beaux virtuoses, DREYSCHOK, FERDINAND LAND, SLAVIK furent jadis réputés. C'est au Conservatoire de Prague que se sont formés les chanteurs BURIAN, SLEZAK, HES, les cantatrices EMMA DESTINOVA et BOZENA KACEROVSKA, les violonistes ODRISEK, KOCIAN et KUBELIK, illustres en Europe et en Amérique comme le merveilleux « Quatuor Tchèque » — et Paris a eu en 1913 la révélation de cette Chorale des Instituteurs

Tchèques qui s'égale aux Chanteurs de Saint Gervais. L'école musicale de Bohème a su garder, comme l'école picturale, sa fine et forte originalité slave malgré l'écrasante ambiance du germanisme.

S'il m'est permis de conclure cette trop brève étude par l'énonciation d'une espérance, je dirai simplement que l'art tchèque est tout prêt à fournir son royal cadeau à la nouvelle Bohême libre que la justice immanente et l'accomplissement des destins feront certainement naître demain de l'immense cataclysme, sur le cadavre de l'aigle autrichienne à jamais abattue.

CAMILLE MAUCLAIR.

L'Économie Tchèque.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte d'Europe pour comprendre l'importance que doit avoir, au double point de vue politique et économique, le quadrilatère, largement ouvert du côté du Sud-Est, qui forme au centre de l'Europe une sorte de bastion, à égale distance de la mer du Nord et de l'Adriatique.

Cette région a conservé le nom de la principale des peuplades celtiques qui y était installée au début de l'ère chrétienne. Les Boïens ont disparu, mais le nom de « Bohême » existe toujours.

C'est là que vinrent se fixer, au VI^e siècle, les dernières vagues des tribus slaves qui occupèrent à ce moment la plus grande partie de l'Europe centrale. La principale de ces tribus était celle des Tchèques.

Depuis quatorze siècles, le peuple tchèque a défendu avec une vaillance étonnante la terre sur laquelle il était installé. Entouré d'Allemands, en butte à des incursions continues, ne se rattachant aux autres peuples slaves que par une bande de terrain assez étroite, il a lutté avec un courage inouï contre les envahisseurs. Par sa position même, il a été condamné à l'héroïsme. Il forme aujourd'hui un bloc compact qui englobe, en y comprenant les Slovaques du Nord de la Hongrie, plus de dix millions d'êtres humains.

A plusieurs reprises, les Tchèques ont dû soutenir des luttes terribles contre les Allemands. Allemands d'Allemagne et Allemands d'Autriche parvinrent adroitement à obtenir des faveurs et des priviléges de toutes sortes. Installés surtout dans les villes, ils prirent une place prépondérante dans la bourgeoisie; la plus grande partie du commerce passa peu à peu entre leurs mains.

Seuls, la noblesse et le peuple des campagnes persistèrent dans leur antipathie. Les Allemands, occupant les situations plus lucratives, finirent par imposer leurs mœurs et l'usage de leur langue. Ils provoquèrent de si vifs mécontentements, qu'une

grande révolte éclata. La guerre des Hussites fut moins une guerre religieuse qu'une guerre de races. Et ceux qu'extermina le fameux Ziska, étaient presque tous des Allemands.

La renaissance du sentiment national tchèque fut étouffée de nouveau, et la guerre de Trente Ans plongea le pays dans une telle misère, qu'on put croire un instant la Bohême à jamais condamnée. Beaucoup de familles quittèrent le pays, leurs biens furent distribués à des Allemands, la langue tchèque ne fut plus considérée que comme un jargon de paysans. Les Allemands s'infiltrèrent dans les parties septentrionales et occidentales du pays, un certain nombre de Slaves furent plus ou moins germanisés.

Le XIX^e siècle devait amener un admirable réveil. Il nous a fait assister à des luttes entre Tchèques et Allemands si ardentes, qu'on peut dire qu'il n'y a pas de contrées où l'on trouve, entre deux races vivant l'une à côté de l'autre, de plus profondes antipathies. L'antagonisme est d'autant plus fort, qu'il se complique de luttes de classes très accentuées.

Dans les régions où la population est mixte, des groupements économiques parallèles se sont en effet constitués, des caisses de crédit notamment, à côté desquelles on voit fonctionner des associations musicales, des sociétés de gymnastique, des associations pour l'instruction, etc...

Le réveil des Tchèques, entravé longtemps par les Allemands, est maintenant complet. Un souffle de vie puissant anime les habitants de la Bohême. La Société des Sokols, qui leur a donné un élément de représentation nationale, surtout vis-à-vis de l'étranger, est arrivée à de très heureux résultats. Elle a complété les efforts que font les Tchèques, soit dans leur Diète, soit au Parlement de Vienne, pour la défense de leur langue et de leur nationalité.

Les différents séjours que j'ai faits en Bohême m'ont permis de constater l'importance des transformations économiques du pays. L'exposition si remarquable qui avait été organisée par la Chambre de Commerce de Prague, a puissamment contribué à mettre en relief la régénération politique et économique de la Bohême slave.

Par sa position géographique, la Bohême était prédestinée à un brillant avenir. Dès le VIII^e siècle, il est question de l'activité commerciale de Prague, et les habitants eurent bientôt d'importantes affaires avec des Saxons, des Bavarois et des Francs. Prague devint aussi un centre industriel très actif.

C'est surtout au XIX^e siècle que s'est accentué l'essor de ce pays privilégié. Il renferme, en effet, de riches mines,

en même temps qu'il possède un sol très fertile. La présence de mines de charbon et de fer a donné une grande activité à l'industrie métallurgique. Il y a en Bohême plus de 5.000 usines où l'on fabrique toutes sortes de machines, de la quincaillerie, des clous, du fil de fer, de la tôle. La fabrication des boutons en métal a pris une grande importance. La fabrique de machines électriques de KRIZIK jouit d'une grande réputation. On construit aussi des locomotives, des tenders et des wagons, des automobiles et des cycles de toute espèce. Il faut mentionner parmi les produits de l'industrie tchèque, les machines agricoles, les appareils de physique et surtout la verrerie. Les ouvrages en bois, les instruments de musique, les jouets, se sont concentrés dans les régions montagneuses. On tire, de la force motrice des torrents et des chutes d'eau, un très bon parti.

L'une des principales industries de la Bohême est l'industrie sucrière. Dans le seul rayon de la Chambre de Commerce de Prague, il y a 70 fabriques de sucre, et le développement de cette industrie est tout à fait remarquable. La moyenne actuelle de la fabrication, dans la période décennale 1901-1910, a été de près de 6 millions de quintaux. Les sucreries agricoles sont constituées sous la forme de Sociétés tchèques qui, grâce à l'appui et à la protection de la Société tchèque pour l'industrie sucrière, fondée par la Zivnobanka, résistent victorieusement aux efforts que font les Allemands pour paralyser leur activité. La plus grande partie du sucre que produit la Bohême est exporté par Hambourg.

L'industrie de la brasserie a une réputation mondiale ; elle a donné une grande importance à la culture du houblon et à celle de l'orge. La Bohême produit près de la moitié de la bière fabriquée en Autriche. La Brasserie Municipale de Plzen (Pilsen) ne produit pas moins d'un million d'hectolitres par an.

La Bohême possède d'importantes distilleries, alimentées soit par les pommes de terre, soit par les déchets de l'industrie sucrière et ceux des brasseries.

La charcuterie de Prague est renommée. Il y a dans cette ville près de 400 maisons qui s'occupent d'exportation.

Il faut accorder aussi une mention à l'industrie textile et à la tannerie.

L'industrie textile est très ancienne. Les commerçants arabes venaient déjà au Moyen-Age jusqu'à Prague, pour y acheter des toiles fines de lin. L'introduction du coton fut d'abord défavorable aux tisserands tchèques. C'est à la suite de luttes opiniâtres qu'ils se sont adaptés, surtout dans la région montagneuse du Nord-Est, aux nécessités actuelles.

L'industrie textile de la Bohême, qui occupe un quart des métiers de l'Autriche, a pris une place des plus honorables sur les marchés mondiaux.

Le mouvement d'exportation dans les Balkans avait, depuis le commencement du siècle, beaucoup augmenté. Dans toute la région septentrionale, on trouve des filatures bien organisées et à côté d'elles, des fabriques de tricot mécanique, de tapis, de cordes, de chapeaux. La broderie et les dentelles tchèques sont admirées dans toutes les expositions. La cordonnerie, qui se fait surtout à domicile, passe pour être de très bonne qualité.

Comment ne pas parler avec éloge de l'industrie céramique et de la verrerie? L'industrie céramique a trouvé en Bohême des conditions favorables. Le pays possède de riches couches d'argile, qui ont amené la création de briquetteries, de fabriques de poterie, de faïence et de porcelaine, de majolique et de terres cuites. La verrerie de Bohême est célèbre dans le monde entier.

De grands progrès ont été réalisés par l'industrie chimique; il y a d'importantes fabriques d'acide sulfurique, d'acide chlorhydrique, et de salpêtre, des fabriques d'acide nitrique, de sulfate de soude et de sulfate de fer, des fabriques de couleurs, de vernis, d'engrais. Il y a des fabriques de parfums et de savons et des raffineries de pétrole, à Pardubice, à Kolin et à Prague.

L'imprimerie existe en Bohême depuis 1468. C'est à cette époque que remonte celle de Plzen.

Les arts industriels sont remarquablement développés. La serrurerie artistique, l'ébénisterie et surtout la joaillerie de Prague sont avantageusement connues. Les bijoutiers pragois tirent un bon parti du grenat, qui se trouve en grande quantité dans les montagnes.

Au développement industriel, correspond un développement du commerce non moins remarquable. La Bohême est maintenant sillonnée de chemins de fer. Elle possède à elle seule presque le tiers des voies ferrées de l'Autriche. Des voies de pénétration nombreuses la mettent en communication avec toutes les contrées voisines. La navigation intérieure a fait aussi de grands progrès.

Les relations commerciales sont facilitées par une Société d'exportation, par plusieurs associations commerciales, par un grand nombre de Sociétés d'assurances et de crédit. Les banques se sont multipliées, de même que les Caisses d'épargne et les Caisses de crédit, qui rendent aux agriculteurs de très grands services.

La vie financière n'est pas moins active que la vie commerciale. Il y a deux Bourses à Prague, une Bourse pour les valeurs et les marchandises, une autre pour les produits agricoles.

Au développement industriel et commercial s'ajoute un développement très satisfaisant de l'agriculture. Les Tchèques ont toujours été considérés comme de bons agriculteurs. Le sol, généralement fertile, se prête à des cultures très variées. L'élevage du bétail s'est accru. Les laiteries et les fabriques de fromage ont pris une grande importance. La Société de l'Industrie Laitière, qui a son centre à Pradlice, est la plus importante de l'Autriche.

La culture du tabac a pris aussi une certaine extension. Mais c'est surtout avec des feuilles importées que se fabriquent les cigares dans la grande manufacture de Budejovice.

Les plaines du centre de la Bohême occupent aujourd'hui la première place parmi les régions agricoles de l'Autriche. La supériorité des rendements n'est pas seulement due à la fertilité du sol, mais aussi aux méthodes perfectionnées des cultivateurs, qui savent faire appel à toutes les ressources de la science et s'adaptent avec beaucoup d'intelligence aux transformations contemporaines. Ils produisent une impression de vigueur et d'énergie. Les anthropologistes constatent qu'ils se distinguent par la forte dimension de leur crâne et par une capacité cérébrale considérable. Ils apparaissent comme un des groupes ethniques les plus forts et les plus solides de l'Europe.

La répartition du sol est d'ailleurs assez satisfaisante. On trouve en Bohême beaucoup de petits et de moyens propriétaires ruraux, qui ont donné à la culture intensive de grands développements. Ce sont des gens d'une haute valeur morale, très préoccupés de perpétuer, pour la famille et pour la race, le culte de certains souvenirs et un long héritage de généreuses aspirations, parfois même d'héroïques vertus. C'est même en visitant ces familles rurales, qu'on sent à quel point les efforts des Allemands ont été impuissants à étouffer la conscience que le peuple tchèque a de sa vie nationale. Ces braves paysans sentent qu'ils constituent une nation distincte. Ils ont le sentiment que la race à laquelle ils appartiennent est appelée à de hautes destinées.

Dans une lettre qu'il adressait le 4 février 1915 au comte Stürgkh, François-Joseph faisait l'éloge de la fidélité de ses peuples et prétendait qu'ils faisaient preuve d'un attachement inébranlable à la dynastie des Habsbourg, qui est devenue l'esclave des Hohenzollern. Parmi tous les mensonges qui ont été prononcés au cours de cette guerre, il en est peu d'aussi caractérisés que celui-là. Les Habsbourg se sont conduits d'une façon

odieuse : oubliant leur défaite de Sadova, ils sont entrés dans le sillage de l'Allemagne, et, dociles aux conseils des Allemands, ils ont adopté une politique qui tendait à placer les populations slaves sous une sorte de tutelle. Les propos que j'ai entendus tenir parmi les fonctionnaires qui gravitent autour de l'abominable « camarilla » m'ont inspiré pour le gouvernement de Vienne une profonde répulsion.

Si dure que soit l'épreuve à laquelle nos Alliés et nous sommes soumis, nous devons lutter et nous lutterons jusqu'à ce que nous puissions imposer par la force, à ceux dont la *Kultur* a pour fondement le militarisme, la paix nécessaire à l'équilibre de l'Europe et aux légitimes revendications des opprimés.

Au moment où la guerre a éclaté, les pays tchèques étaient devenus la contrée la plus importante au point de vue économique de l'Empire d'Autriche ; ils surpassaient toutes les autres provinces par leur richesse et leur prospérité.

Ils étaient au premier rang au point de vue de la population : 128 habitants par kilomètre carré, contre 84 dans le reste de l'Autriche. L'agriculture y était très prospère. Les provinces de Bohême, Moravie et Silésie produisaient à elles seules plus de la moitié des céréales de l'Autriche. On avait calculé qu'elles étaient arrivées à obtenir 376 kilos de céréales par habitant, tandis que l'Autriche dans son ensemble n'en donnait que 193. Elles fournissaient 43 0/0 de la production en pommes de terre. Elles étaient aussi en tête de toutes les provinces pour les fruits et les betteraves. La production du sucre en Hongrie n'atteignait pas le tiers de la production des pays tchèques.

L'Industrie et le Commerce occupaient presque les deux tiers des habitants. On peut se faire une idée du développement qu'ils avaient pris d'après le chiffre des impôts prélevés sur les bénéfices industriels : les pays tchèques ont payé, en 1914, 62,9 0/0 du total ; l'impôt par paysan s'était élevé à 4,34 couronnes, tandis qu'il n'était que 1,75 couronnes dans les autres provinces. Ils ont fourni, en 1912, 83 0/0 de la quantité totale de la houille extraite du sol autrichien. La houille hongroise provient d'ailleurs uniquement de la Slovaquie, où se trouvent également de riches mines de fer.

La plus grande partie de l'industrie métallurgique de l'Autriche est située dans les pays tchèques. C'est là aussi que se trouvent presque toutes les sucreries.

L'exportation de la bière était due exclusivement à la bière de Bohême. C'est aussi la Bohême qui fournissait les produits chimiques.

ques et ceux de l'industrie textile (qui exporte pour 130 millions de couronnes), ceux de la papeterie, de l'électro-technique, de l'industrie du bois.

En somme presque les deux tiers de l'exportation autrichienne, qui s'est élevée en 1912 à 2.191,8 millions de couronnes, provenaient des pays tchèques.

L'Allemagne avait su depuis longtemps s'infiltrer dans le commerce extérieur de l'Autriche, et vendre à la France, à l'Angleterre, à l'Italie, à la Russie, des marchandises provenant des pays tchèques, qui auraient pu être livrées directement si on n'avait pas entravé systématiquement les communications directes entre la Bohême et les pays auxquels celle-ci aurait voulu vendre.

Il faudra que, le jour où la vie économique de l'Europe centrale sera réorganisée, les négociateurs tiennent compte de l'importance que les pays tchèques avaient prise.

L'Autriche, qui n'est pas moins coupable que l'Allemagne, doit être désagréée. Il faudra, dans le remaniement futur de la carte de l'Europe, tenir compte des 25 millions de Slaves qui vivent sous le sceptre des Habsbourg, qui sont profondément hostiles au germanisme, et dont beaucoup ont fait de grands sacrifices pour la cause des Alliés.

Les Tchécoslovaques occupent dans la grande famille slave une place considérable. Ils faciliteront la lutte économique contre ceux qui voudraient imposer à l'Europe leur hégémonie.

Le jour où ils auront reconquis leur indépendance ils élèveront contre le germanisme envahisseur une très forte barrière, et empêcheront la constitution de ce bloc de l'Europe centrale qui serait, si ce projet pouvait aboutir, un formidable danger pour le reste de l'Europe.

On peut dire que le problème tchécoslovaque a une importance de premier ordre pour le futur équilibre du monde.

Georges BLONDEL,
Professeur à l'Ecole des Sciences Politiques.



Pour nos victoires. -- L'effort tchèque.

Je voudrais dégager, d'un ensemble complexe d'événements et de menus faits, ce que fut l'effort des Tchéco-Slovaques pendant la guerre. Je voudrais démontrer qu'il fut très réel, très efficace, et que pour cela ils ont droit à toutes les sympathies des Alliés. La libération que demandent les Tchèques, et qu'ils obtiendront, ne sera qu'un acte de haute justice humanitaire ; leur indépendance n'est qu'un droit. Ils ont voulu travailler eux-mêmes à cette libération, à cette indépendance : c'est là un mérite qu'il convient de reconnaître.

Je voudrais pouvoir citer, en bonne place, une foule de documents ; mais, si utiles que soient ces citations pour l'éclaircissement du sujet, la nécessité de résumer s'impose, et je m'excuse d'une obligatoire concision. Il faudrait un livre entier pour présenter un tableau vraiment complet de l'effort tchèque depuis août 1914. Ce livre, on l'écrira un jour, j'en suis convaincu, avec cette admiration émue que font naître les nobles sacrifices. On le doit au courage, à l'opiniâtreté, à la sagesse d'un peuple qui, pendant des siècles, fut la victime de l'odieuse tyrannie des Allemands et des Magyars. Il est une erreur qui subsiste malgré bien des articles de nos journaux quotidiens : c'est l'idée fausse de la veulerie des Tchèques en face du danger, alors que leur existence même était menacée. Je veux montrer, — et c'est facile, — qu'il en fut bien au contraire tout autrement, et qu'ils ont fait leur devoir. Leur effort n'a pas été comme d'autres, plus directs, plus condensés ; mais il n'a pas été moins admirable et moins digne des éloges que l'on doit à son énergie.

Le 28 juin 1914, lorsque l'attentat de Sarajevo fut connu, et que la mort de l'archiduc-héritier fut officiellement annoncée, les esprits clairvoyants parmi les Tchèques se rendirent compte aussitôt de l'importance de l'événement. Ils pensèrent avec juste raison, que ce crime politique pouvait être le prélude d'autres tragédies, qu'il allait être exploité contre les Slaves par leurs ennemis, et qu'il marquerait le commencement d'une ère nou-

velle de graves complications. Certes, on ne se figurait pas, en Bohême aussi bien qu'ailleurs, que l'Europe inquiète et troublée était à la veille d'un effroyable cataclysme, mais on sentait comme une vague contrainte qui provenait d'une indécision pesante en présence d'un avenir sombre.

Les événements ont souvent des répercussions inattendues, qui portent en elles les germes de troubles dont on ne s'explique pas tout d'abord la complexité.

Jadis, en 1419, le coup de hache d'un assassin politique, qui fendit le crâne de Jean sans Peur sur le pont de Montereau, ne fut-il pas la cause initiale d'affreux malheurs « pour le tant beau royaume de France » ? Le meurtre de Sarajevo, avec ses dessous mystérieux et louches, prenant l'allure d'un crime politique, était bien de ce genre. On ne vit pas cette face tout de suite. Certains optimistes même ne le considérèrent point comme susceptible d'amener de soudaines complications et des représailles. Il est curieux aussi de constater en passant, que, en France, des personnalités marquantes, insuffisamment renseignées, avaient ce même point de vue. Un de nos anciens ministres des Affaires étrangères écrivait en effet dans un article de la *Revue hebdomadaire*, le 25 juillet 1914, deux jours après l'ultimatum insolent de l'Autriche à la Serbie : « Il paraît bien probable que l'événement tragique de Sarajevo ne donnera pas lieu, pour le moment du moins, à une crise internationale... C'est à la sagesse de l'empereur François-Joseph que nous le devons. » Je n'insiste pas... ces lignes témoignent de la candeur et de la quasi-quiétude qui régnait un peu partout. La légende du « vieux souverain pacifique » s'était répandue et trompait les bonnes âmes. A Prague, en Bohême, et dans tout le pays tchèque, où instruit par de rudes expériences, on jugeait mieux hommes et choses, on ne cachait pas des craintes et une certaine perplexité. Les Tchèques voyaient de près les machinations qui se tramaient. On était au bord d'un abîme. Ils sondait le gouffre où tant de chères espérances allaient peut-être s'en-gouffrir, et ils s'étonnaient de notre calme. En France, en Angleterre, nous vivions ainsi qu'en d'idéales étoiles, comme dans un beau rêve. Un coup de force était à craindre. Le populaire tchèque, indifférent à tout ce qui touche la famille impériale secrètement détestée, ne semblait point s'émouvoir outre mesure; cependant, il se montrait nerveux, profondément agité par ces bizarres appréhensions qui présagent de grands malheurs. L'Autriche, engagée dans une politique dangereuse à la remorque de l'Allemagne, et poussée par les Magyars, paraissait perdre toute raison. On se rendait compte que le grand problème, l'irritant problème des races et des nationalités, allait se poser, et qu'on ne le résoudrait point avec des paroles autour d'une table de

congrès. Briser la résistance, mater une bonne fois les 27 millions de sujets slaves irréconciliables de la monarchie et les réduire à l'obéissance passive, écraser les Tchèques, était le but évident des Habsbourg, vendus à l'Allemagne prussianisée, liés à la Hongrie ambitieuse, vindicative et menaçante. Les sentiments de haine et de mépris du vieil empereur pour les Slaves étaient connus; les Magyars excitaient ses ressentiments; Berlin le poussait aux pires résolutions, avec l'hypocrite intention de profiter de tout pour déclencher la guerre préparée depuis plus de trente ans. La camarilla militaire, très excitée, s'agitait. Dans une revue solennelle, quelques jours après l' entrevue de Kono-pist, l'archiduc-héritier s'était écrié en montrant l'aigle d'un drapeau à quelques officiers... «— Ce n'est pas une poule mouillée! » Les matamores de l'armée répétaient avec d'enthousiastes élans ce propos quelque peu grotesque. Ils parlaient ouvertement de campagnes prochaines, sur un ton plein de confiance. Toutefois on ne voyait pas l'Autriche, empêtrée par une situation financière difficile et par des complications intérieures inextricables, se jeter en pleine aventure. On se représentait mal les sires de Framboisy de l'armée « impériale et royale », flamberges au vent, partis en guerre, eux, les fringants, les pompadins, les parfumés, danseurs émérites, fumeurs, buveurs, diseurs de fadaises, qui n'avaient jamais battu que leurs chiens! « Officiers de salons et de brasseries, canons de bronze, armée de carton ! » disaient les moqueurs. C'était évidemment une boutade dictée par l'aversion que tout bon Tchèque nourrit pour l'armée autrichienne, où il ne sert que contraint et forcé. L'Autriche avait des 305 et des mitrailleuses en quantité. Elle avait aussi des gendarmes, des gens de police bons à toutes les vilaines besognes, et, derrière elle, l'Allemagne armée, prête à l'appuyer. On soupçonnait bien l'influence occulte de Berlin, mais on ne la savait pas si profonde. François-Joseph, les jours où il était de mauvaise humeur, disait bien : « ces cochons de Prussiens ! », mais, en vassal soumis, il s'inclinait, acquiesçait à leurs exigences, disposé à toutes les fourberies, fier d'être le brillant second. On le vit bien. Les vingt et quelques jours qui s'écoulèrent entre l'affaire de Sarajevo et l'ultimatum à la Serbie du 23 juillet ont été peut-être les plus noirs, les plus cruels de la tragique histoire du peuple tchèque. Ce fut une période tourmentée dont beaucoup n'eurent pas pleinement l'exacte notion. On en connaît les détails : les tartuferies des diplomates, l'entêtement « des vieux messieurs de Vienne », l'emprise de l'Allemagne, heureuse de trouver le « bon prétexte » qu'elle souhaitait, qu'elle cherchait pour mettre en mouvement sa criminelle entreprise de cambriolage si méthodiquement préparée.

Ceux qui ont vécu ces jours de fièvre se souviennent avec quelles espérances vivaces, durant les angoissantes heures de cette veillée des armes, on attendit du vieil Empereur le mot de paix et de bonté sage qui devait tout arrêter. Ce mot, ce méchant homme ne l'a point dit. Son cœur sec était plein de haine basse et de folles ambitions, et il rêvait d'absurdes écrasements de peuples, de gloire et de conquêtes. On croyait en sa mansuétude jusqu'au dernier moment. Les premiers coups de canon tirés de Semlin sur Belgrade dessillèrent tous les yeux et désillusionnèrent les optimistes.

L'Autriche jetait le masque. Pour tous ceux qui apportaient quelque réflexion à l'examen des événements, les premiers obus qui éclatèrent sur Belgrade n'étaient pas seulement les premiers actes d'une simple démonstration militaire, mais bien le signal de la formidable ruée de toutes les forces germaniques soudainement déchaînées. En une semaine, la vieille Europe fut en feu.

Vraiment on eût dit que l'attentat de Serajevo s'était produit à point nommé pour servir les intérêts allemands dans l'embarras.

Les Tchèques percèrent à jour le rideau de sophismes et de fourberies qui voilait les chancelleries de Vienne et de Berlin, instruments du pangermanisme exalté: c'était l'anéantissement des Slaves, leur absorption par la force, « par le fer et le sang », que l'on entreprenait. Il fallait coûte que coûte écraser l'ennemi séculaire, abattre cette résistance irréductible qui s'opposait intérieurement et extérieurement à la vorace ambition germanique. C'était là évidemment le dessein le plus important de cette prise d'armes. Ils ne s'y trompèrent point. La féroce jalouse à l'égard de l'Angleterre, l'animosité contre la France n'étaient que secondaire en comparaison des sentiments de haine mortelle qui animaient les Allemands et les Magyars à l'endroit des nations slaves. Les pays tchèques, placés au centre même de l'Europe, en plein cœur de la grande Germanie rêvée, étaient évidemment un obstacle.

Les Tchèques, pour lesquels la mentalité allemande n'a plus de secret, comprirent qu'ils étaient à la veille d'une nouvelle Montagne-Blanche, et que la pieuvre germanique allait tenter de les étouffer une fois encore. Alors se dressa le tragique dilemme de leur existence, si vaillamment défendue, pendant des siècles, contre d'abominables ennemis.

Il en est des peuples comme des individus. L'instinct de conservation leur inspire dans le danger imminent les sages réflexions logiques et les actions en rapport avec leur état. La situation des Tchèques en 1914 était particulièrement délicate, spéciale, avec

d'apparentes équivoques. Les partis politiques, tous adversaires plus ou moins intransigeants des Allemands, luttaient entre eux sans aboutir à une solution. Les Tchèques de bonne et vieille race ont toujours été tenus en suspicion, et, par système, éloignés des hautes charges de l'Empire. Leur loyalisme, prudent et réservé, tout de façade, ne semblait pas assez « bon teint ». Ils ne s'intéressaient guère aux affaires extérieures de l'Autriche, du moins à celles qui n'engageaient pas leur propre intérêt et celui des Slaves. Leur préoccupation se portait sur les questions nationales, et leur énergie se concentrat dans les incessants combats auxquels les obligeaient les menées germaniques. Slaves fidèles, très attachés à leurs traditions démocratiques, ils apparaissaient un peu comme les protagonistes des généreux idéals slaves; et, comme les esclaves insoumis de l'ergastule, on les tenait en étroite surveillance, prêt à les charger de nouvelles chaînes et à les fustiger d'importance.

La guerre les avait désorientés, saisis un peu. Ils s'étaient repris très vite. Dès le début, toute l'horreur de leur cruel destin s'était présentée inexorablement. Entourés d'adversaires qu'ils savaient sans pitié, isolés, sans aucune possibilité de secours directs, ils eurent cependant pleine conscience de la situation périlleuse; mais aussi, d'autre part, ils eurent ce qui a toujours sauvé une nation aux heures de danger : la foi dans sa vitalité et dans son génie. Alors, presque joyeux, décidés et fermes, ils acceptèrent la grande épreuve: « Etre ou ne pas être! » telle était la question, telle était l'angoissante alternative !

Comme Hamlet, tous les Tchèques repliés en eux-mêmes s'interrogèrent. Leur patrie, à leur corps défendant, était précipitée dans une monstrueuse conjoncture.

La Bohême se trouvait à l'un de ces tournants de l'histoire qui décide du sort et de l'avenir d'un peuple. L'Autriche courait à sa perte. Ils en avaient tous l'intuition, la certitude, dirais-je. Vaincue ! c'était l'effondrement de l'archaïque monarchie absolutiste, la banqueroute, la débâcle. C'était l'indépendance, le vieux royaume de Saint-Venceslas renaissant plus superbe encore que jadis, tous les rêves de liberté réalisés !... Victorieuse, au contraire par impossible ! c'était la mort, l'étranglement systématique, la germanisation intégrale, les tortures morales sans fin, l'enfer horrible sous les ailes de l'aigle autrichienne.

Tous les Tchèques, sans s'être concertés, sans un mot d'ordre, spontanément (j'insiste sur ce mot), eurent le sentiment absolu de leur devoir, tant au point de vue général slave qu'au point de vue national. Du pays slovaque si poétique, si joliment agreste, aux rudes montagnes des frontières de Saxe, il n'y eut

pas un homme, pas une femme qui ne sentit vibrer en son cœur la fibre patriotique, et qui ne se fit le serment d'être fidèle jusqu'à la mort aux traditions ancestrales. En Bohême, comme en Alsace-Lorraine et ailleurs, l'Allemand brutal a pu parfois peut-être faire un esclave d'un homme réduit à la soumission par les dures et inéluctables nécessités de la vie, mais il n'a jamais pu prendre ni l'âme ni le cœur de cet homme.

C'est en écoutant leurs coeurs, leurs coeurs libres, que les Tchèques ont fait l'effort magnifique dont l'effet le plus direct a été la désorganisation de l'Autriche aux dépens de l'Allemagne son alliée.

Cet effort sans éclat, — un miracle presque, — n'est pas assez connu, pas assez justement apprécié et loué.

Ce qui s'est passé en pays tchèque, pendant les huit ou neuf premiers mois de la guerre, nous est connu. Des documents précis l'établissent, et nous permettent d'en faire le saisissant tableau ; mais pour peindre et pour décrire les émouvantes scènes dont ces malheureuses régions ont été le théâtre et le sont encore, hélas ! il faudrait les pinceaux d'un Goya, d'un Ribeira, et la plume d'un Victor Hugo.

On a beaucoup parlé des massacres d'Arménie, et l'on s'est justement apitoyé. Le Turc a été cruel, ignoble. Le Magyar n'a pas été moins infâme. Je n'exagère pas. Le Turc ne se pique pas du moins de « chevalerie », c'est une brute simple, fanatique, ivre de sang. Le Germano-Magyar, sournois, mielleux, atroce, n'est pas meilleur avec son dur égoïsme voilé de « civilisation ». Il y met des formes simplement.

Les crimes de l'Autriche-Hongrie sont une honte. Rien ne lavera jamais cette tache ignominieuse. Quatre-vingt mille victimes slaves, depuis 1914, l'accusent devant l'histoire.

Quand on relira plus tard, dans le calme serein de la paix revenue, le récit de tant d'horreurs, on sera ému de pitié et d'admiration. On comprendra alors la douleur, les poignantes angoisses et les affres de ce vaillant peuple tchèque supplicié, et en réfléchissant, on se demandera, non sans tristesse, comment l'Europe libérale, l'Europe moderne, née de la Déclaration des Droits de l'Homme, a pu supporter sans dégoût, sans révolte, les forfaits, les dénis de justice, les exactions des Allemands et des Magyars, étrangleurs de nations, pillards et forbans, peuples de proie !

Je voudrais que, pour mieux comprendre la beauté quasi cornélienne de l'effort tchèque, le lecteur essayât de pénétrer les sentiments complexes dont les Slaves opprimés étaient agités

en ces jours tragiques et funèbres de 1914. Psychologie sombre et terrible que celle de ces pauvres âmes tourmentées, tour à tour espérant et désespérant, excédées de souffrances, résignées en apparence, mais pleines de sourdes colères, de haines profondes prudemment contenues. Ceux de mes compatriotes qui ont vécu là-bas et qui ont su voir, en sont revenus édifiés, écourés, grands admirateurs de ces nobles victimes. Il serait à désirer que beaucoup de Français se rendissent un compte plus exact de la situation intolérable des Tchèques en 1914. Par cela même ils s'expliqueraient bien des événements et bien des choses. Une question vient aux lèvres de ceux qui ne sont point encore initiés. Je veux y répondre préemptoirement, une fois pour toutes. — Pourquoi les Tchèques ne se sont-ils pas révoltés en août 1914 ? Là était le grand effort efficace qui eût brisé les tyrans, jeté le désarroi, semé l'affolement, alors que le problème vital des Slaves se posait ?...

En examinant la carte, il suffit d'un coup d'œil pour être convaincu que même un semblant d'insurrection eût été le prétexte d'impitoyables représailles. En effet, au Nord et à l'Ouest, nous voyons l'Allemagne hérisse de baïonnettes, au Sud et vers l'Est les Allemands Danubiens et la Hongrie travaillée par la haine ; partout un océan d'ennemis. Leur sort était réglé d'avance. Pris dans l'étau, les Tchèques étaient broyés. L'Autriche veillait, « les Boches les guettaient aussi ». Deux corps allemands, saxon et bavarois, étaient prêts à se jeter en Bohême à la première alerte. On le savait à Prague.

Que vouliez-vous que fissent les Tchèques contre trois ?

Ici l'héroïque et noble réponse du vieil Horace s'impose.

Le « beau désespoir » du patricien romain a vraiment alors secouru le peuple tchèque.

Ferme en ses desseins, sage et perspicace, il a pesé les circonstances et compris que l'effort attendu de lui n'était pas dans un coup de tête absurde, plein de dangers, et il n'a écouté que son courage. Il a été superbe, grand et simple à la manière des héros de Plutarque. Saisi entre la barbarie de ses maîtres et ses devoirs de Slave, il s'est résolu à la seule attitude possible, sans péril immédiat, la résistance passive. Arme terrible, qui est hélas ! la seule qu'un peuple opprimé puisse employer. C'est sous cette forme souvent difficile à saisir que l'effort des Tchèques s'est manifesté, et qu'il a produit ce qu'on souhaitait. Il n'y a pas eu de conspiration ni d'entente secrète ; elles étaient dans les cerveaux, dans le cœur de tous.

Confiante dans sa force brutale, et dans une première mobi-

lisation effectuée sans trop de désordre, l'Autriche, pauvre psychologue, appelait « ses Slaves » à la rescouasse, les incorporait et les jetait par contrainte sur leurs « frères Russes et Serbes ». C'était la ruine de son armée.

Obéir, marcher sous un drapeau méprisé, sous un uniforme détesté, emblème de toutes les servitudes, que l'on comptait bien jeter aux orties à la première occasion favorable, n'était-ce pas une manière de servir la cause ? Refuser de marcher, se ré rebeller devant des brutes décidées à tout (quelques-uns ont fait cela), geste inutile ! c'était la mort, l'exécution sommaire, le coup de revolver de l'*Ober-Hauptmann* qui casse la tête, puis la fosse, le hideux charnier où l'on jette les cadavres comme des chiens crevés, sous une couche de chaux vive. Sombre dilemme ! mieux valait obéir aux gendarmes. C'était la mort aussi sans doute ! Qu'importait ?

Là-bas, sous la mitraille, sous la grêle des balles aveuglément fratricides hélas ! ils avaient la chance d'une heureuse disposition de combat... alors...

Des milliers de ces obscurs sacrifiés s'en sont allés ainsi vers les frontières le cœur plein de rage, l'âme endeuillée, derrière les lourds clairons allemands et les tambours grêles qui sonnent et battent de funèbres pas redoublés. Ils avaient l'air dolents et soumis ; ils souriaient de ce joli sourire énigmatique, exquis et nonchalant, qui est l'un des charmes de cette belle et forte race slave. On sait ce qu'ils ont fait et ce qui est advenu.

Quelques mois après, l'armée « Impériale et Royale », du brillant second était aux trois quarts décimée, battue, misérable, et implorait des secours à Berlin. L'Allemagne ne lui ménageait pas ses reproches et ses brocards, furieuse de ce « lourd boulet » rivé à son pied.

L'Autriche était dès lors virtuellement battue, paralysée, non encore vaincue, mais délabrée et déjà sur la pente de la déconfiture.

J'ai dit qu'il y avait eu effort spontané, j'ajoute silencieux et disséminé. J'insiste sur ces trois adjectifs qui paraissent caractériser le mieux l'attitude des Tchèques. Pour avoir été, en quelque sorte improvisé, l'effort n'en a pas été moins énergique ni moins admirable. La pensée qui l'inspirait était une, l'amour sacré de la Patrie animait tous les cœurs.

Le soldat sur le front de Galicie, en Serbie ou dans les Carpates, le volontaire dans nos tranchées de Champagne et d'Artois, le bourgeois de Prague, l'exilé de Chicago ou de Nébraska, comme le pauvre, le doux paysan penché sur son sillon,

tous songeaient à Elle, et frémissaient de joie. N'étaient-ils pas chacun pour une part les artisans de la délivrance, les héroïques défenseurs d'un magnifique passé? Il y a mieux encore, ou tout au moins aussi beau que cette male vertu patriotique.

Quand les malheureux soldats sacrifiés se trouvaient pris entre deux feux, et ne parvenaient pas à se rendre aux Russes ou aux Serbes, ils préféraient se laisser massacrer sur le front de combat que de tirer eux-mêmes sur des Slaves, et de salir ainsi leurs consciences en versant un sang précieux.

N'est-ce pas épique vraiment, et comme emprunté aux vieux textes héroïques de nos chansons de gestes? Le fait s'est produit plusieurs fois, et lorsque les balles russes ou serbes ne tuaient point assez vite, les mitrailleuses hongroises de l'arrière achevaient la besogne.

J'ai là sur ma table une lettre bien émouvante qui rapporte un de ces faits. Elle est d'un Tchèque, elle fait part d'une amicale conversation qu'il eut il y a quelque temps avec un Serbe, M. Milan V..., major de l'armée serbe. Cet officier se trouvait à Valandovo, je cite le passage :

« Vous, Tchèques, vous êtes la nation la plus développée, la plus avancée de toutes les nations slaves. Vous avez un sentiment très slave, et vous êtes dans le slavisme les plus fidèles et les plus sages. J'ai pu constater cela dans mes voyages en Bohême, et je ne regrette qu'une chose : c'est que les autres Slaves ne soient pas au même degré que vous. Après la dernière défaite des Autrichiens en Serbie, nous avons enterré des milliers de soldats tchèques sur lesquels nous avons pu constater qu'ils n'avaient pas touché aux cartouches de leurs gibernes, ce qui m'a convaincu qu'ils n'avaient pas tiré sur nous, aimant mieux la mort que de se rendre coupable de fratricide. Nous admirons votre stoïcisme et vos sacrifices. »

Je suis ému, étreint par une poignante angoisse, car peut-être, parmi ces braves gens, parmi ces nobles martyrs, j'ai de mes amis les plus chers, et je songe aux veuves, aux orphelins, aux mères en pleurs. O criminelle Autriche! et vous, Habsbourgs, qui n'avez pas su faire de vos Slaves autre chose que de vile « chair à mitraille », et vous Magyars cyniques, soyez maudits, maudits ! vous ne rachèterez jamais vos crimes, vous ne payerez jamais assez cher le sang et toutes les larmes que vous avez fait couler.

La guerre déclarée, les opérations commencées, un rideau de fer s'abaissa brusquement. Tout le pays tchèque, à peu près

isolé, fut alors livré à l'autorité militaire, aux tracasseries d'une police soupçonneuse et à des nuées de gendarmes, « sombres hirondelles de gibet », affublés de casques à pointe, dont l'Autriche faisait ses gardes d'honneur. Quand on vit la tournure que prenaient les événements, il y eut dans les âmes un grand choc, comme cela arrive lors d'un réveil soudain en plein cataclysme.

Les Tchèques, très impressionnables, mais aussi très maîtres d'eux-mêmes, savent se dominer dans les moments difficiles. Ils ont de la réflexion, une juste notion des choses, et le rude bon sens des simples. Repliés en eux, jugeant l'heure grave, ils furent véritablement « Tchèques de bois », comme l'on dit là-bas, inexpugnables, impénétrables, cuirassés de volonté et d'apparente indifférence. Les mensonges les plus absurdes mêlés à des vantardises; les nouvelles les plus extraordinaires étaient répandues à profusion par les agences viennoises. On s'évertuait pour faire impression, et pour dissimuler le trouble jeté dans les milieux austro-magyars par l'entrée en lice de l'Angleterre. On annonçait « de glorieuses victoires » quand l'armée autrichienne était battue, et, pour ne pas donner matière à de secrètes joies chez les Tchèques, après avoir publié à grand fracas l'écrasement de la Belgique, l'invasion des provinces du nord de la France, on cachait soigneusement la « Marne », qu'on laissa ainsi ignorer d'ailleurs, et pour cause, pendant plus d'un an. Les Allemands exultaient, relevaient la tête, devenaient roges et menaçants. Dans l'excès de douleur farouche qui étreignait tous les coeurs, la mobilisation se poursuivait sans apparence de désordre. On fusillait cependant des récalcitrants dans les casernes; les officiers allemands massacraient des soldats tchèques.

Cela se passait derrière de grands murs sombres et sourds... On le disait en ville, dans les faubourgs, et l'on frémisait d'indignation. Les visages étaient soucieux, tragiques, méfiants et fermés. Les mères, les femmes pleuraient, et les enfants, tristes aussi, regardaient couler ces larmes, comprenant déjà le grand malheur de la Patrie. Les communications venues de Berlin n'influençaient guère l'opinion du public, qui démêlait adroitement les quelques vérités dans le tas de mensonges effarants. Les Tchèques connaissaient trop bien le talent particulier et l'effronterie des Tudesques en matière de duplicité et de mensonges pour s'y laisser prendre. Les frontières étaient closes par une surveillance étroite, les journaux des neutres, ceux de la Suisse allemande même, étaient proscrits. Rien ne parvenait plus de l'étranger. Les hommes politiques influents étaient absents de Prague, et les journalistes des différents partis se virent enlever brusquement toute liberté d'appréciation. Tous les journaux qui avaient osé éléver une critique contre le gouvernement furent supprimés.

La population refusait de souscrire aux emprunts de guerre; elle refusa aussi de livrer les réserves de vivres, contribuant ainsi à la banqueroute financière et économique. Il y eut à Prague, dans différents quartiers, des manifestations de loyalisme par des tenanciers de maisons publiques, auxquelles la police intéressée montra la plus grande bienveillance: elles sombrèrent sous le ridicule et sous le mépris. Les décrets de l'autorité militaire toute-puissante et les misérables tracasseries policières ne parvenaient ni à exaspérer ni à réduire les Tchèques. Ils étaient calmes, en apparence du moins, inflexibles et entêtés dans leurs convictions.

Le gouvernement crut alors devoir employer la manière forte, à la prussienne, en effrayant et en pratiquant la terreur, avec la menace de terribles représailles après la guerre. L'Autriche était inquiète d'abord de la sournoise résistance bien légitime qu'elle rencontrait partout, et ensuite des défections en masse sur les fronts de Russie et de Serbie, où en octobre et en novembre 1914, elle n'enregistrait que des échecs, bien que ses bulletins officiels chantassent victoire. Comme ces échecs soulevaient des commencements d'effervescence on s'efforça de « museler » la presse et d'arrêter les nouvelles militaires ou diplomatiques de source étrangère. Les communiqués officiels étaient transmis après avoir été soigneusement corrigés par les officiers de l'état-major autrichien. Les communiqués autrichiens étaient conçus de manière à faire naître une impression de terreur et à persuader que les Alliés étaient définitivement vaincus, et qu'en persistant dans leur attitude, les Tchèques s'exposaient à de terribles vengeances.

Tous les journaux étaient tenus d'insérer les nouvelles qui provenaient du bureau (K. K. Korespondenz Bureau), sous peine de suppression immédiate. Le directeur du journal était passible de prison sous l'inculpation d'avoir « incité à la révolte par son refus d'insérer une telle communication ». Ce bureau officiel envoya une telle quantité de nouvelles et d'informations que les journaux étaient absorbés par elles et ne semblaient plus rédigés que par le bureau K. K. On racontait que le prince Thun, gouverneur de Bohême, ne lisait plus les journaux. Comme on lui demandait pourquoi, il avait répondu: « A quoi bon, cela est inutile, je n'en ai pas besoin, je n'ai qu'à observer les Tchèques. Si je les vois dans la rue sourire, s'aborder en se parlant à voix basse, et se frotter les mains d'un air joyeux, nous sommes battus ! »

A Brno, en Moravie, on installa à la rédaction d'un journal un officier chargé de rédiger les articles à la gloire de l'Autriche et d'en exiger l'impression. A Prague, l'ancien chef de la police intima l'ordre aux directeurs de journaux d'avoir à publier les articles qui leur seraient envoyés par le gouvernement, et cela

avec les menaces les plus sévères. Le public cessa bien vite de prendre au sérieux les nouvelles et les informations dont les initiales K. K. signalaient la provenance. Quelques journaux se résignèrent devant la force brutale pour sauver leur existence, et acceptèrent toutes les communications obligatoires. D'autres résistèrent jusqu'au bout. Il y eut alors toutes sortes de supercheries ingénieuses pour dérouter la police, et faire connaître au public, par des moyens détournés, des nouvelles qu'on avait pu recueillir à grand'peine chez les neutres par des communications étrangères et difficiles. On reproduisait des bulletins météorologiques des régions où se déroulaient les hostilités, et le public en interprétrait les variations barométriques. Avec une sûre intelligence, il en comprenait les significations. On citait des journaux de Vienne qui n'avaient jamais existé et des textes soigneusement camouflés, etc...

Par ses moyens de police, le gouvernement a réussi à terroriser une petite quantité de gens apeurés, âmes de lièvres, de journalistes et même d'hommes politiques, dont il se servit alors habilement pour masquer la véritable situation. La grande masse de l'opinion publique demeurait ferme et confiante dans la victoire finale, toujours résolue à son attitude de résistance envers et contre tous. Alors on se servit des persécutions de toutes sortes. Le gouverneur de Bohême qui avait succédé au prince Thun était un homme « à poigne », venu de Silésie, et qui ne ménageait pas les traitements qu'il infligeait aux Tchèques. On sévissait avec vigueur contre les imprudents qui manifestaient un peu trop leurs opinions. Les actes les plus insignifiants étaient sévèrement punis, mais la publication des jugements était interdite dans les journaux, afin de ne pas attirer l'attention à l'étranger. Les condamnations pleuyaient littéralement. De nombreuses peines de mort furent prononcées; quelques-uns des condamnés furent fusillés, d'autres pendus, d'autres retenus prisonniers dans les cachots pour être exécutés dans le cas où un soulèvement se produirait. C'est le régime des otages, bien allemand, bien digne de l'Autriche ! Les Allemands, selon leur coutume, dénonçaient les patriotes tchèques. Ces délations étaient excitées et récompensées. Il n'était guère d'endroits où l'on pût parler librement. Des nuées d'agents et de mouchards circulaient partout. Ils enrôlaient de force dans leur rang les Tchèques que les circonstances faisaient tomber en leur pouvoir. C'est ainsi que la police pragoise a dit aux garçons de café : « Choisissez : espionner les clients ou aller au front ». Beaucoup promirent, naturellement sans idée de tenir, mais ils furent forcés, par les circonstances et par des menaces, de fournir les renseignements qu'on leur demandait. Partout, dans les usines, dans les écoles, dans

les rues même, les mouchards notaient ce qu'ils entendaient. Les murs semblaient avoir des oreilles, et une lourde atmosphère de méfiance pesait sur tout le pays. C'est ainsi que l'on parvint à ligotter pour un temps la nation tchèque, si mal préparée pour une telle crise, mais on ne put entamer sa conscience ni l'étrangler. Je le répète, elle resta ferme, pleine d'énergie sous cet odieux régime. Toutes les personnes influentes, savants, professeurs, maires de villes et de villages, journalistes, etc., furent mises en surveillance et devinrent l'objet des persécutions les plus abjectes.

Dès le début de la guerre tous les partis politiques avaient été quelque peu bouleversés et s'étaient trouvés dans une situation difficile. L'opinion tchèque ne faisait pas l'ombre d'un doute : elle était favorable aux Alliés. Les chefs de partis s'étaient réservés avec prudence, ce qui était fort sage, afin de conserver des moyens d'organisation pour les heures décisives. En apparence, ils avaient renoncé à toute activité dans les questions nationales. Ils ne s'occupaient que de questions économiques, mais de temps à autre cependant, avec discrétion, ils laissaient percer quelques opinions sur la guerre.

Le gouvernement, inquiet des masses populaires, jugea nécessaire de se débarrasser des partis considérés comme cause initiale de troubles. Il crut d'abord devoir s'attaquer aux partis radicaux tchèques, le parti national social et le parti dit du droit d'État, c'est-à-dire le parti qui n'a jamais admis aucune conciliation avec l'Autriche, et qui exigeait, pour les Pays Tchèques, une indépendance sans réserves. Des poursuites furent entamées contre plusieurs chefs de ces partis. Quelques-unes furent abandonnées. De fausses cartes postales avaient été adressées par la police pour compromettre certains hommes politiques ; elles furent produites aux dossiers des accusations. Le journal *Ceské Slovo* (la Parole Tchèque) et plusieurs autres dans les provinces furent supprimés. Un certain nombre de militants furent incarcérés, d'autres, mis sous la surveillance de la police, menacés de prison, de la perte de leur situation sociale ou de persécutions envers des membres de leur famille et même envers leurs amis. Le parti du droit d'État fut soumis à un régime analogue, la plus grande partie de ses membres furent envoyés au front; beaucoup furent emprisonnés. On supprima les journaux, et on tenta d'effrayer les chefs par des tracasseries multiples. Le parti réaliste, bien que très actif, fut cependant épargné pour quelque temps. Il a pour chef l'illustre professeur et philosophe M. Masaryk, qui était vraiment trop populaire pour qu'on osât s'attaquer à lui. Le journal qu'il dirigeait, le *Cas* (le *Temps*), fut mis sous le régime de la surveillance la plus étroite; on arrêta ses rédacteurs; puis

enfin on l'e supprima, car il gênait considérablement le gouvernement par la liberté de ses opinions.

M. Masaryk a quitté la Bohême pour se réfugier en Suisse, puis en France et en Angleterre, où il est devenu l'âme de la résistance tchèque, loin de son malheureux pays. Quelque temps avant de quitter sa patrie, il eut un entretien fort important avec le gouverneur de Bohême, qui était alors le prince Thun. Il lui exprima en toute franchise la situation des Slaves, des Tchèques et de l'Autriche. Voici comment il s'exprimait en concluant, ceci mérite d'être rapporté : « — Si vous voulez éviter les conséquences les plus désastreuses de cette politique, n'exaspérez pas la population tchèque, déjà trop énervée par les événements récents. Que le gouvernement de Vienne ne se livre pas contre les Tchèques aux persécutions stupides et inutiles dont il use généralement comme derniers arguments. Leurs sympathies sont des plus naturelles. Vous verrez que bientôt l'Autriche, amenée à une situation sans issue, sera réduite à accepter le joug prussien. C'est là le sort qui l'attend, qui vous attend tous. » Ces prophétiques paroles de haute sagesse ne furent point écoutées à Vienne.

Le gouvernement accentua alors ses répressions contre les partis politiques, celui des jeunes Tchèques, dont le chef, M. le D^r Karel Kramar, s'était toujours efforcé de rechercher un moyen d'entente entre les Tchèques et l'Autriche, une sorte de *modus vivendi* à peu près impossible en soi; il devint suspect. On infligea quelques punitions à des chefs de parti; les journaux furent tracassés; comme les autres, ils furent obligés de subir les surveillances étroites des policiers. Finalement le D^r Kramar fut impliqué dans un monstrueux procès politique agrémenté de faux. On réussit à étouffer dans ce milieu toute tentative de protestation.

Le parti agrarien avait renoncé à toute activité politique, et se consacrait à des études économiques, sauf l'un de ses membres, M. le député Durich, qui avait quitté l'Autriche pour défendre la cause tchèque à l'étranger. — Le parti social-démocrate s'était montré plus indécis, plus réservé que d'autres. Désorienté par l'attitude des socialistes boches, profondément troublé dans ses conceptions, il hésitait. Les ouvriers manifestaient ouvertement leurs opinions contre l'Autriche, tandis que, au contraire, certains chefs du parti louvoyaient encore. Les paysans ont toujours gardé la belle et noble attitude de leurs aïeux : ils sont restés dignes du grand passé de la Bohême. En résumé, tous les partis politiques s'accordaient dans une opinion générale en faveur des Alliés contre l'Autriche.

En Moravie et en Silésie, où les esprits étaient beaucoup plus exaltés en raison du voisinage des fronts de combat, la situation

était à peu près identique, et l'on sentait la nécessité d'une union complète qui devait réunir toutes les forces nationales dans un but commun. Les populations y étaient beaucoup plus radicales et beaucoup plus russophiles qu'en Bohême. Ce fut en Moravie que les premières persécutions eurent lieu contre les *Sokols*, et que les premières condamnations à mort furent suivies d'exécutions. Plus que partout ailleurs, la répression s'y fit sentir impitoyablement. Le gouverneur de Moravie Bleyleben (ceci est typique !) se montra particulièrement cruel en raison de responsabilités plus lourdes que dans les autres provinces. Sa conduite fut d'autant plus criminelle, qu'au moment de l'avance russe, il s'entretenait volontiers avec les hommes politiques tchèques de la Moravie et leur exprimait ouvertement ses soi-disant sentiments : il ne croyait plus, disait-il, à la possibilité de l'existence de l'Autriche ; il laissait même entendre que, selon lui, son démembrement était désirable, et que, personnellement, il le saluerait avec joie, etc. En même temps, il dénonçait ceux qui soutenaient les mêmes idées, et faisait poursuivre, fusiller ou pendre ceux qui les mettaient en pratique. Tous ces actes étaient ceux d'un vrai fonctionnaire de l'aristocratique bureaucratie austro-allemande. Soixante personnes furent ainsi emprisonnées, jugées et exécutées à Brno. L'empereur François-Joseph refusa impitoyablement le recours en grâce. De nombreux citoyens furent aussi arrêtés et fusillés à Kyjov.

En octobre et en novembre 1914, au moment où l'Autriche subissait défaite sur défaite en Galicie et en Serbie, les Tchèques crurent que l'heure de sa débâcle était arrivée, et ils commencèrent à préparer des armes pour le moment où les Russes pénétreraient en vainqueurs sur le territoire. Lorsque l'armée russe fut toute proche de Cracovie, les paysans de Moravie étaient dans un tel état d'énervernement et d'exaltation que c'est avec la plus grande peine que leurs chefs politiques purent calmer les esprits excités, et les persuader d'attendre des circonstances meilleures. L'invasion de la Silésie eût certainement servi de motif à une levée en masse du peuple tchèque. Dans les cercles de Prague, et prudemment dans les petits cafés, on discutait les moyens de faire savoir aux Alliés que tout était prêt pour amener une catastrophe intérieure en Autriche-Hongrie, et l'on considérait l'occupation espérée d'Olomouc comme l'occasion naturelle de manifester l'opinion et les espérances du peuple tchèque.

Le jour où l'occupation russe aurait assuré la sécurité de la moitié de la population tchécoslovaque, l'autre moitié se serait volontiers offerte en sacrifice au terrible terrorisme austro-prussien. Une avance de quelques kilomètres de plus de l'armée russe, et les paysans du sud-est de la Moravie, qui, plus que tous les

autres Tchèques, ont la haine de l'Autriche, se ruaient sur les régiments germano-magyars en déroute. Le gouvernement hésitait sur les mesures à prendre. La violence risquait de provoquer au dehors une impression défavorable : ne valait-il pas mieux recourir à des moyens plus ingénieux, destinés à sauver la face devant l'Europe ? La combinaison des deux procédés fut décidée.

Par un régime d'informations organisé sur le modèle de celui qui fonctionnait en Allemagne, on réussit à calmer l'effervescence des Tchèques. D'autre part, tandis que gouverneurs, policiers, gendarmes, poursuivaient la réalisation du plan combiné, pendant que les juges, espions et délateurs peuplaient les cachots, et que les conseils de guerre faisaient fusiller ou pendre des centaines de malheureux coupables d'avoir exprimé trop vivement leur pensée, l'armée désorganisée subissait de cruels désastres, et se fondait peu à peu comme « du sucre jeté dans un puits ». Les contingents tchèques semaient la panique, se mutinaient, et passaient dans les rangs des « adversaires ». L'Autriche l'avait voulu. Elle était mal venue de s'en plaindre. C'était la juste punition de ses crimes et de ses odieux attentats aux libertés et aux droits des gens. Les Epiménides de son gouvernement démodé, son Empereur d'ancien régime, avec leur mentalité obtuse et leur psychologie primaire, ne comprenaient rien au tragique problème de conscience dans lequel ils venaient férocelement de précipiter les 27.000.000 de Slaves opprimés de l'empire danubien. L'armée austro-hongroise, mosaïque de nationalités, travaillées par de profonds particularismes, n'avait point d'âme. Ses drapeaux ne représentaient qu'une dynastie, une bande d'archiducs et de Fierabras ambitieux. De Patrie point ! Mais des Patries, ennemis de Vienne. Une discipline raide, à la prussienne, maintenait une apparente cohésion, qui avait pu donner, en temps de paix, dans les parades et les manœuvres, des illusions sur sa valeur réelle : elle ne devait pas tenir au feu ; elle ne le pouvait pas, surtout dans une guerre entreprise contre les Slaves, contre leurs intérêts de race, au bénéfice de leurs implacables ennemis. Les soldats tchèques ont obéi à leur conscience. C'était leur droit, leur devoir. Contre l'Allemagne prussienne ils eussent pris les armes avec joie, il n'y a pas l'ombre d'un doute : contre des Slaves ou des Français, jamais ! Les Tchèques ne sont pas des Métèques barbouillés de Turc et de Boche comme les Bulgares.

Je l'ai dit plus haut, on a fusillé dans les casernes. Les rébellions, partielles ou groupées, se multiplièrent depuis août 1914. Les sous-officiers allemands, à l'exemple des officiers, abrégeaient toute procédure, et tuaient les mutins sur le champ. Il y eut des complots dans les corps de troupe : des soldats allemands-autrichiens antimilitaristes (il y en avait), s'y trouvèrent même

mêlés. A Moravska-Ostrava, en Moravie, il y eut d'horribles exécutions sommaires de soldats révoltés. On enfassa les cadavres pantelants dans des fosses comblées avec de la chaux vive. Ces boucheries, dont nous ne connaissons encore qu'une partie, étaient nombreuses sur tout le territoire.

En Moravie, les paysans fabriquaient des drapeaux pour fêter l'arrivée des régiments russes. Dans les villages, les agriculteurs désobéissaient systématiquement aux décrets gouvernementaux, et refusaient de livrer aux autorités militaires les réserves de blé et de farine qu'ils avaient cachées, « car, disaient-ils, les Russes aussi en auront besoin quand ils arriveront ». Les services des intendances et du ravitaillement se faisaient lentement et mal. Les fonctionnaires tchèques militarisés y apportaient une lenteur voulue, et il n'est pas de doute qu'ils ont pratiqué avec prudence les fameux principes « de la grève perlée ». Dans les casernes se tenaient les propos les plus révolutionnaires, et les manifestations collectives, qualifiées de « crime de lèse-majesté » par les chefs, y étaient fréquentes.

Sur les fronts de combat, on ne comptait plus les désertions et les défections. Des compagnies entières disparaissaient, et, quand ils le pouvaient, les soldats tchèques passaient dans le camp opposé.

Le 11^e régiment, de Pisek, qui refusait de marcher sur Valjevo, en Serbie, fut par deux fois décimé. Le reste fut jeté sous la mitraille des Serbes, et achevé par l'artillerie hongroise, qui, se voyant en danger, se vengea sur eux. Des soldats du 102^e, de Benesov, blessés et envoyés en Bohême, ont raconté qu'en novembre 1914 les soldats tchèques fraternisaient sur le front avec les Serbes, et c'est à la suite de ces entretiens amicaux qu'eurent lieu les grands désastres autrichiens de la Kolubara et la désorganisation complète des armées autrichiennes du sud. Le 36^e régiment de Mlada-Boleslav, s'étant mutiné dans ses casernes, fut en partie massacré.

Pendant l'offensive des Carpates, le 88^e régiment, voulant se rendre aux Russes, fut pris sous les feux croisés de la garde prussienne et des régiments hongrois, et exterminé. Le 35^e régiment, de Pilzen, porté sur le front de Galicie, arriva sur le lieu de combat, et, une demi-heure après son débarquement, il était tout entier dans les tranchées russes, où il fut accueilli avec des démonstrations de joie fraternelle. Ceux des soldats de ce régiment qui ne parvinrent pas à gagner les tranchées russes furent passés par les armes par les Prussiens et par les Autrichiens. Les prisonniers tchèques prenaient gaiement le chemin des concentrations russes, et quelques musiciens, qui avaient gardé leurs instruments, jouaient l'hymne russe et leurs chansons nationales.

L'histoire du 28^e régiment complète cette odieuse liste de massacres. Ce régiment s'était rendu aux Russes pendant l'offensive des Carpates en avril 1915 avec armes et bagages. 2.000 hommes passèrent ainsi dans l'armée russe, et se mirent immédiatement pour la plupart à combattre contre l'armée austro-hongroise. Les cercles militaires, à Vienne, étaient furieux: l'empereur François-Joseph proclama la dissolution du régiment, flétrit sa conduite, et fit déposer le drapeau au musée de l'armée. La dissolution du régiment avait fait un bruit énorme, et prouvait péremptoirement que tout n'était pas pour le mieux dans l'armée « Impériale et Royale » du brillant second. Des sentiments de révolte s'étaient réveillés très vifs chez les Tchèques. L'Etat-Major autrichien décida alors de se venger. Ce fut de la manière la plus basse, la plus vile. En automne 1915, on forma un nouveau 28^e régiment, avec des recrues de Prague, des jeunes gens de 20 ans, et on l'envoya sur le front italien à Gorizia, où on l'exposa au feu le plus vif des artilleurs italiens. Ces malheureux jeunes hommes furent massacrés: 18 seulement sont revenus sur 1.000. L'Empereur François-Joseph proclama alors, dans un ordre du jour à l'armée, que la honte du 28^e était vengée par le sacrifice que ce même régiment venait de faire sur le front de l'Isonzo... Ceci se passe de commentaire. C'est tout simplement écœurant.

Ce « sciage » des forces militaires austro-hongroises fut opéré en quelques mois. Au printemps de l'année 1915, l'armée était dans une singulière situation, incapable de toute résistance, réduite à demander, à implorer et à exiger des secours de l'Allemagne. Les Etats-Majors, l'administration, les services d'intendance et de ravitaillement, et les commissions militaires de révision pour les recrues, furent mis entre les mains des Prussiens, et un régime de germanisation à outrance fut instauré. Dans l'armée on eut soin de répandre les soldats tchèques dans les régiments, de les mélanger à des Hongrois et à des Allemands, afin d'éviter toute cohésion et toute entente possible. Il y eut par exemple 4 Allemands pour 1 Tchèque, avec ordre formel d'user de la violence et au besoin des armes pour réduire les Tchèques à l'obéissance; sur les champs de bataille, dans les tranchées, l'on vit des sous-officiers et même des officiers massacer impitoyablement les soldats tchèques.

En pays slovaque, le régime imposé par les Magyars était encore beaucoup plus féroce. Le pays avait été dépeuplé. Les Slovaques s'étaient cependant entendus avec les Tchèques de Bohême et de Moravie pour agir en commun dès l'arrivée des Russes. Malheureusement les Russes reculèrent, et les Slovaques ligotés se résignèrent alors à une résistance passive. Tous les

journaux avaient été supprimés. Les hommes politiques et les chefs de partis dangereux avaient été envoyés dans les tranchées; on usait vis-à-vis de tous dans les campagnes des moyens terroristes des plus violents : fusillades, pendaisons, arrestations arbitraires, etc., en vertu du principe émis naguère par les Magyars « que le Slovaque n'est pas un homme ». C'était vraiment le « pays des larmes », d'où toute espérance semblait bannie.

L'Autriche, de plus en plus accaparée par l'Allemagne, inféodée à Berlin, prise dans l'engrenage, n'a fait qu'aggraver le régime de terreur. Chaque jour, les nouvelles qui parviennent apportent la confirmation d'abus de la force.

Les journaux qui paraissent actuellement encore sont rédigés par la police et par l'autorité militaire. Les quelques rédacteurs tchèques qui y sont encore sont gardés à vue et réduits à l'obéissance, « le revolver sous la gorge ». On continue les arrestations, on emprisonne, on perquisitionne pour un rien, pour un mot. La haine la plus sauvage est déchaînée. Les condamnations de civils, prononcées depuis le commencement de la guerre jusqu'en 1916, ont dépassé 4.000. Non seulement on a confisqué les propriétés et les biens de tous ceux qui ont montré quelque activité contre le gouvernement, mais encore on est allé jusqu'à menacer leur famille, leurs amis. On a saisi leurs papiers, leurs bibliothèques, et jeté la terreur dans leur entourage. On s'est aussi acharné sur les livres tchèques d'enseignement, de littérature, sur les chansons nationales, et jusque sur les cartes postales artistiques qui représentaient les costumes pittoresques du pays et les curiosités des villes et des villages. On a confisqué des livres de science sur les questions slaves, des romans de Dostoyevsky, de Tolstoï et de Miljukov. La police de Prague use d'ailleurs à ce point de vue de ces pratiques les plus abjectes sans aucun scrupule. Le gouvernement a aboli l'usage de la langue tchèque dans les administrations de l'État et dans tous les services publics. La germanisation à outrance se poursuit, et la langue allemande sera bientôt l'unique et seule autorisée. On a mis les chemins de fer entre les mains des Prussiens; on a interdit aux Tchèques les charges dans la magistrature, où ils étaient arrivés à être à peu près les maîtres. La censure, très soupçonneuse et difficile, est de plus en plus rigoriste. Un Autrichien, interviewé par un journaliste, s'est exprimé en termes qui ne laissent aucun doute sur la rageuse colère qui s'empare des milieux gouvernementaux : « Les Tchèques ? Race détestable ; un boulet au pied de l'Autriche. Ils nous haïssent, ils ont toujours regardé les Autrichiens comme leurs pires ennemis. Ils ont trahi tant qu'ils ont pu; ils se rendent aux Russes chaque fois que



l'occasion s'en présente. On a dû décimer le 28^e régiment, de Prague; on a fusillé tous les officiers, y compris le colonel. Quand nous en aurons fini avec les Russes et que la guerre sera terminée, on les matra, ces affreux Tchèques. »

L'Autriche n'existe plus en fait, elle est complètement prussianisée. Les Allemands et les Magyars en sont les maîtres. En tortionnaires raffinés, ils dosent les tourments. Le peuple tchèque est mis à la question; ils espèrent lui arracher, dans l'excès de ses douleurs, le cri de lassitude et de résignation, l'aveu de son esclavage reconnu et à jamais consommé. Ils n'y parviendront pas. En septembre 1916, dans de violents discours, Tisza demandait l'extermination des Slaves suivant un plan froidement conçu. Ces doctrines de cannibales sont aussi celles des Allemands, et on les mettra en usage, n'en doutons pas. Ces bourreaux ne cesseront leur éccœurante besogne que le jour où le monde, excédé d'horreur, les mettra enfin hors d'état de nuire. Ils sont entêtés dans le mal, et pris de démence sanguinaire.

J'ai essayé de montrer d'après des documents, ce que fut l'effort tchèque dans le pays même; je voudrais dire aussi ce qu'il a été, ce qu'il est encore en dehors de la Mère Patrie. Il a été aussi beau, aussi spontanément résolu, aussi louable en Amérique qu'en Russie, en Angleterre et en France.

En Amérique, aux États-Unis, deux millions de Tchécoslovaques forment une agglomération d'une haute importance. A Chicago, 153.000 Tchèques émigrés sont établis, et l'État de Nebraska en compte un grand nombre. Naturalisés ou émigrés, tous ont gardé dans le cœur le cher souvenir de la Patrie lointaine. La guerre, en déchaînant toutes les calamités, les a émus, et les souffrances de leurs compatriotes en proie au banditisme des Allemands ont rempli leurs âmes de pitié et de fureur vengeresse. S'ils n'ont pas pu prendre les armes et venir se joindre aux légions tchèques des fronts de combats en Europe, leur effort n'a pas été secondaire.

Leurs diverses sociétés se sont groupées en une Fédération sous le titre d'Alliance Nationale, puissante organisation dont l'influence bienfaisante a été des plus efficaces.

Les Tchécoslovaques américains ont 63 journaux, qui luttent contre les pro-germains, et agissent contre les organisations

de grèves dans les usines de munitions qui fournissent les Alliés. Ils ont été très actifs aussi contre les intrigues et les louches manœuvres des Geramno-Américains, et ils soutiennent très vaillamment la cause de leurs compatriotes, demeurés prisonniers de la coalition des Empires centraux.

Ici, je dois me censurer et ne point franchir les limites que je m'impose: plus tard nous dirons, librement, combien cet effort fut splendide et noblement généreux.

Je salue le beau geste de ces courageux exilés, toujours fiers de leur race, et je note, pour mémoire, tout le bien qu'ils ont pris à tâche de faire en nature, par des envois de vêtements aux prisonniers de guerre tchèques, internés en France après les désastres de Serbie.

Néanmoins, je crois nécessaire de mentionner un document important. C'est un manifeste en date du 7 novembre 1915, adressé par les socialistes tchécoslovaques américains aux socialistes d'Europe. Ce manifeste, très énergique, rejette toute compromission et toute solidarité avec les socialistes allemands, et il réprouve leur attitude pendant la guerre. Il demande en termes précis, avec des arguments topiques, « l'indépendance absolue d'un État tchèque formé avec les 4 provinces : Bohême, Moravie, Slovaquie et Silésie. On y relève les phrases suivantes :

« Nous autres, Socialistes tchèques, nous nous déclarons contre cette Autriche germanisatrice et magyarisatrice, et nous revendiquons la liberté d'un libre développement de notre peuple et l'indépendance complète des pays tchèques, comprenant la Bohême, la Moravie, la Silésie et cette noble Slovaquie, dont les deux millions d'habitants souffrent sous le cruel régime des Hongrois...

« Nous contestons la nécessité de l'existence de l'Autriche. C'est l'unique état de l'Europe qui, tout en tirant le premier son épée, n'a consulté ni ses peuples ni leurs représentants...

« Nous protestons devant l'Europe entière contre ce régime brutal du Gouvernement autrichien...

« L'indépendance des pays tchèques, constitués sur le plan de la fédération des États suisses, portera un coup terrible au militarisme de l'Autriche et de l'Europe entière...

« L'Autriche-Hongrie est l'anachronisme du temps présent... »

En Russie, au mois d'août 1914, nous trouvons 75.000 Tchèques. Ils forment spontanément un régiment de volontaires, « le régiment des Hussites ». Ces volontaires combattent sur les fronts russes. Individuellement ou en corps, ils sont cités à l'ordre

du jour des armées. Ils sont braves, très crânes au feu et ils excitent l'admiration des généraux et des officiers de l'armée russe, à laquelle ils rendent d'importants services comme éclaireurs et agents de liaison.

Il y a en Russie toute une organisation politique diplomatique et militaire sur laquelle je n'insiste pas. Discrétion oblige. A Petrograd, des journaux tchécoslovaques mènent la campagne des revendications nationales. Les prisonniers de guerre tchèques, très nombreux en Russie, jouissent d'un traitement spécial; beaucoup sont occupés dans les usines, de leur plein gré d'ailleurs. Actuellement, le régiment de Jan Ziska, formé de nouveaux volontaires, fait campagne sur l'un des fronts de Russie avec des officiers tchèques pour commandants. Le 23 décembre 1916, le Tsar de Russie a exprimé personnellement ses sentiments aux Tchèques en adressant au général Sebeko, gouverneur de Moscou, la dépêche suivante :

« Communiquez au président du Comité Tchèque que j'apprécie profondément les sentiments d'attachement qui m'ont été témoignés à Moi, à la Russie et au slavisme par les Tchèques. Je suis certain qu'ils ne seront pas déçus dans leurs espérances. Je les remercie sincèrement des sentiments chaleureux et des vœux qu'ils m'ont exprimés. »

NICOLAS II.

On le voit, ainsi que partout ailleurs, les Tchèques de Russie avaient compris la gravité des événements dont la vieille Europe bouleversée allait être le théâtre.

La surprenante et très splendide évolution accomplie en mars 1917 par la grande Russie libérale ne changera rien aux idées et aux principes fondamentaux de la guerre de délivrance. Bien au contraire, et plus encore que par le passé, le peuple tchèque a le droit de tout espérer de la nation russe émancipée, en marche vers un idéal de progrès longtemps attendu et désiré. La parole russe n'a point été donnée et engagée en vain. Fidèle aux assurances amicales du dernier des Romanoff, le gouvernement nouveau saura faire entendre sa voix quand l'heure de se prononcer sera venue.

C'est aux cris répétés de « A bas l'Allemagne » que la Russie entière se dresse contre la barbarie germanique. Ne l'oublions pas. Il y a quelque chose de changé, de profondément bouleversé dans ce pays demeuré si longtemps mystérieux.

Comme autrefois la France de 1792, la Russie s'est ressaisie au bord même de l'abîme. Elle a une âme nouvelle, bien slave, un idéal national précis, et une irréductible volonté de vaincre

ses ennemis, dont les odieuses machinations menaçaient son existence.

En Angleterre la colonie tchèque était de peu d'importance comme nombre: elle a néanmoins donné d'excellents soldats.

L'Angleterre, libérale et superbement généreuse, a fait un touchant accueil au grand philosophe tchèque, à l'exilé volontaire qui a pu fuir la police autrichienne pour défendre à l'étranger les intérêts de sa Patrie.

M. le professeur Masaryk, député, professeur à l'Université tchèque de Prague, est l'une des plus belles, une des plus lumineuses figures de notre temps. Elle rayonne d'une sereine splendeur dans le tumulte de cette guerre atroce, et nous console de bien des laideurs humaines.

La haute personnalité de M. Masaryk domine les événements: l'on sent que, avec son calme, sa logique, sa sûreté de jugements et de vues, il est à lui seul « l'effort ». Il en a été l'inspirateur, l'énergique soutien. Il a eu l'honneur d'être condamné à mort par des juges autrichiens. L'Autriche ne lui pardonne point d'avoir été à l'étranger l'avocat écouté des Tchèques, l'organisateur des revendications de leurs droits spoliés.

C'est de Londres, où M. Masaryk réside, que l'organisation définitive du Conseil National des Pays Tchèques est partie pour se fixer en France, à Paris.

L'action politique et diplomatique de cette organisation n'est point un sujet à exposer en quelques lignes; elle dépasse d'ailleurs les bornes de cette étude, et elle touche à des questions si complexes, si délicates et si hautes de la politique internationale qu'une sage prudence doit être observée.

L'histoire dira un jour ce que cette action a fait et fait encore pour la libération des Tchécoslovaques. Elle a été certes l'un des rouages importants de l'effort tchèque, et, depuis le 14 novembre 1915, date du « Manifeste du Comité d'action tchèque à l'Etranger », elle n'a pas cessé de poursuivre ces buts.

Les Tchèques, en Suisse, se sont trouvés dans une situation délicate et souvent très difficile, que la neutralité de la Confédération Helvétique imposait. En Italie leur condition s'améliore chaque jour. Il y a déjà beaucoup de tchècophiles et l'idée fait son chemin.

J'arrive à un paragraphe pour lequel il faudrait presque un volume si l'on voulait tout dire de l'effort des Tchèques pour nos victoires.

La colonie tchèque en France, principalement à Paris, comptait en 1914 à peu près 1.500 membres. Les Sokols, à Paris, où

ils étaient bien connus, formaient un noyau assez important et très sympathique. Les autres vivaient sans grande cohésion, sans groupements bien certains. Beaucoup étaient mariés avec des Françaises, pères de famille, et fixés chez nous par sympathie autant que par leurs intérêts ; leurs enfants, élevés dans nos écoles, étaient Français d'éducation et de cœur. La guerre jeta subitement le désarroi dans ce petit clan paisible et intéressant, qui avait vécu jusque-là sans bruit en s'occupant d'affaires, d'études ou d'art.

Il y eut une journée tragique de stupeur, le 4 août 1914 ; puis l'on se ressaisit en présence de la gravité des événements terribles qui se déroulaient rapidement, et, avec cette spontanéité que j'ai fait déjà remarquer, les Tchèques sentirent la nécessité de l'effort que leur Patrie attendait d'eux et de tous ses enfants.

Ce fut le 9 août 1914 que, par une décision ministérielle mémorable les Tchèques furent officiellement admis au bénéfice du traitement spécial des Alsaciens-Lorrains.

C'est à M. Sansbœuf, le vénéré président de la Ligue Franco-Tchèque, et à son intervention personnelle auprès du Gouvernement français, que l'on doit cette décision juste, conforme à nos traditions séculaires d'amitié. M. Sansbœuf est un ami éprouvé des Tchèques et, de plus, Alsacien. Nul mieux que lui ne pouvait plaider en faveur des compatriotes de ceux qui, en décembre 1870, protestèrent contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine.

Les Tchèques eurent dans ce moment un magnifique, un bien touchant élan de confraternelle solidarité. Des centaines accourent, demandent des armes pour courir sus à l'Allemand exécré ; ils sollicitent l'honneur de combattre sous nos drapeaux.

Ils s'enrôlent très nombreux, 600 environ ; ils forment un bataillon solide de jeunes hommes vifs, gais, déjà entraînés, où les Sokols de Paris sont en majorité. On les dirige sur Bayonne. Ils y font leur instruction, méritent l'estime de tous leurs officiers français, et partent en octobre 1914 pour le front. Ils portent un fanion aux couleurs de Bohême, rouge et blanc, brodé d'un lion par les Dames de Bayonne.

C'est quelque temps après le grand tumulte de la Marne. Les Allemands fuient devant les nôtres, puis se terrent et s'accrochent à notre sol souillé par leur invasion. En octobre, les Tchèques sont dans les tranchées boueuses de Champagne, à Prunay, à Sillery, sous la mitraille qui fait rage, puis, plus tard, dans l'Artois et à Neuville-Saint-Vaast le 9 mai 1915. En Champagne, en septembre 1915, avec la division marocaine, ils sont au plateau de Souain, puis à Verdun et dans la Somme, partout enfin,

*taquiné avec force
pour combattre...*

et toujours vaillants, intrépides soldats « sans peur et sans reproche », joyeux, la chanson aux lèvres, la haine du boche plein le cœur.

C'est à Carencey, à Neuville-Saint-Vaast, le 9 mai au matin, qu'ils ont mérité la juste épithète de « héros magnifiques ». Le récit de ce combat est le plus émouvant des batailles d'Artois. L'affaire fut chaude; ce fut une victoire; elle faillit devenir un grand succès. Nos troupes devaient être à Douai dans la journée; le front allemand avait été bousculé et percé.

A 6 heures du matin, le 9 mai, les Tchèques sont dans les tranchées de Saint-Eloi; ils se préparent avec ivresse pour l'attaque imminente. L'artillerie fait rage; elle bombarde sans relâche les positions ennemis, et détruit les épaulements et les blockhaus bétonnés. Tous nos obus portent. Les Tchèques ont sollicité l'honneur de charger les premiers. Ils sont là, impatients, frémissons, le visage tendu, les mains crispées sur leurs armes. Leurs yeux luisent, et disent, plus que des paroles, toute leur mâle énergie, tout le courage du soldat déjà éprouvé. On a réglé les montres d'avance. L'assaut est pour 9 heures. Les canons grondent sans trêve. On a peine à contenir l'impatiente ardeur des braves volontaires. Ils trépignent, s'énervent, s'exaltent avant de se jeter sur les lignes allemandes qui sont là-bas par delà la prairie, vers Targette.

8 heures !.. 8 heures 1/2 !.. 9 heures !.. Le signal est donné. En avant! Nazdar!.. Le bataillon s'élance; les Tchèques se précipitent comme des furieux sur la première ligne, garnie de caponnières où des mitrailleuses se cachent. Ils l'emportent; ils prennent une deuxième ligne, se battent dans le village de Targette, dans les vergers, dans les rues, puis, se jettent sur une troisième ligne, et franchissent une quatrième.

Les Allemands fuient, se rendent, ou disparaissent dans des trous d'abris encore intacts. Ils sont terrorisés, affolés par la violence de cet assaut. Ils sont cloués dans leurs tranchées, massacrés sur place ou faits prisonniers. La bataille est terrible. Les fils de fer barbelés ont été anéantis, les tranchées ont été sautées d'un bond sans le secours de passerelles, les canons réduits au silence, et leurs artilleurs cloués sur leurs pièces à la baïonnette. Les mitrailleuses allemandes crachent la mort; les obus éclatent de toutes parts.

Le bataillon, gravement éprouvé, atteint les premières maisons du bourg de Neuville-Saint-Vaast, où l'ennemi est formidablement retranché et barricadé. Les volontaires ont perdu la plupart de leurs officiers; le porte-fanion a été tué. Un sergent, qui avait ramassé le drapeau, est tombé mortellement frappé. Des

hommes en quantité sont morts ou blessés. Nos obus de 75 éclatent en avant à peu de distance, car les Tchèques, emportés par leur irrésistible élan, sont allés vite en besogne. Ils tiennent la côte 140, il est 11 heures du matin, le succès est assuré. C'est à ce moment, et en ce lieu que, frappé de deux balles en pleine poitrine, le lieutenant tchèque Venceslas Dostal tomba mortellement atteint. Il mourut peu de temps après, assisté pendant ses dernières minutes par un volontaire, son compatriote. Comme il allait expirer il ouvrit ses yeux déjà voilés et fixes, puis murmura d'une voix encore ferme : — Salut au bataillon ! Vive les Tchèques libres.

Venceslas Dostal est, avec bien d'autres Slaves engagés volontaires, l'une des victimes de cette guerre déchaînée par les Allemands ennemis de toute liberté. C'est en combattant pour notre drapeau, pour cette liberté, pour celle de sa patrie, pour la France et pour la Bohême qu'il est mort en brave.

Je salue ici le héros magnifique tombé au champ d'honneur, et l'ami dont j'ai souvent admiré le grand cœur.

Le bataillon tchèque fut cité à l'ordre du jour de l'armée à la suite de ce fait d'armes. Il a combattu depuis dans beaucoup d'autres endroits du front, toujours avec la même admirable vaillance et le même entrain. La plupart des volontaires tchèques de France ont la croix de guerre, la médaille militaire et plusieurs citations à l'ordre du jour. Quelques-uns ont reçu du gouvernement russe la croix de Saint Georges.

Si j'ajoute à l'effort des volontaires en France celui, plus particulier, complexe et spécial du Conseil National, nous avons un ensemble qui prouvera surabondamment la vitalité des Tchécoslovaques dans les tragiques circonstances actuelles. Le Conseil National a beaucoup travaillé pour le bien de la cause tchèque. Sa besogne ardue, difficile, dirigée avec sagesse et prudence, a donné des résultats excellents, porté bien haut la bonne renommée d'un peuple sincèrement dévoué à l'entente des Alliés et d'un vieil ami fidèle de la France.

Il me serait agréable de pouvoir insister davantage sur ce rôle politique et diplomatique du Conseil national; je m'excuse de m'en tenir simplement à des éloges mérités. Les documents me manquent d'ailleurs, et il appartient à des personnalités plus autorisées que moi d'en narrer l'histoire. Quelle que soit l'issue heureuse de cette atroce guerre, les sacrifices n'auront pas été vains. Quelle que soit aussi la forme choisie du gouvernement futur, et celle de la Constitution adoptée de l'État tchécoslovaque, les Tchèques auront la Liberté qu'ils désirent ardemment, la

Liberté à laquelle ils ont droit, et qu'ils ont payée de leur sang, de leurs larmes, de leurs obscurs sacrifices en d'effroyables souffrances.

Malgré leur brutalité, leur tyrannie sournoise de fourbes, les Allemands et les Magyars n'ont jamais pu avoir pleinement raison d'eux. Ecrasés en 1620 après la Montagne Blanche, dispersés, spoliés par la contre-réformation au service des Habsbourgs germaniseurs, et réduits politiquement à l'état précaire de simples provinces de l'Empire austro-hongrois, les Tchécoslovaques ont gardé, sous une apparente somnolence de vassalité résignée, toute la vigueur, toute la ferme résolution des beaux temps héroïques de l'Indépendance. Pendant plus d'un siècle, courbés sous le joug, ils se sont confinés dans le silence funèbre et dans le sage recueillement des grands vaincus. Ils avaient deux armes terribles sur lesquelles leurs ennemis mortels ne pouvaient que peu de chose : leur génie national et leur langue maternelle.

« Un peuple asservi qui sait conserver sa langue, a-t-on dit très justement, tient la clef de son cachot ! » C'est par la pensée, par toutes les forces intellectuelles condensées dans une foi absolue en un relèvement certain, que le peuple tchèque s'est sauvé de la ruine, de l'absorption irréparable. C'est par les écoles, par son Université de Prague, par les arts et par sa splendide intellectualité qu'il a conquis, non pas sans combat et sans peine, la place qui lui vaut aujourd'hui l'estime et l'admiration émue des nations dignes de l'adjectif enviable de civilisées.

L'effort, le magnifique effort inlassable, on le voit, ne date point d'hier seulement. Il est dans le sang de la race; c'est un profond atavisme, développé, exacerbé par les circonstances présentes. Il l'était déjà dans le plus lointain des âges alors que Hus, le grand rénovateur, l'anti-germaniste, libérateur des hommes et des consciences, dressait son implacable logique contre le tout puissant Saint Empire. Il était dans les cœurs de Ziska, de Procope, et de leurs rustiques soldats au xv^e siècle, et il animait aussi les cœurs de Palacky, d'Havlicek au xix^e siècle.

Lutter sans cesse est la raison d'être des Tchécoslovaques ; combattre sans fin est leur destinée. Si, dans l'ordre politique leur effort constant s'est heurté à d'insurmontables écueils, il n'en a pas été ainsi dans l'ordre intellectuel, où ils se sont montrés de beaucoup supérieurs à leur maître. Dans ce domaine, le despotisme à peu près impuissant ne peut guère que retarder le mouvement d'un essor des idées et de la pensée, jamais il ne parvient à le détruire. Plus il opprime par sa contrainte, par ses rigueurs, plus il lui donne de forces.

Hippolyte Taine, qui, avant 70, fut avec Renan un admirateur de l'Allemagne, — celle qui était encore peut-être « l'Allemagne de la petite fleur bleue », et point encore celle des gorilles féroces, Taine, dis-je, écrivit en 1872 ces virulentes phrases : « Quand un État abuse de sa force momentanée, il sème autour de lui non seulement des germes de haine, mais des germes de régénération. Par les tortures qu'il inflige, il réveille des énergies dont il pâtrira plus tard... Les souffrances des individus suffisent à renverser les plus puissantes tyrannies... Les arguments des Barbares ne convainquent pas la raison... La propagande et la corruption font un vain appel aux passions mauvaises... Un récit sans apprêt, un simple exposé de faits soulève l'indignation et secoue subitement l'apathie des peuples opprimés... »

Je les offre aux méditations de tous les fous de là-bas, de tous les furieux pangermanistes qui liront certainement ce livre.

Il y a en Europe deux régions où la haine profonde de l'Allemand est enracinée vivace plus que partout ailleurs : la Posnanie, en Prusse, les Pays Tchèques, en Autriche.

« Le peuple tchèque, a dit dernièrement M. Etienne Fournol, est vraiment le peuple de Lazare, il ne veut pas rester au tombeau. »

Cette image est juste autant que belle et heureuse.

Oui, quelles que soient ses misères présentes, il se lèvera un jour, un jour prochain, à la voix des Nations libératrices ; il se lèvera de la tombe où les abjects fossoyeurs de ses gloires l'avaient enseveli, et, vigoureux, joyeux, vibrant de jeune espérance, il reprendra l'âpre lutte qu'il a soutenue sans faiblir depuis le VI^e siècle. Quoi que puissent faire l'Autriche, les Magyars et les « Boches », quoi qu'ils puissent tenter avec leurs supercheries, leurs traquenards et leurs promesses d'entente possibles encore, ils n'entameront pas la conscience tchèque et sa résolution incorruptible. Je ne veux pour preuve de cette assertion que ce qui se passe actuellement en Bohême.

« L'Allemagne, qui n'a honte de rien, a honte de l'Autriche, humiliée de traîner derrière elle un gouvernement si débile. Par ce sentiment, et pour plaire à ses chers Magyars, elle a toujours poussé à la convocation du Reichsrat, dont on comptait tirer des ressources légales et quelques manifestations d'apparence nationale. Mais il fallait d'abord obtenir que les Tchèques ne crieraien pas trop fort, que les présents domptés ne parleraient pas plus haut que les absents, et se contenteraient de la protestation muette qui s'élèverait des places vides de Kramar, de Masaryk,

de Klofac et d'une vingtaine d'autres encore. Rien n'a pu leur arracher la promesse d'un silence complice. Ce peuple, dont tous les chefs sont en prison ou en exil, a mis à sa tête un vétéran, depuis longtemps licencié de la politique, qui avait été jadis le compagnon de luttes de Rieger, de qui par conséquent le nationalisme dépassé avait semblé timide à trois générations, et qui apparaît maintenant, dans le consentement de tous, comme la conscience même de la patrie. C'est un vieillard, président d'une grande mutualité, nommé Matus. Il a déclaré que la première parole des députés de Bohême au Reichsrat serait pour exprimer leur indignation des procès politiques, la seconde pour proclamer et réclamer les droits de la couronne de Saint-Venceslas. La couronne de la Bohême, jamais. »

Delenda est Austria ! Gloria victoribus !

Je venais d'écrire ces pages avec la conviction profonde que des événements très proches devaient donner raison à notre confiance, lorsque, en mai et en juin 1917, les contrecoups de la révolution russe produisirent en Autriche-Hongrie une série de mouvements politiques, d'un ensemble si parfait qu'il n'est point possible de douter un instant de l'opinion des masses tchécoslovaques et de l'état d'âme très particulier de tous les Slaves opprimés de l'Empire des Habsbourg.

J'ai eu la joie de constater que nos prévisions avaient été justes, et que l'énorme poussée slave, le splendide réveil des plus beaux sentiments d'une race en apparence endormie et résignée, s'opérait brusquement comme nous l'avions désiré, voulu et en quelque sorte prophétisé.

L'union de tous les Tchèques, l'union de tous les Slaves d'Autriche-Hongrie contre leurs ennemis est chose faite maintenant. Le bloc slave est constitué et rien ne pourra le désagréger.

C'est une puissance irrésistible, dont le poids, jeté dans la balance à l'heure décisive du règlement des comptes, fera pencher le plateau. Toutes les astucieuses duplicités des Allemands et des Magyars sont ruinées; l'Allemagne reçoit un formidable coup d'assommoir, et, quelle que soit l'importance de quelques succès locaux, obtenus par la complicité des trahisons infâmes, elle n'en demeure pas moins atteinte. L'Autriche et la Hongrie sont mises en fâcheuse posture. L'empereur Charles voit se dresser devant lui l'inquiétant, le tragique dilemme depuis si longtemps imposé par ses aïeux à 27 millions de sujets slaves, réduits à l'obéissance passive par la force brutale. Être ou ne pas être, la question se pose.

Que sera en effet demain la maison d'Autriche ? Que sera le vieux royaume de Hongrie ?

Demain est plein d'inconnu, l'avenir est sombre, car il est des forfaits pour lesquels le pardon serait un crime de lèse-humanité. La révolution gronde; elle est dans tous les cœurs, dans tous les cerveaux slaves; elle clame sa soif inextinguible de liberté et ses droits à l'existence, auxquels les féroces pangermanistes ont si souvent porté des coups cruels. Il faudra se soumettre: aujourd'hui, les rôles sont intervertis.

L'Allemagne vaincue entraînera dans sa chute tous ses complices; l'Autriche, devenue sa vassale en dépit de la majorité adverse du germanisme, doit donc fatallement tomber avec elle, et subir le châtiment de son odieuse conduite à l'égard des Slaves, et, comme la Hongrie, la Bulgarie et la Turquie, elle doit expier ses aveuglements, ses coupables complaisances et les sottises de sa mégalomanie.

Un Habsbourg, proconsul de Berlin à Vienne, ne peut et ne doit pas exister pour le bien de l'Europe future, rénovée par cette guerre de délivrance. C'est une nécessité absolue, bien comprise des Slaves de la vieille monarchie dualiste, et la méconnaissance de cette nécessité coûterait cher au monde entier si les diplomates du prochain congrès se laissaient duper par de fausses apparences et par des espoirs injustifiés de rivalités dynastiques dans l'avenir. La confraternité intéressée des Allemands, des Magyars et des Allemands danubiens a été scellée sur le champ de bataille de Galicie, de Serbie et de Pologne. Ne l'oublions pas. Des préoccupations très complexes, de gros intérêts économiques tendent à resserrer les liens, et l'on peut dire avec certitude que, sur ce terrain favorable, elle subsistera après la guerre, et survivra aux plus amères rancœurs.

Le cancer boche s'est implanté en Europe centrale, il a jeté de tous côtés ses radicelles infectantes; le mal est profond, opiniâtre. Nous serons à même de l'opérer radicalement, de l'extirper à jamais: n'hésitons pas, car il y va de la paix universelle, qui doit nous aider à régénérer le vieux monde, bouleversé par l'ambition de quelques fous.

Dans le jeu compliqué des événements qui se sont produits depuis le mois de mars 1917, les Tchèques ont apporté une note caractéristique, bien personnelle. Elle marque leur énergie et leur courage civique, autant que leur fidélité et leur attachement à leurs institutions nationales et aux traditions de leurs aïeux. Malgré promesses et menaces, malgré les fourberies cauteleuses et les pratiques d'un honteux terrorisme, les représentants du peuple tchécoslovaque ont affirmé noblement les droits histori-

ques de la nation, et proclamé leur volonté d'être libres dans la séance d'ouverture du Reichsrat à Vienne.

Cette séance mémorable restera dans l'histoire de notre temps. Elle est le prélude d'une ère nouvelle. La déclaration tchèque n'était point la seule. Les Polonais, les Ruthènes, les Yougoslaves y affirmèrent aussi leurs droits à l'indépendance, et ce ne fut pas sans colère, sans invectives, que les députés allemands, la rage au cœur, entendirent les groupes slaves crier publiquement les infamies de l'Autriche et dénoncer son despotisme. L'Empereur, le gouvernement et la plupart des germanistes ne s'attendaient point à cela. On avait espéré étouffer des revendications timides, et profiter des divisions qui naguère retardaient le progrès des petites nationalités.

Ces déclarations hardies et énergiques jetèrent le désarroi parmi eux. Ils ne prévoyaient point un ensemble aussi parfait de réprobations et d'exigences de la part des Slaves. L'entente des groupes yougo-slaves les surprit autant que l'attitude franche et ferme des Tchèques et des Polonais. Ils avaient prévu évidemment une certaine fermeté des députés tchèques, dont on avait cherché à briser par tous les moyens l'opiniâtre résistance, mais ils n'avaient point compris que toute oppression excessive engendre fatalement un réveil du sentiment libertaire. Leur pauvre psychologie simpliste, qui leur faisait espérer de vagues paroles prudentes et des déclarations loyalistes arrachées par leurs menaces, les trompait une fois encore.

Grande fut leur déconvenue; extrême fut leur fureur.

L'union slave existait, et s'affirmait splendidement en portant un coup mortel à la puissance chancelante des Habsbourgs, et en étalant aux yeux du monde leurs plaies et leurs hontes.

Par leur exemple, les Tchécoslovaques ont été les instigateurs de ce mouvement; ils ont été, on peut l'affirmer, la cheville ouvrière de cette union slave, libératrice, inspirée par les hautes et généreuses idées de M. Wilson. En cela ils ont achevé l'œuvre entreprise sans bruit depuis des années avec ténacité et conviction pour le bien de la cause commune; ils ont couronné leurs multiples efforts par un « effort sublime », en réalisant pour eux-mêmes l'union sacrée de tous les partis, et en contribuant à créer l'entente absolue définitive des Slaves, victimes de l'Autriche-Hongrie.

Il me paraît inutile de rappeler ici les détails des événements qui se sont déroulés en mai et en juin 1917 en Autriche, et de refaire le récit de la séance du Reichsrat où l'Autriche fut si bien mise en déconfiture. J'estime qu'il est préférable, pour mieux en apprécier la valeur historique et l'intérêt politique,

d'avoir sous les yeux les documents, tous les documents, que nous ne pouvons donner sous peine de charger ce texte.

La Revue « *La Nation Tchèque* » (1) a publié ces documents, et, dans un article fortement écrit, on trouvera la relation précise de cette séance qui est comme le prélude d'une révolution. Je ne peux faire mieux sans risquer de tomber dans les banalités des redites.

La conclusion logique suivante s'impose. L'Autriche-Hongrie, prisonnière de l'Allemagne dont elle est devenue la servante, est entre deux abîmes profonds : d'un côté la débâcle, de l'autre, de terribles révolutions intérieures ; elle est acculée à la paix, qu'elle cherche, qu'elle désire incontestablement.

J'aurais voulu que notre grande presse populaire publiait avec plus de détails la relation des mémorables événements de ces derniers mois. Le grand public français, si fin et si prompt à tout saisir, comprendrait mieux l'intérêt capital que la France a directement et indirectement par sympathie réciproque, par nécessité politique, économique et financière, dans toutes ces questions épineuses et brûlantes des petites et des grandes nations slaves, que cette guerre va bientôt certainement arracher aux griffes de leurs tyrans.

Le Gouvernement français a compris combien serait profitable pour les Alliés une collaboration militaire avec des éléments slaves ; au même titre que l'armée polonaise, récemment constituée, une armée tchèque est en voie d'organisation et sera bientôt sur le front occidental. Ces nouveaux contingents tchécoslovaques, dignes de leurs vaillants prédecesseurs, continueront les traditions de ceux de leurs compatriotes qui combattirent pour le Droit et la Liberté à Carenny, à Verdun, en Champagne et sur la Somme.

Pour terminer cette étude en beauté, il m'est agréable, à moi Français, de citer quelques parties d'un éloquent article paru au lendemain de la déclaration solennelle des Alliés du 10 janvier 1917. Cet article est de M. Edouard Schuré, le grand écrivain spiritualiste de l'Alsace, frère en la douleur de nos amis tchèques. Il s'exprime ainsi :

« A chaque étape de cette guerre unique, pareille à un cyclone grandissant qui voudrait étreindre le globe, nous avons vu, comme à la lueur d'éclairs successifs, ses causes profondes apparaître à nos yeux, les problèmes s'enchaîner, et les dissensions

(1) *La Nation Tchèque* du 15 juin-1^{er} juillet 1917.

politiques se résoudre en conflits spirituels. D'une part, tous les masques sont tombés, et les nations nous sont apparues avec leurs vrais visages. De l'autre, au-dessus des vaines apparences, des hypocrisies, des trompe-l'œil qui nous cachent la vérité, partout se dressèrent les principes éternels qui sont les grands facteurs de l'histoire. Quand l'Autriche, poussée par l'Allemagne, se ria comme une bête fauve sur l'innocente Serbie, on comprit que les Empires du centre voulaient domestiquer les nations balkaniques pour se frayer la route de l'Asie et mater à jamais toute la race slave. Quand l'Allemagne viola cyniquement et sacagea férocelement la Belgique, on comprit qu'avec sa caste militaire elle voulait l'égorgement de la France pour décréter de Paris son hégémonie en Europe. Quand les intrigues de Bernsdorff tentèrent de susciter la guerre civile en Amérique par le parti germanophile, et que la piraterie sous-marine débuta par le torpillage de la *Lusitania*, on s'aperçut que l'Allemagne ne prétendait pas seulement à l'hégémonie européenne, mais encore à la domination du monde, et qu'elle ne reculerait devant aucun crime pour y parvenir.

Devant cette tentative monstrueuse, les peuples ont senti, sous l'imminence du danger commun, la nécessité de l'union sacrée. Spontanément il s'est créé entre eux une chaîne de solidarité nouvelle. En face des empires de proie, qui, sous le nom d'Europe centrale, représentent l'écrasement des faibles et le vieux culte barbare de la force brutale, il s'est formé une ligue de défense, qui réclame le libre épanouissement de tous les peuples, des petits comme des grands, dans une organisation fondée sur le respect des droits individuels et des traditions nationales. Et toutes les nations ont salué dans la France héroïque l'initiatrice de leur indépendance et de la liberté du monde.

Les deux camps sont nettement tranchés. Chacun a son drapeau et ses armes parlantes. Il ne s'agit pas de la lutte de deux races, mais de la lutte entre deux conceptions sociales et politiques. La victoire de l'une sera la fin de l'autre. Entre le fanatisme de la force et la foi en la liberté, pas de conciliation possible.

Dès aujourd'hui, la conscience européenne est née par la solidarité des peuples. Mais pour que cette âme nouvelle se constitue un cerveau, un corps et des bras, pour que se réalisent les Etats fédérés de l'Europe, il faut encore un effort immense, effort moral autant que matériel. Car le monstre, quoique affaibli, n'est pas encore abattu.

Armons-nous donc d'une résolution à toute épreuve et d'un cœur infrangible, puisqu'il s'agit de l'avenir de la civilisation et d'une sanction positive de sa foi divine. La délivrance des nations opprimées, qui nous appellent de leurs cris de souffrance, de

combat ou d'agonie, voilà l'enjeu de la guerre. Et, au-dessus d'elles, quel enjeu plus sublime encore : le fier essor de la pensée, la sérénité de l'art, le triomphe de la vérité par l'harmonie humaine !

Nous autres Alliés nous avons un idéal et nous savons lequel : c'est celui de la pure humanité ! Car nous sommes dans la grande tradition helléno-chrétienne, latine, celtique et française, axe de la civilisation. L'Allemagne d'aujourd'hui, alliée du Bulgare félon et du Turc assassin de l'Arménie, n'a plus d'idéal. Elle n'a plus d'autre Dieu que le Moloch de la force, plus d'autre idole qu'elle-même, pareille au colosse de bois clouté de fer qu'elle a élevé à son Hindenburg.

Combattons donc pour notre idéal et croyons à nos dieux qui se nomment justice, droit et liberté, mais sachons leur forger une armure digne de l'antique Minerve. Alors seulement nous cueillerons les fruits de ces trois prodigieuses batailles qui se nomment la Marne, l'Yser et Verdun. Alors seulement les nations alliées pourront offrir à l'Europe la palme de la victoire et l'olivier de la paix universelle. »

X.-R.-P. ALLÉON,

*Membre du Comité-Directeur de la
Ligue Franco-Tchèque.*

Mars 1917.

Bibliographie.

Nous croyons devoir donner, ci-après, une liste des principaux ouvrages et de certains articles parus dans les Revues et Journaux, qui permettront, aux personnes désireuses d'approfondir la question tchèque, de se renseigner et de se documenter.

Les ouvrages qui figurent à la Bibliothèque Nationale sont marqués « B. N. » avec leurs numéros. Les autres se trouvent encore en librairie.

La « Ligue Franco-Tchèque » se tient d'ailleurs à la disposition des personnes qui désireraient avoir des renseignements sur le sujet qui les intéresse.

Manifeste du 14 novembre 1915. — Publié par le Comité d'action tchèque à l'Etranger (Texte complet dans *La Nation Tchèque* N° 14 du 15 novembre 1915.)

Déclaration des Députés tchèques de la Diète de Bohême du 8 décembre 1870. — Protestation contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, adressée au Chancelier d'Autriche Beust. — Publiée dans *La Nation Tchèque*, N° 20, du 15 février 1916, et dans *Les Marches de l'Est* du 25 février 1913.

BENES (Ed.)

Le Problème autrichien et la question tchèque. — Paris, Girard-Brière 1908. B. N. 8° M. 14.501.

—

BLONDEL (Georges)

Détruisez l'Autriche-Hongrie. (Le martyre tchéco-slovaque à travers l'histoire). — Paris, Delagrave, 1916.

BONNIER (Gaston)

Souvenir d'un voyage de la Bohême aux Balkans. — Rouen, 1909. — B. N. 4° M. 704.

BOURLIER (Jean)

Les Amis Tchèques. Article dans la *Revue Hebdomadaire* du 31 octobre 1914.
Les Tchèques et la Bohême contemporaine. — Paris, Alcan, 1897. — B. N. 8° M. 9.908.

- CHÉRADAME (André) *Douze ans de propagande en faveur des Peuples Slaves.* — Paris, Plon, 1893. B. N. 8° Y. 7.882.
- *L'Allemagne, la France et la question de l'Autriche.* — Paris, Plon-Nourrit, 1902. — B. N. 8° G. 7.923.
- *L'Europe et la question de l'Autriche au seuil du XX^e siècle.* — Paris, Plon (5^e édition).
- *Le plan pangermaniste démasqué. (Recommandé).* — Paris, Plon, 1916.
- DENIS (Ernest) *Huss et la guerre de Hussites.* — Paris, Leroux, 1878. — B. N. 8° M. 1.108.
- *Les Origines de l'Unité des Frères Bohèmés.* — Angers, Burdin, 1881. — B. N. 8° M. 4.586.
- *Fin de l'Indépendance bohème.* — Paris, Colin, 1890. — B. N. 8° 6.937.
- *La Bohême depuis la Montagne Blanche :* 1^{er} vol.: *Le Triomphe de l'église, le Centralisme.* 2^e vol. : *La Renaissance Tchèque, Vers le Fédéralisme.* — Paris, Leroux, 1903. — B. N. 8° M. 12.216.
- *La Guerre.* — Paris, Delagrave, 1915.
- *Les Slovaques.* — Paris, Delagrave, 1917.
- Voir nombreux articles dans la Revue *La Nation Tchèque*, 1915, 1916 et 1917.
- FRICZ et LÉGER (Louis) *La Bohême historique, pittoresque et littéraire.* — Paris, 1867. — B. N. Inv. M. 24.280.
- FRICZ (Joseph) *L'idée nationale dans la poésie et la tradition bohème.*
- *Les Hommes remarquables de la Bohême. Table de l'histoire de la Bohême (Censuré par l'Autriche).*
- GAMBERT (Ernest) *Poésie tchèque contemporaine.* — Paris, Bibl. Internationale, 1903. — B. N. 8° Y. M. pièce 86.
- GAY (Ernest) *La Bohême à vol d'oiseau.*
- GODEFROYE (F.) *L'Empereur Charles IV à Paris.*
- HANTICH (Henri) *La Bohême d'aujourd'hui.* — Paris, Plon.
- *La Révolution de 1848 en Bohême.* — Lyon, Schneider.
- *La musique tchèque.* — Paris, Nilsson.

- *Le droit historique de la Bohême.* — Paris, Chevalier.
— *L'Art tchèque au XIX^e siècle.* — Paris, Larousse.
— *Prague.* — Paris, Nilsson.
— *Le Paysan tchèque.* — Paris, Nilsson.
HAUTPOUL (Gén. Marquis Armand de) *Souvenir de la Cour de Bohême.* — Paris, Plon, 1902. — B. N. L. n° 27, 49.017.
JAFFRE DU PONTERAY *Allemands contre Slaves.* — Paris, Société de Publicité littéraire, 1909. — B. N. 8° M. 14.790.
JELINEK (Hanus) *La Littérature tchèque contemporaine.* — Paris, Mercure de France, 1912.
KRAMARZ (K.) *L'Avenir de l'Autriche.* — Revue de Paris, 1899.
LABAT (Dr) *Climat et eaux minérales de Bohême.* — B. N. F. e 2 159 78 (32).
LÉGER (Louis) *La Bohême et les Habsbourg.*
— *Tchèques et Français, Paris et Prague.* — La Revue Hebdomadaire, 6 nov. 1915.
— *La Liquidation de l'Autriche-Hongrie.* — Paris, Alcan.
— *Le Peuple Slovaque.* — La Revue Hebdomadaire, 24 juillet 1915.
— *Chants héroïques et Chansons populaires des Slaves de Bohême.* — Paris, Librairie Internat. 1866. — B. N. Inv. Y m. 363.
— *Etudes Slaves.* — Paris, Leroux, 1875.
— *Histoire de l'Autriche-Hongrie (2 vol.).* — Paris, 1888, Hachette. — B. N. 8° M. 5.434.
— *Nouvelles Etudes slaves, 1880-1886.* — Paris, Leroux.
— *Nouvelles Etudes slaves, 1866.* — Paris, Leroux. — B. N. 8° M. 1.839.
— *Prague.* — Paris, H. Laurence, 1907. — B. N. 40, M. 2.350.
— *La Renaissance tchèque au XIX^e siècle.* — Paris, 1911. — B. N. 8° M. 15.644.
LE SEIGNEUR (Abbé H.) *Souvenirs d'un Slavophile.* — Paris, Hachette. — B. N. 8° M. 13.363.
LUTZOW FRANCIS (Count) *Le Petit Martyr de Prague.* — B. N. 8° M. 9.963.
A history of Bohemian littérature. — London, Heinemann. — B. N. 8° Z. 14.563.

- Lectures on the historious of Bohemia. — London, 1903. — B. N. 8^o M. 13.390.

Bohemia, historical sketch. — London, Dent, 1907.

The Story of Prague. — London, Dent, 1907.

MARCÉ (V.) La Vie communale en Bohême. — Paris, 1903. — B. N. 8^o M. 13.100.

MASARYK (T.-G.) Le Procès d'Agram et l'Annexion de Bosnie et Herzégovine.

MOURVE (W.-S.) Bohemia and the Czechs. — London, Bell, 1910.

NEMCOVA (Bozena) « Babicka » (Grand'Mère). — Traduit de L. Thierot. — Paris, Delagrave.

NIEDERLE (Ludor) La Race Slave. — Traduction et préface de Louis Léger. — Paris, Hachette. — B. N. 8^o M. 15.266.

NOELLA (Paul) Le Pays Slovaque. — Souvenirs de Gloire : Slavkov-Austerlitz, le Champ de bataille. — Journal L'Abeille. Fontainebleau, Sept., Oct., Nov. et Déc. 1910.

NORMAND (Charles) Les Monuments et Souvenirs tchèques en France. I. Le Monument du roi Jean de Luxembourg; La Croix de la Bohême. — Paris, 1907. — B. N. 8^o L. 46.172.

PICHON (René) Nombreux articles dans le journal L'Œuvre » sur la question tchèque (demander à la Ligue Franco-Tchèque).

RÉGAMEY (J.-F.) Nos Frères de Bohême, avec la préface de Em. Cenkov. — Paris, Nouvelle Librairie, 1908. — B. N. 8^o M. 14.523.

RITTER (William) Lettres tchèques (Mercure de France). — Karel Kovarovic (voir Etudes d'Art étranger).

Smetana. — Paris, Alcan.

La Fillette Slovaque (roman). — Mercure de France.

L'Entêttement slovaque (roman). — Bibliothèque de l'Occident, 1911.

SANSBEUF (J.) Les Sokols. — Articles dans « Le Vétéran », 1916.

GEORGE SAND Les Œuvres : Consuelo, La Comtesse de Rudolfstadt, Jean Ziska, Procop le Grand.

SCOTUS Viator (Seton Watson) I. The Racial problem in Hungary. — II. Quo Vadis Austria?

- SERVIÈRES *A travers l'Autriche, la Bohême.* — Paris, Soudier, 1908. — B. N. 8° 14.504.
- SOREL (Albert) *Essais d'Histoire et de Critique (Metternich).* — Paris, 1883. — B. N., G. 1.265.
- TILLE (V.) *La venue de l'Empereur Charles IV à Paris (manuscrit).* — Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 5.128.
- VAUGHAN (Ern.) *L'Assistance aux aveugles en Bohême.* — Melun, 1908.
- VOGELWEITH (Oscar) *Protestation des Etudiants tchèques de l'Université de Prague contre la représentation de cette université aux fêtes de Strasbourg.* (Almanach des Etudiants alsaciens-lorrains, page 20).
- WEIS (René) *Relation officielle du voyage et des réceptions du Bureau du Conseil municipal de Paris (1909).* — Préface de Ernest Gay. — B. N., L. b 57 14.595.



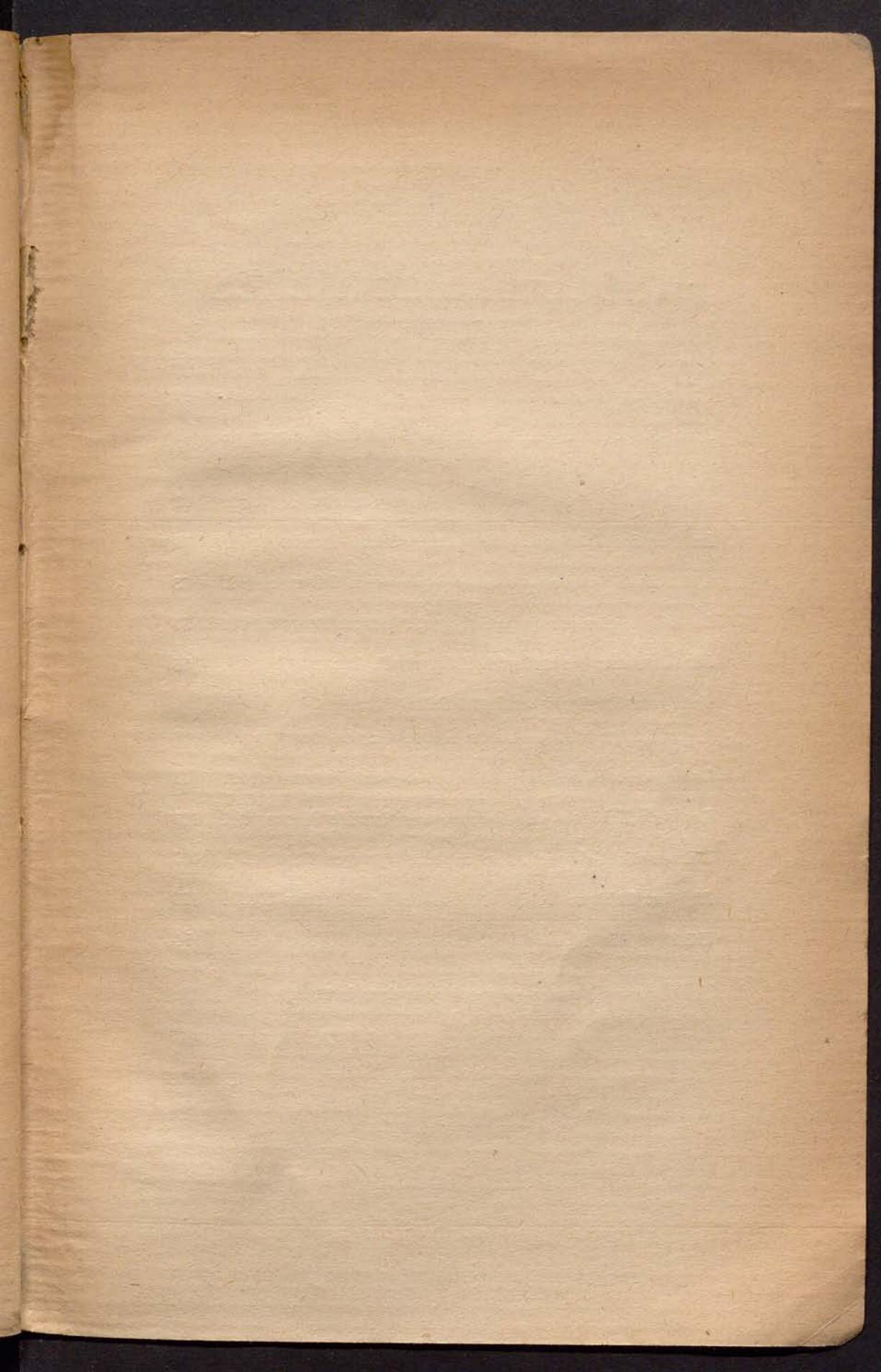
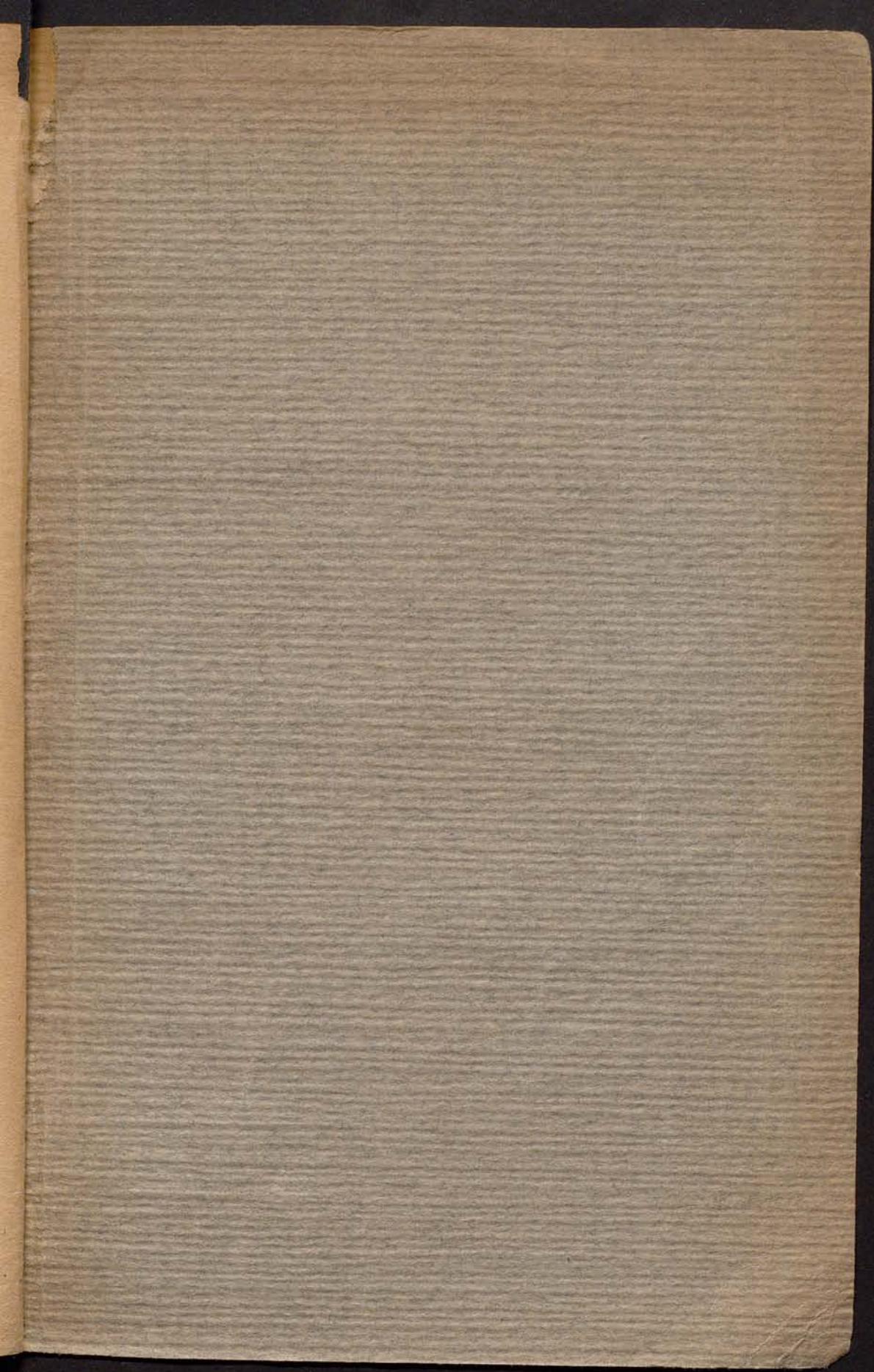


TABLE DES MATIÈRES

	pages
<i>Frontispice</i>	1
<i>Avant-Propos</i>	Comité-Directeur de la LIGUE FRANCO- TCHÈQUE
<i>La Question Tchèque</i>	René PICHON
<i>L'Histoire de la Bohême</i>	Louis LÉGER
<i>Le Rôle Historique de la Bohême</i> ..	Ernest DENIS
<i>Les Flambeaux de la Pensée Tchèque</i> G. BONET-MAURY ..	65
<i>Intellectualité,Enseignement et Scien- ces Tchèques</i>	Gaston BONNIER ...
<i>La Littérature Tchèque</i>	Paul NOELLA
<i>Les Arts Tchèques</i>	Camille MAUCLAIR..
<i>L'Economie Tchèque</i>	Georges BLONDEL ..
<i>L'Effort Tchèque</i>	Paul ALLÉON
<i>Bibliographie</i>	154

(2 cartes géographiques dans le texte.)





IMPRIMERIE SLA
182, rue du Faubourg Saint-
PARIS